SARRAOUNIA

le drame de la reine magicienne

Collection ENCRES NOIRES

N°50 LY Ibrahima	*Les Noctuelles vivent de larmes (roman Mali), 200p.....*
N°51 LA GUMA Alex	*Les résistants du Cap (roman sud-africain), 205p.....*
N°52 BADARA SECK	*Le monde des grands (roman sénégalais), 175p.....*
N°53 DJUNGU SIMBA K.	*Cité 15 (roman-Zaïre), 80p.....*
N°54 MAMADOU SECK	*Cicatrices pour demain (roman-Sénégal), 224p.....*
N°55 RAWIRI Angèle	*Fureurs et cris de femmes (roman-Gabon), 176p.....*
N°56 TSHISUNGU W. & J.	*Le croissant des larmes (roman-Zaïre), 128p.....*
N°57 BITON KOULIBALY	*Le Sang,l'Amour et la Puissance (roman, Côte d'Ivoire), 176p.....*
N°58 GANGA ZOMBOUI	*Invasion au coeur de l'Afrique, (roman centrafricain), 221p...*
N°59 FALL Khadi	*Mademba, (roman-Sénégal), 170p.....*
N°60 BAKER L-A	*Ici s'achève le voyage, 133p.....*
N°60 PINTO Komlavi	*Les mémoires d'Emilienne, (Coll. Encres noires n°60), 208p.*
N°61 TLALI Miriam	*Entre deux mondes (roman sud-africain), traduit de l'anglais par J.-P. Richard, 230p.....*
N°62 BEKOMBO F.	*J'attends toujours, 106p.....*
N°63 OULD EBNOU M.	*L'amour impossible, 175p.....*
N°64 BADARA SECK A.	*La mare aux grenouilles, 159p.....*
N°65 BERNSTEIN H.	*Nuit noire à Pretoria - roman sud-africain, traduit par Jean-Pierre Richard, 330p.....*
N°66 APLOGAN Blaise	*La kola brisée, 160p.....*
N°67 MPOUOI NGOLLE	*Sous la cendre le feu, 207p.....*
N°68 KABORE BILA R.	*Indésirables, 160p.....*
N°69 SENE Nar	*Wallu! (au secours!), 172p.....*
N°70 LABARE A.	*Dieux Noirs Dieux Blancs, 200p.....*
N°71 KIMBIDIMA J.O.	*Kriste est une gonzesse (Coll. Encres noires n°71), 1991, 126p.....*
N°72 BASSEK Philomène	*La tache de sang, 158p.....*
N°73 NKOLLO J.J.	*Brouillard (Coll. Encres noires), 1991, 200p.....*
N°74 WONE Amadou T.	*Lorque la nuit se déchire ... (Coll. Encres noires), 1991, 133p.....*
N°75 M'FOUILLOU D.	*Vent d'espoir sur Brazzaville (Roman congolais), 1991, 205p.*
N°76 DIOP Boucabar B.	*Les tambours de la mémoire (Coll. Encres noires), 1991, 237p.....*
N°77 WADE Diop	*Taffias! Les éventails (Coll. Encres noires n°77), 1991, 96p.....*
N°78 BA KOBHIO Bassek	*Sango Malo. Le maître du Canton (Coll. Encres noires n°78), 1991, 204p.....*
N°78 NGANDU NKASHAMA	*Des mangroves en terre haute (Coll. Encres noires), 1991, 112p.....*
N°79 BACO Abdou	*Brûlante est ma terre (Coll. Encres Noires n°79), 1991, 140p.....*
N°80 TADJO Véronique	*Le royaume aveugle (Coll. Encres noires n°80), 1991, 144p..*
N°81 MOUSSA LAM A.	*La fièvre de la terre, 1991, 196p.....*
N°82 EL MAHADI E.T	*L'éphémère - Le sonneur de cor -Que les murs tombent, 1991 94p.....*
N°83 OUEDRAOGO Y. E.	*On a giflé la montagne (Roman burkinabé), 1991, 139p.....*
N°84 DJINADOU Moudjib	*Mogbé. Le cri de mauvais augure (Roman béninois), 1991, 203p.....*
N°85 BETI Mongo	*Remember Ruben (Réédition) (Coll. Encres noires), 1991, 320p.....*
N°86 BANGOURA Kiri di	*La source d'ébène (Roman guinéen), 1991, 128p.....*
N°87 NGANDU NKASHAMA	*Un jour de grand soleil sur les montagnes de l'Ethiopie (Roman zaïrois), 1991, 453p.....*

ABDOULAYE MAMANI

SARRAOUNIA

le drame de la reine magicienne

Roman

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris

Couverture : *Masque Baoulé de Côte-d'Ivoire*

ISBN : 2-85802-156-2
ISSN : 0223-9930

PRESENTATION

Le dix-neuvième siècle s'achève dans un tumulte de guerre, de conquête et d'occupation. La colonisation de l'Afrique bat son plein. Français, Anglais, Allemands, Portugais et Belges s'en donnent à cœur joie.

Une colonne française, sous le commandement du capitaine Voulet, part du bord du fleuve Niger pour le lac Tchad avec mission d'arrêter la marche foudroyante de Rabah, un aventurier arabe qui rêve de se tailler un royaume au cœur de l'Afrique. Voulet et sa légion de mercenaires noirs quittent le 2 janvier 1899 Ségou, capitale de l'ancien Soudan (actuellemnt le Mali). Ils traversent le pays Mossi, le Gourma et le pays Djerma en brisant impitoyablement toute résistance à leur marche vers l'Est. Au cours des luttes particulièrement sanglantes qui les opposent aux populations locales hostiles à la colonisation de leur région, des villages entiers sont rasés, les hommes, les femmes et les enfants sont décimés avec une rare sauvagerie. C'est par le feu et par le fer qu'ils imposent leurs traités d'amitié aux royaumes qu'ils traversent. C'est alors qu'ils buttent en pays haoussa (dans l'ouest de l'actuel Niger) sur un petit royaume gouverné par une reine magicienne : Sarraounia, la reine des Aznas. Sarraounia a su résister à l'invasion des touaregs belliqueux du Nord et préserver son royaume des fanatiques Foulani de Sokoto qui tentent désespérément de la soumettre et de convertir son peuple à l'islam.

Le capitaine Voulet est surpris par la résistance farouche de la Sarraounia et des guerriers Aznas.

Après une nuit de combat acharné, Voulet et ses hommes occupent la Cité royale. Mais la Sarraounia ne se rend pas. Elle prend le maquis et continue à harceler les vainqueurs. Fortement impressionnée par la fougueuse détermination de la reine et surtout terrorisée par sa légende de redoutable sorcière, une grande partie des tirailleurs abandonne les Français. C'est donc une armée désorganisée et complètement démoralisée qui continue son chemin pour aller se disloquer quelques jours plus tard dans une lutte fratricide entre officiers français. Voulet lui-même est massacré par ses hommes.

Les chroniqueurs indigènes attribuent cette fin tragique aux pouvoirs maléfiques de la Sarraounia.

I

Lentement, mais inexorablement, un soleil sanguinolent perce la brume épaisse du matin. Le feu a brûlé toute la nuit les hangars et les maisons, dessinant au-dessus des charpentes calcinées de longues guirlandes de fumée âcre et nauséabonde. Les chaumes se sont rapidement consumés, dénudant quelques pans de mur lézardés. Un silence funèbre plane sur Kalgo la joyeuse. Même les coqs, d'habitude si bruyants à cette heure de la matinée, se sont tus. Les rues du village sont jonchées de cadavres gonflés comme des outres trop pleines. Etendu près de sa mère agonisante aux seins mutilés, un bébé squelettique, las d'avoir trop pleuré toute la nuit, s'éteint doucement, épuisé par la faim. Déjà les grosses mouches vertes, les charognards et les corbeaux voraces emplissent l'air de leurs lugubres sérénades.

L'unique clairon des conquérants ébranle le silence, amplifiant encore l'angoisse des rares rescapés. Un à un, les mercenaires de la colonne émergent des buissons où ils ont forniqué toute la nuit avec les captives passives comme des rôniers. Ils sont fourbus mais satisfaits, traînant d'une main leur long fusil à la baïonnette rouge de sang et, de l'autre, leur malheureuse victime à moitié morte de peur et de douleur.

Sous une tente triangulaire faite de nattes grossièrement tressées, un Blanc, bedonnant et velu

comme un mulet, caresse d'une main distraite la croupe d'une petite *foulah* aux yeux sombres où se lisent la peur et la tristesse. Le capitaine Voulet, chef de la mission, levé plus tôt que d'habitude, écoute le premier rapport de Coulibaly, son fidèle interprète. Sur l'énorme caisse à munitions recouverte d'un pagne de cotonnade, fume une tasse de café à côté d'une bouteille de cognac à moitié vide.

— Beaucoup y en a morts mon pitaine. Z'autres couri la brousse. Villace complètement vide.

— Et les tirailleurs ? Combien de morts ?

— Cinq morts. Dix blessés graves. Flèches pour eux y a pas bon. Flèches poisonnées. Lui donné la mort noire. Blessés y a déguelés beaucoup, beaucoup sang noir, pis y a mourris raides comme bâtons. Dix tirailleurs blessés. Docteur y en a moyen guerri leur. Doctor y a plus fort que sorcier pour nous. Lui y a médicament complètement ficace. *Pati sankané* (1) ! Blanc y en a beaucoup sorcier...

— Bon, ça va ! Vous avez retrouvé le chef du village ?

— Kountigui y a mort. Y a deux prisonniers dans famille pour lui. Un femme et un z'homme. Lui y a blessé, mais y en a moyen parler.

— Et qu'est-ce qu'il raconte de bon ?

— Lui y a trop couillon. Lui y a dit que nous pas moyen passer villace Lougou. Villace là y a femme fama. Femme là y a sorcier beaucoup. Nous tous mourris là-bas. Femme fama, sorcier pour lui y a trop beaucoup. Zamais lui vaincu. Il dit nous tourner fleuve. Ça pas la peine continuer. Villace Lougou protégé par *Djinn*. Tout le pays connaît Sarraounia. Tout le monde y a peur lui. Elle fait fétiche beaucoup, beaucoup...

---

(1) Pati sankané : exclamation de surprise et de crainte.

— Merde ; c'est de l'intoxication ! Il veut nous faire peur le salaud. Ils sont tous de mèche, ces sales nègres. Ferme-lui sa grande gueule. Si les tirailleurs apprennent ça, nous sommes fichus. Avec des sornettes pareilles, jamais ils ne marcheront sur ce village. Empêche-le de parler aux tirailleurs. Pose-lui des questions précises. Sait-il si le village est grand ? Y a-t-il des points d'eau, des puits ou des mares sur la route ? Combien de journées de marche ? Et sa fameuse reine, a-t-elle beaucoup d'hommes armés ? Combien ? de quelles armes disposent-ils ? Je veux des renseignements précis et non les divagations d'un superstitieux.

— Lui y a trop couillon ! Il dit que personne ne peut voir villace-là. Toujours brouillard. Brouillard complètement caché villace. Beaucoup brouillard pour celui qui a mauvais cœur. Il dit même *dolo* (2) pour boire y a poisonnée pour tranger. Sarraounia jamais laissé tranger traverser villace pour elle. Y a grand *Komo* (3) qui protège villace. Jamais cassé lui. Femme-là y a terrible comme Samory. Lui y a rendi z'hommes complètement fous avec fétiche. Lui y a beaucoup terrible...

— Bon, bon. Si je comprends bien, ce con-là ne veut rien nous dire. Allons voir.

Une tape sonore sur la croupe de sa *mata* (4).

— Allez, oust ! Debout biquette. Tache moyen laver ton derrière. Puis tu demandes *gnam-gnam* (5) au boy. Sory !

— Mon pitaine.

— Débarrasse la table et donne lui quelque chose à bouffer.

---

(2) Dolo : de l'eau.
(3) N'komo : idole. Dieu protecteur.
(4) Mata : femme en langue haoussa. Concubine en terme péjoratif.
(5) Gnam-gnam : manger en petit nègre.

II

« Je t'aime parce que tu es mon amante de nuit
J'ai peur de toi parce que tu es la grande magicienne
Je te respecte parce que tu es ma reine
Je t'adore parce que tu es mon seigneur
Je te glorifie parce que tu es la plus forte
Tu es l'œil et l'honneur des Aznas
Douce Sarraounia aux griffes de fer
Tu brises tes ennemis aussi sûr que
La panthère brise les os de sa proie... »

Chaque sortie de la Sarraounia est saluée par cette glorieuse mélopée. Gogué, l'amant-griot penché sur sa viole monocorde, glorifie sa reine, son seigneur et sa maîtresse. Sarraounia a démocratisé les castes. Le plus grand griot de la contrée est aussi son confident et son amant. Elle n'a ni mari, ni enfant. Ses responsabilités de magicienne, détentrice d'obscurs secrets de la vie, la placent au-dessus des sentiments et des obligations de la femme ordinaire. Mais son titre prestigieux de reine lui autorise certains caprices et nul ne s'en offusque.

Dans l'immense vestibule carré aux murs littéralement couverts de signes cabalistiques, Sarraounia repose sur son trône de terre battue adoucie par une montagne de fourrure soyeuse de jeunes léopards. Une longue panthère couchée, taillée dans le bois lisse et parfumé de santal, sert d'accoudoir. Elle est aussi le totem et l'insigne du royaume. Quelques vénérables vieillards ruminent en silence la

noix amère de kola qui fouette le sang et éloigne le sommeil. De temps en temps, ils lèvent un regard sénile plein d'envie nostalgique sur cette envoûtante créature qui commande aux hommes. Sarraounia a revêtu pour la circonstance une étroite blouse de soie rouge de Sokoto. Sa longue chevelure d'ébène dénattée et parfumée au musc ondule sur la voluptueuse cambrure de ses reins. Pas une parure ne vient briser l'harmonie naturelle de ce corps qui n'a jamais connu les affres des grossesses répétées. Non, pas une seule. Pas même le légendaire pendentif-fétiche, l'énorme griffe de panthère mâle sertie d'or massif de Kalam au pouvoir maléfique tant redouté. On dit qu'un corps de femme sans parure est un corps nu. Sarraounia est sans parure. Elle est belle dans sa totale simplicité. De longs cils recourbés jettent un voile pudique sur le puits insondable de ses grands yeux bridés. Un menton volontaire et des lèvres sensuelles lui donnent un air boudeur de caprice juvénile. Cependant, une ombre de tristesse et de profonde mélancolie plane sur le vaste front de la Sarraounia.

... Douce Sarraounia aux griffes de fer
tu brises tes ennemis aussi sûr
que la panthère brise les os de sa proie...

Sarraounia regarde, à travers la grille de ses longs cils, les doigts effilés de l'artiste courir sur les crins frémissants de la viole. Ces mêmes doigts qui font vibrer son corps aux spasmes d'une autre musique. Sûr, Gogué est un grand artiste et un amant accompli. Sous ses caresses, elle a connu le délire des sens porté à son paroxysme. C'est le compagnon idéal du temps de paix.

Aujourd'hui, Sarraounia pense à Baka. Baka !

la terreur des musulmans, le chef des archers à l'arc au tendon d'éléphant. Il n'avait pas la manière et la délicatesse du griot, mais il avait la force et le courage du lion. Il savait manier plus que personne l'arc et la flèche. Ensemble, ils ont repoussé tant d'agressions que le nombre se perd dans la mémoire. Il fut le bras protecteur du royaume : ses actions d'éclat ont porté la renommée de Sarraounia jusqu'aux hommes du désert. Il était habile et infatigable au combat. Il était sans peur et sans pitié devant l'ennemi. Il fut pour elle un compagnon précieux et un bouclier de fer dans tous les combats qu'ils menèrent ensemble. Ils connurent des nuits de victoire tumultueuses et inoubliables.

Aujourd'hui où le bruit des armes retentit à nouveau aux portes du pays azna, Sarraounia pense à Baka, ce foudre de guerre doté de ces qualités exceptionnelles que sont la force, le courage et la tendresse. Hélas ! Baka a définitivement quitté le pays en brisant par dépit son arc et son carquois. Comme les hommes sont stupides et compliqués !

III

Le drapeau français claque au vent sur un immense hangar de chaume. A l'intérieur, les responsables de la mission s'agitent frénétiquement. Solidement amarré à un pieu et ligoté comme un voleur, un pauvre hère grelotte de peur et de honte sous le regard impassible du capitaine Voulet. Plus zélé que jamais, l'interprète Coulibaly mène l'interrogatoire à coups d'insultes et de *manigolo* (1). Dans un coin, le sergent Boutel compte laborieusement les munitions et peste sans arrêt contre ces sales nègres qui tirent à tort et à travers, gaspillant inutilement les cartouches, tandis que le docteur Henric opère fébrilement, penché sur les plaies boursouflées de quelques tirailleurs victimes des flèches empoisonnées. Lui aussi râle contre ces salopards de feignants de porteurs qui ont disparu avec sa caisse de pharmacie. Qu'a-t-il pour soigner ces bougnoules estropiés ? Rien ! Un couteau de cuisine et quelques litres de cognac comme antiseptique.

— Et quel cognac, bonne mère ! Du Martell trois étoiles sur les plaies de nègres ! On aura tout vu dans cette foutue mission !

En bon Marseillais, le docteur Henric, médecin des troupes coloniales, regrette aussi bien son cognac que sa petite pharmacie égarée dans la brousse africaine. Car il aime bien son travail de toubib pacificateur.

(1) Manigolo : cravache.

Au milieu des cris déchirants et du délire schizophrénique des blessés, retentissent les vociférations hystériques de Mamadou Coulibaly.

— Toi y en a parlé ou merde ? Lui y a complètement malouf mon pitaine.

— Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Lui parlé couillon. Lui dit que Fama-mousso est belle comme *Djinni* (2). Elle zamais mari, zamais. Elle zoli, zoli. Seveux pour elle grand comme queue séval.

— Bon, ça, ça va. Il se fout de notre gueule. Dis-lui qu'on lui coupera la tête s'il ne nous mène pas droit chez la Sarraounia.

— Mais enfin, mon capitaine. Pourquoi voulez-vous absolument pourchasser cette putain de reine des sauvages. Notre mission est d'aller capturer l'esclavagiste arabe qui sème la terreur au bord du Tchad et non de courir après une vieille sorcière.

— Bien sûr, Chanoine, bien sûr. Mais il se trouve malheureusement que cette sorcière est sur notre chemin.

— Quel chemin ? Depuis que nous sommes dans ce foutu pays, on ne sait plus où on va. Nous zigzaguons comme des fous ; tantôt à droite, tantôt à gauche. Qu'est-ce que ça nous coûte de contourner les hameaux de la sorcière ? L'essentiel est de foncer vers l'Est.

— Tu parles à ton aise. Si nous devons foncer à l'aveuglette, une catastrophe est vite arrivée. Plus au nord, c'est le Sahara et ses nomades belliqueux. Plus au sud, c'est le domaine des Angliches. Tu sais combien ils sont susceptibles et versatiles. Et j'aime pas beaucoup provoquer des histoires diplomatiques à un moment où nos actions d'éclat suscitent des

(2) Djinni : génie.

jalousies là-haut. On n'a pas le choix : aller droit et, au passage, nettoyer cette diabolique Sarraounia et sa légende.

— A quoi cela nous servirait-il ?

— Tu n'as rien compris à ce pays. Tu ne comprends rien à la psychologie des nègres. Ce sont de grands enfants, mais des enfants vicieux. Pour eux, la Sarraounia est un mythe. Une force infernale nantie de tous les pouvoirs magiques. Cette bonne femme est invulnérable à leurs yeux. Traverser le pays sans la soumettre serait confirmer leur vision d'imbéciles et en même temps prouver notre faiblesse. Quelle perte de prestige pour les Européens ! Ce serait la plus grande victoire des nègres sur les Blancs. Même les roitelets déjà soumis se révolteraient contre l'autorité française dans ce pays. Plus personne n'aura peur de nous et ne respectera notre drapeau. Les bougnoules qui nous suivent depuis le Soudan, nos porteurs, nos boys et nos *matas* n'auront plus de respect pour nous. Voilà pourquoi nous devons briser toute résistance sur notre parcours. Nous devons pacifier le plus petit hameau, la moindre parcelle d'autorité nègre doit être soumise à la France. Les nègres disent que la Sarraounia est invisible, invulnérable et féroce : tant mieux ! sa capture n'en sera que plus utile à notre renommée. Elle démoralisera les autres potentats qui auraient quelques velléités de résistance. Nous la vaincrons sans coup férir. Nous les vaincrons tous. Tu verras, ils viendront en masse offrir leur soumission. Et nous donnerons à nos tirailleurs un motif de courage et de fierté. Ils en ont besoin depuis ma malheureuse blessure de Djoundjou. Cette putain de flèche dans la cuisse du chef invulnérable les a un peu troublés et a quelque peu refroidi leur confiance. Heureusement que la horde braillarde a été défaite et leur chef définitivement vaincu. Ces

gens-là ne respectent que la force et les actions d'éclat frappent leurs esprits débiles aussi sûrement que la foudre terrorise les chèvres. La Sarraounia doit être capturée coûte que coûte et son prétendu pouvoir publiquement démystifié. Il faut détruire son village et ses fétiches pour établir notre puissance dans cette région. D'autant plus que nous sommes près des possessions britanniques. Cela fera aussi réfléchir un peu nos amis les Anglais qui ont trop tendance à considérer tous les Haoussa comme leurs sujets. Il convient de noter que cette sorcière échappe — et son petit monde avec elle — à l'emprise obscurantiste de l'islam. Elle est sans foi ni Dieu ou, plutôt, elle adore et fait adorer quelques idoles païennes de son cru. Voilà donc un terrain vierge pour nos missionnaires. En soumettant la région à la France, nous rendons un distingué service à la chrétienté.

— A voir ! murmure Chanoine qui ne croit pas du tout à la possibilité de sauver l'âme des nègres.

— Si, si, si, tu verras. Nos actions complétées par celles de nos prêtres feront de ces sauvages des hommes à peu près honnêtes. Des bons sujets français. Enfin aussi bons que cette bande d'abrutis que nous trimballons depuis Ségou. Et puis, cette Médée à la manque peut toujours servir. Notre toubib a besoin de compagne et de collaboratrice si tant est vrai qu'elle ait des secrets. N'est-ce pas toubib ? Une reine sorcière et guérisseuse, on en voit pas souvent. Joindre l'utile à l'agréable. Le repos du guerrier au labo... Qu'en pensez-vous ?

— Vous savez, moi... Les poufiasses... Enfin, c'est pas de refus. Pourvu que ça ne soit pas le genre succube édentée et complètement tordue...

— Si j'en crois ce que disent les indigènes, ce serait plutôt la reine de Saba.

— Fichtre ! Par Esculape je suis preneur ! J'es-

père que mon collègue de Say fera fissa pour ma commande de drogues. Ils devraient déjà être là les feignants. J'aurais certainement besoin d'un sérieux remontant. Hue sur la Sarraounia ! Capitaine, vous avez mon accord pour ouvrir immédiatement les hostilités contre cette païenne qui nous barre le chemin. Y en a marre des escarmouches. On va enfin mener une vraie bataille. Et vive la France !

IV

A l'angle droit du vestibule, drapé dans son ample boubou de cotonnade à larges bandes rayées, un vieillard somnole, absorbé par ses pensées. De temps en temps, il soulève ses lourdes paupières pour poser un regard humide sur Sarraounia. Son regard est dénué de toute concupiscence. C'est un regard enveloppant et profond, tout de fierté et d'infinie tendresse. Cette voluptueuse furie qui règne sur les Aznas de la plaine et des hauts plateaux est le produit de sa longue et patiente éducation.

Dawa est un vieux solitaire qui a toujours aimé courir la brousse, tirant des plantes et des choses leurs inestimables secrets. Il s'en allait par les nuits sans lune, écoutant la rumeur sauvage du bois. Aussi sûrement qu'un berger peul, il sait interpréter les ricanements sinistres de la hyène repue, le gémissement trompeur du chacal sournois. Il sait qu'à la saison de ponte, le gloussement continu de la pintade signale la présence du python. La mélodie envoûtante de *Dogoua*, génie lubrique du mal, n'a aucune prise sur lui. Pourtant, beaucoup d'hommes ont disparu dans le sillage érotique de cette garce enjôleuse. Il connaît un sens à chaque bruit, chaque élément qui agite le silence profond de la nuit. Le feu follet dans la plaine, la luciole zébrant les ténèbres, la chute d'une étoile filante, la course folle d'une comète, autant d'événements qu'il peut expliquer et utiliser à bon escient. Il sait les herbes qui guérissent, celles qui tuent ou réduisent les facultés

physiques et mentales de l'homme. Dans le frisson du vent, le hululement lugubre de la chouette, il décèle la détresse d'une âme errante. Il est l'œil et l'oreille de la brousse.

Quand le père de la Sarraounia, qui fut son ami d'enfance, s'imposa aux Aznas par ses actions d'éclat contre les multiples rezzous touaregs venus du Nord, Dawa devint naturellement son confident, son guérisseur et son conseiller le plus écouté. Un soir de grande tornade, malgré toutes les vertus des herbes et la science de Dawa, la mère de Sarraounia, une belle et indomptable fille du *kawar* (1) drainée par les vicissitudes de la guerre, mourut en couches laissant entre ses mains une minuscule enfant aux yeux de biche. Profondément mortifié par cet échec, Dawa jura de prendre sa revanche sur la mort. Malheureusement, aucune femme n'allaitait au village et dans les environs. Mais Dawa avait une jument qui avait mis bas quelques jours plus tôt. D'accord avec serkin Aznas, le père de Sarraounia, il emporta la fille chez lui et après plusieurs lunes de patientes becquetées, ses efforts furent récompensés. La fille sans mère vécut.

Au cours d'une de leurs longues palabres avec serkin Aznas, Dawa lui fit part de ses intentions.

— Je garde ta fille. Elle grandira avec moi. Je prévois pour elle une destinée fabuleuse. Je l'éduquerai dans ce sens.

— Tu es mon ami, la fille t'appartient autant qu'à moi. Mais tu es aussi sa mère, car tu as fait ce que nul homme n'a encore réussi. Tu as couvé un œuf pour en faire un poussin plein de vie et de santé. Oh, Dawa, mon plus que frère, comme la naissance d'un

(1) Kawar : région du Tibesti occidental habitée par les Toubous.

enfant renforce les liens du mariage, cette fille rend indissoluble notre amitié.

Jamais de mémoire d'Aznas on n'a vu un tel événement. Un homme élever un enfant — passe encore un garçon — mais une fille ! Dawa et sa filleule furent inséparables. On les vit jour et nuit ensemble. Petite, il la portait dans ses bras. Quand elle sut marcher, ils coururent la savane, escaladèrent les collines, s'ébrouèrent dans les rivières et les marigots. Ils dormirent à la belle étoile, vivant le plus souvent de pêche, de cueillettes et de la chasse. Ils s'en allaient à pied ou à cheval par les sentiers déserts semés de *cram-cram* (2), silencieux et obstinés comme des fantômes. Pour leurs longues randonnées, ils chevauchaient à cru la jument grise de Dawa. Rivée à la large croupe de sa généreuse nourrice, la petite Sarraounia était heureuse comme un bébé à califourchon sur le dos maternel. L'animal était calme et docile. Une muette affection s'est créée entre l'enfant et la bête. Aucune brutalité, aucune ruade, jamais un cri ou un geste inutile. L'enfant aimait et respectait l'animal. L'animal comprenait et ménageait l'enfant. C'était touchant et sublime.

Bousculant les traditions établies, Sarraounia grandit à l'ombre solitaire de Dawa. Par toutes les saisons, elle portait le minuscule *banté* (3) réservé aux enfants mâles. Elle avait l'endurance et la souplesse des garçons. Elle en avait aussi l'allure et le courage avec sa tête tondue et son air buté. Gare aux petits futés qui tournent autour des fillettes leur tirant cheveux et *banté*. Toutes griffes dehors,

(2) Cram-cram : sorte de graminée à épines.
(3) Banté : cache-sexe de cotonnade que portent les enfants jusqu'à l'initiation.

une véritable furie se jetait sur les insolents et la rue s'emplissait d'immenses clameurs. Positivement terrorisés, les enfants du quartier disparaissaient instantanément comme beurre au soleil. Les bonnes mères du village, larmoyantes et désespérées, mettaient en garde leurs marmots contre cette petite diablesse qui n'avait peur de rien.

A dix ans, Sarraounia était déjà une belle fille aux formes voluptueusement naissantes. Ses grands yeux s'étaient adoucis tandis que deux petits seins bien plantés ornaient sa poitrine hautaine. Un cou long et si gracile qu'on le croirait prêt à se rompre à chaque mouvement de la tête. Pas une seule cicatrice tribale sur ses petites joues pleines et lisses comme une mangue trop mûre.

— N'emprisonne pas tes petites goyaves dans un pagne. Laisse-les pousser et se former librement. Laisse respirer ton corps. Le vent, la pluie et le soleil mûrissent et trempent l'organisme. Ton corps sera dur et souple comme le bois du tamarinier. Car ton corps ne connaîtra pas les affres de l'enfantement. Noublie jamais, ma fille, que tu n'as pas été nourrie de lait humain. Aucune femme ne t'a donnée à téter. Tu n'as pas été élevée par les femmes. Tu n'as pas grandi en leur vile et caquetante compagnie. Ne te laisse pas distraire par le plaisir puéril des sens. Quand le moment sera venu, tu connaîtras l'homme comme ton serviteur et non ton maître. Le mâle te sera un instrument de détente et de plaisir éphémère et non un seigneur arrogant et égoïste.

Tout en prodiguant ces conseils de sagesse à sa filleule, Dawa l'initiait aux secrets des plantes. Il lui enseigna les vertus des racines amères du jujubier nain qui casse les règles et bloque la fécondation. Le jus du tamarin pris à jeun est souverain contre la colique et les vers intestinaux. La poudre

du tanin est un antiseptique puissant dans les plaies ouvertes. Sarraounia apprit que la sève de l'euphorbe jaune, dite « oreille de la hyène », associée à la gomme brune de l'acacia tortilis est un poison mortel. Nul être vivant, homme ou animal, ne survit à la blessure d'une flèche bouillie dans cette mixture. La victime meurt en quelques heures après d'atroces souffrances. Un seul antidote : la viande d'iguane consommée immédiatement ou sa graisse répandue sur la blessure encore saignante. Quoi qu'il en soit, ce poison laisse des séquelles irréversibles sur sa victime : la grande folie du « tourniquet » ou une paralysie définitive des membres inférieurs. Comme épreuves d'initiation, Sarraounia plongea dans l'eau boueuse des *goulbis* pêchant à mains nues ou au trident l'anguille glissante et le redoutable poisson électrique. Elle connut la peur et l'angoisse des crépuscules tumultueux où rôdent les fauves en quête de nourriture. Elle usa plus d'une fois de l'arc et de la flèche pour se défendre ou assurer sa subsistance. Elle apprit le maniement de toutes les armes de guerre et de chasse. Elle connut le secret de la flèche à soufflet, du sabre courbe d'acier trempé et de la fronde à silex aussi terrible que la foudre du ciel.

— Père, j'ai des problèmes.

— Je sais, ma fille. Je lis dans ton silence comme le boka lit dans ses cauris.

— Père, des hommes blancs venant de l'ouest marchent sur nous. Ils sont nombreux et bien armés.

— On le dit, ma fille. On le dit.

— Ils marchent sans arrêt droit devant eux. Ils brûlent tout sur leur passage comme un feu de brousse poussé par l'ouragan. Ils brûlent les hameaux et les champs. Ils détruisent les cases et comblent les puits. Ils massacrent les vieillards et les

enfants. Ils emportent le bétail, les grains et toutes les richesses. Ils transforment en vils esclaves les hommes et les femmes. Partout ils sèment la mort et la désolation. Ceux qui ont pu échapper à ces hyènes enragées en tremblent encore de terreur. Des hommes blancs armés jusqu'aux dents et ivres de sang marchent sur nous.

— Et bien, qu'ils viennent. Nous les attendons de pied ferme. Nous les recevrons comme il se doit. Qu'ils viennent, nous les attendons.

V

— Ma pitaine, ma pitaine...

— Qu'est-ce qui se passe ?

Un tirailleur hilare, chéchia de travers et bandes molletières défaites, gesticule dans un garde-à-vous des plus comiques.

— Y en a fou. Eux y en a complètement fou.

— Qui y en a fou ?

— Tirailleurs, ma pitaine. Tirailleurs avec tout la *mousso* (1). Capran Tiémogo perdu la tête. Lui moyen tuer tout le monde. Lui complètement sorcelé...

— Ça y est ! encore une histoire de sorcier ! Allons voir.

Un tohu-bohu indescriptible dans le camp des tirailleurs. Les hommes vocifèrent, brandissant couteaux, bâtons et coupe-coupe. Les femmes échevelées glapissent à tue-tête, courant ici et là telles des poules sous l'orage. Quelques coups de chicotte distribués au hasard rétablissent l'ordre tandis que l'interprète Coulibaly explique avec force gestes les raisons de ce pandemonium.

— Capran Tiémogo Traoré trouvé lui sur sa *mousso*.

Il montrait un robuste tirailleur totalement nu, agonisant dans le sable, les deux oreilles proprement sectionnées et les épaules profondément ba-

(1) Mousso : femme en langue bambara.

lafrées. Plus loin, son agresseur copieusement bastonné par les amis de la victime crachotte quelques dents en brandissant un énorme poignard sanglant.

— Mossi y a comme chien. Moi y a tué lui. Il a sulté honneur pour moi. Moi tué lui complètement...

— Bon, bon. Qu'est-ce qui se passe au juste ?

— Lui y a bandit mon captal. Lui y a voleur et bandit. Moi revenu michion reconnaissance. Lui y a fait moi honteux trop. Honte pour moi là, lui doit payer ça. *Fa foro*, lui payer moi ça ! Moi trouver lui niquer *mousso* pour moi. Lui doit moyen payer moi ça...

— D'accord. Mais où est la femme ?

— Partie. Femme foulah y en a bordel beaucoup. Toujours niquer toujours niquer. Lui y a courri la brousse. Faut que moi trouvé lui...

La femme adultère, nue comme au premier jour de sa naissance, s'est évanouie dans la savane sous les quolibets et les invectives de la gente féminine. Donnant libre cours à leur jalousie, les femmes des tirailleurs, les porteuses et les cuisinières vocifèrent à en perdre la voix contre la charmante fille du Macina tant courtisée par les hommes de la mission. Il faut dire que la capran-mousso eut son heure de gloire au temps où elle vivait avec le sergent Pierrot, sous-officier des transmissions, ancien de la campagne du Wassoulou. Jean-Pierre, dit Pierrot, le radio, jeune Parisien sans complexe et sans préjugé, avait aimé sa jeune foulah comme une « vraie femme ». Depuis qu'il l'avait enlevée de haute lutte à un sofa de Samory, il la trimbalait partout et en tout lieu au grand scandale de ses compagnons blancs. Quand une dysenterie carabinée emporta le jeune sergent dans la longue et difficile traversée du pays Mossi, la belle foulah revint de droit au tirailleur le plus gradé de la mission. Caporal Tiémogo Traoré fit les choses aussi réglementairement que possible. Un ma-

riage en bonne et due forme fut scellé devant le grand marabout de Say, après paiement d'une dot de dix francs et cent noix de kola.

— Honte pour moi, y a trop beaucoup...

— Bon, c'est fini maintenant. Tu as corrigé le coupable et la bonne femme a disparu.

— Zamais fini. Moi dois trouver foulah mousso coûte que coûte. Y a chaud pour son derrière...

— Ça va pas non ? Tu ne vas pas déserter pour courir après une garce qui a foutu le camp ?

— Justement mon captal. Moi trouvé lui coûte que coûte. Moi payé l'arzent et beaucoup kolas pour avoir lui. Elle, même chose esclave pour moi.

— Bon. Je te rembourserai tout ce que tu as dépensé. Ainsi tu achèteras une autre *mousso*. Allez macou ! Rompez les rangs. Docteur, voyez s'il y a moyen de rafistoler l'autre andouille lubrique.

— Bof ! il a perdu assez de sang, mais il s'en tirera... les oreilles en moins naturellement. Ah ! ces drôles de nègres, qu'est-ce qu'ils ne feraient pas pour une paire de fesses ! C'est tous des vicieux.

— Boutel, continuez les préparatifs. Contrôlez bien les vivres, les munitions et l'eau. Organisez les hommes par unité de combat.

— Bien chef. Mais l'amant malchanceux, je ne serais pas étonné qu'il mijote une revanche encore plus sanglante. Je connais les Mossis. Ils sont rancuniers et cruels comme le léopard.

— Je comprends. On tâchera de l'isoler à temps. Il faut éviter la pagaille, surtout avec cette affaire de Sarraounia. Nous lui trouverons bien une mission.

— On pourrait le renvoyer au Soudan après l'avoir soigné ?

— Surtout pas ! Ne jamais leur donner l'impression de les abandonner. C'est un tirailleur fidèle et courageux, un des meilleurs de la bande. Il a fait ses preuves dans le Mossi, au pays Gourma et à Djound-

jou. Considérons-le comme blessé en service commandé. On le nommera *fama* (2) d'un village conquis. On lui collera un petit drapeau et un fusil à poudre. Il veillera sur les intérêts de la France avec le même courage et la même efficacité qu'il défendrait son foyer et son *lougan* (3).

— Vous avez raison mon capitaine. Faire d'une pierre deux coups, se débarrasser du zèbre en l'utilisant à bon escient. Il faut surtout matérialiser nos conquêtes dans le temps et dans l'espace. Un drapeau français flottant chaque matin au nez et à la barbe des Angliches sera la preuve tangible de notre présence dans ce pays de sauvages.

*
* *

— Capran Traoré, toi honteux tout la race pour nous. Toi, c'est pas n'importe qui. Toi c'est Traoré. Famille pour toi c'est Traoré. Toi moyen pleuré pour un *mousso*. Simple *mousso* foulah. Ouche ! C'est quoi *foulah mousso* ? Rien du tout. Femme sauvage même chose vache brousse. Toi pleure après *mousso* devant toubabou. Ah ouche ! Moi c'est beaucoup honte pour Bambaraké.

— Coulibaly, mon z'ami, *foulah mousso* y a gris-gris moi. Moi aimé lui trop beaucoup. Chertain, lui sorcelé moi.

— Macou ! Le pitaine donne toi ton l'arzent achété *mousso*. Fini palabres. Demain nous y a cassé grand villace. Ce dit lui villace Sarraounia. Sarraounia y a *fama*. Grand *fama-mousso* (4). Lui y a riche.

---

(2) Fama : chef.
(3) Lougan : champ.
(4) Fama-mousso : reine.

Villace pour lui y a beaucoup riche et y a grand, grand comme Sikasso. Y a beaucoup *mousso* zoli, zoli. Toi moyen gagné *mousso* plus zoli que *foulah-mousso.* Toi ya choisi devant tout le monde. Toi y a capran. Toi venu midiatement après *toubabous.*

L'incident est clos. Les commentaires se sont tus du côté des tirailleurs. Chacun a repris son occupation. Renouveler la paille, donner l'eau et le son aux chevaux, saupoudrer au noir de fumée les larges plaies qui saignent au dos des bourricots, rafistoler les vieux bâts de sisal, remplir d'eau potable les centaines d'outres en peau de chèvre, abattre les moutons et les bœufs raflés en cours de route, débiter en lanières des tonnes de viande et les faire sécher pour le stock de secours nécessaire à la bonne marche de l'intendance. Les uns fourbissent leurs armes dans l'éclat aveuglant des baïonnettes. Les autres, exclusivement affectés au service domestique des Blancs, astiquent consciencieusement les bottes de cuir noir, les ceinturons aux larges boucles, les sabres aux poignées de cuivre brillant comme de l'or, les vaisselles d'aluminium, les vestes et pantalons couleur sable.

Les femmes de tirailleurs et les cuisinières ont repris leurs pilons bicéphales pour écraser le mil au rythme cadencé de leurs seins nus. Elles ont enrichi leur répertoire habituel d'une longue satire pour la femme adultère surprise le pilon dans le ventre. Les moussos des toubabous se brossent langoureusement les cheveux avec un assemblage ingénieux d'épines de porc-épic ou se teignent les pieds et les mains avec la pâte gluante de henné.

Le caporal Tiémogo Traoré, accroupi dans le sable, la tête dans les mains, se laisse tancer par l'interprète Mamadou Coulibaly, son pays et son inséparable compagnon dans cette longue aventure

coloniale. Ils bourlinguent ensemble depuis l'arrivée des toubabous en terre soudanaise. Ils ont participé à la prise de Ségou, à la capture tumultueuse de Samory et à la pacification sanglante du pays Mossi. Ensemble, ils ont pris le chemin du Tchad cassant sur leur parcours tous les nègres qui refusent de se soumettre aux Blancs.

— Le pitaine y a pas content titude pour toi. Toi revenu michion. Toi n'a pas même conti-rendi. Toi bon tirailleur ou quoi ? Toi mérite cassé galon. T'enchion avec capran pour toi. Bon, michion là, qui y en a ? Tu vu villace Sarraounia ou quoi ?

— Zamais ! nous marché, marché beaucoup. Zamais vu un l'homme. Nous marché jusqu'à fatiguer. A rien signalé. Rien du tout.

VI

— Si la barbe de ton voisin prend feu, dépêche-toi de mettre de l'eau sur la tienne.

— Mais celui qui affaiblit ton adversaire te renforce.

Réunis à la hâte autour de serkin Gobiraouna, les principaux dignitaires du royaume Gobir délibèrent sur l'attitude à adopter face à cet événement sans précédent dans l'histoire du pays. Des *Nassourrous* (1) armés jusqu'aux dents marchent vers l'Est. Ils brisent, saccagent tout sur leur passage. Ils sèment la mort et la désolation dans tous les villages qu'ils traversent. Des villes entières ont été rasées. Djoundjou la glorieuse n'est plus que ruines, Sansané, Tessa et Baban Roumbou dévastées et leurs riches greniers à mil pillés jusqu'aux derniers grains. Le pays Djerma entièrement conquis et ses fiers cavaliers décimés comme des mouches. Les vieillards et les enfants sont massacrés sans pitié tandis que les femmes sont livrées aux plaisirs honteux des conquérants. Cette triste nouvelle colportée de bouche à oreille par les fuyards a semé la panique dans la cité heureuse de Birni N'Konni. Plusieurs tendances s'affrontent au sein de cette auguste assemblée.

— Levons sans tarder une armée et prêtons main forte à Sarraounia notre indomptable voisine. Elle

(1) Nassaraoua, Nassarou ou Nassara : les Blancs en langue haoussa.

est puissante par son courage et ses fétiches. Sûr, elle ne se soumettra pas sans combat. Taisons nos querelles intestines et unissons nos forces pour barrer la route aux envahisseurs.

— Non. Laissons les *Nassarous* briser l'orgueil de cette diablesse. Elle nous a toujours nargués par ses fétiches et son pouvoir d'envoûter les hommes. Les étrangers casseront ses forces occultes. Ces nouveaux envahisseurs venus de l'Ouest nous rendront un service inespéré. Ils briseront la Sarraounia et ses immondes fétiches. Ainsi nous étendrons notre pouvoir sur les hommes du plateau et leurs forêts giboyeuses. Ils seront affaiblis et complètement désorganisés après l'orage.

— A condition que nous survivions aux bourrasques. Car, aucune armée ne résistera à ceux qui anéantiront la Sarraounia et ses redoutables *Aznas.* Alors qu'en unissant nos forces, nous alignerons six mille hommes armés et prêts à mourir pour défendre nos villes et nos hameaux. Six mille combattants dont les deux mille redoutables archers de la magicienne seront un rempart infranchissable. Ensemble, nous refoulerons nos ennemis dans la soif du Nord. Sarraounia nous nargue peut-être, mais jamais elle ne menace la paix de nos foyers. Elle récuse nos dieux et nos cultes, mais elle ne cherche jamais à nous imposer les siens. Cette femme a su préserver son royaume par l'épée et par la magie contre tous ceux qui tentent de la soumettre et de l'humilier. Elle a fortifié sa cité, organisé une escouade d'hommes rompus au métier d'armes les plus diverses. Elle a définitivement découragé les tentatives hégémoniques des Foulanis. Plus d'une fois, les forces fanatiques venues du Sud et du Nord se sont brisées contre sa farouche résistance, évitant ainsi à nos femmes et à nos enfants les horreurs de la guerre. Transformons le pacte de non-agression

en un pacte d'amitié et d'assistance mutuelle. Nous n'en serons que plus forts et mieux organisés pour affronter ces ennemis d'un genre nouveau qui déferlent sur la terre des Noirs.

— Serkin Yaki, tu parles en guerrier. C'est ton droit. Mais la sagesse nous dicte la prudence et la ruse. Vous avez entendu les récits des rescapés. Ces *Nassara* ne sont pas des hommes ordinaires, c'est l'ouragan lâché dans la plaine. Ils sont forts et sans pitié. Ils ont des armes qui crachent le feu comme la foudre du ciel. Tout s'écroule sous leurs assauts meurtriers, les maisons flambent et le *banco* (2) vole en poussière. Serkin Yaki, tu parles en homme de guerre. De grâce, écoute la voix de la sagesse. Ne nous mêlons pas des querelles d'autrui. Ne résistons pas à l'irrésistible. A la force, opposons la ruse et non la vaine résistance de l'orgueil. Ouvrons nos portes aux *Nassara* quelles que soient leurs intentions. Laissons-les camper, manger et boire dans nos murs. Ils n'en seront que plus reconnaissants et nous épargnerons ainsi à notre cité le désastre des autres villes. Une ville qui se rend sans combat est une ville sauvée.

— Ah ouiche ! respectable Galadima. Tu tiens là le langage de la peur et de la résignation. Quand la brousse prend feu, on ne donne pas asile aux hyènes dans son *kraal* (3), au contraire on en profite pour les massacrer. Ceux qui marchent sur nous ne sont pas des hommes normaux, tu l'as dit. Ils n'ont ni peur ni pitié. Ils ne respectent que la force des armes. Ouiche ! Allez au-devant d'eux avec vos offrandes, allez leur porter des colas blanches de

(2) Banco : construction en terre d'argile.
(3) Kraal : étable en torchis.

Kurmi (4), ouvrez grandes les portes de la cité, prosternez-vous à leurs pieds, vous n'en serez pas moins leurs esclaves plutôt deux fois qu'une. Car vous serez méprisés comme de lâches courtisans. Ces hommes ont besoin de porteurs vigoureux, de femmes, de grains et de viande pour leurs mercenaires. Ouvrez toutes grandes les portes de la cité. Ils feront leur choix en toute quiétude. Ils prendront nos femmes et nos enfants. Ils lèveront tous les hommes valides, la force et les bras du royaume. Ils videront nos greniers et nos étables pour leur nourriture. Non, Galadima, mieux vaut verser son sang au combat que de mourir de faim et de honte. De toutes façons, nous n'avons pas le choix. Les ennemis qui écument le pays des Noirs ne nous laissent aucune alternative. Les rescapés, les fuyards, tous ceux qui ont échappé à leurs sauvages répressions nous le disent sans rien cacher. L'horreur et la peur se lisent dans leurs yeux. Les blessures profondes qu'ils portent en eux, leurs corps mutilés nous disent suffisamment les intentions de ceux qui marchent sur nous. Vous les avez entendus. Vous avez compris. Une dizaine de Blancs fortement armés, traînant avec eux plusieurs centaines de sbires noirs qui ont trahi leurs rois et leurs tribus, assoiffés de sang et avides de richesses, investissent systématiquement et sans sommation les hameaux et les villages qu'ils brûlent sans pitié après avoir massacré les vieillards et les enfants. Ils se ruent sur les femmes et les animaux qu'ils emportent dans leur sanglante pérégrination. Aucune allégeance, aucune prière ne nous sauvera. Nous sommes condamnés à nous battre ou à finir comme des lâches aban-

(4) Kurmi : région forestière du Ghana connue pour sa grande culture de kolas.

donnant entre les mains des envahisseurs nos femmes, nos enfants et nos biens. Non, nous ne nous coucherons pas comme des moutons pour nous faire égorger. Soit, nous n'irons pas au secours de la Sarraounia. Nous ne lèverons pas une armée pour aider Sarraounia à repousser les envahisseurs et c'est bien dommage ! Mais nous n'ouvrirons pas nos portes aux agresseurs. Nous défendrons notre cité quartier par quartier, maison par maison, case par case. Par Allah, si jamais Konni est pris par les Blancs, il ne sera pas dit qu'il l'aura été sans combat ! Mais que dit serkin Gobir, le maître de la cité ?

— Hum ! Hum ! A l'heure du bain, il est vain de chercher à cacher le nombril. Le mal qui nous menace est grand et il nous surprend à un moment où nos forces sont dispersées. Il y a bien longtemps que notre ville n'a eu à se défendre et depuis longtemps nos hommes ont rangé leurs armes pour des occupations plus pacifiques. Nos forces sont insuffisantes pour voler au secours de la Sarraounia. Nul ne peut empêcher le destin de s'accomplir. Si les *Nassarous* sont assez forts pour casser la Sarraounia, oh ! mes frères, que Allah ait pitié de nous !

VII

— Paix sur toi, ô commandeur des croyants !
— Paix seulement.
— Paix sur le descendant de Danfodio le saint. Que la miséricorde d'Allah soit sur lui.
— Paix seulement.
— Paix sur le fils de Bello le sage, le vénéré d'entre tous.
— Paix seulement.
— Paix sur le gardien du Livre Saint.
— Paix seulement.
— Paix sur l'étendard de la foi.
— Paix seulement.
— Paix sur le glaive d'Allah l'unique.
— Paix seulement.
— Paix et bénédiction sur ton pays et le pays de tes ancêtres.
— Paix seulement.
— Paix et bénédiction sur tes enfants et leurs troupeaux sans nombre.
— Paix seulement.
— Paix sur tous ceux qui se prosternent vers la pierre sacrée.
— Paix seulement.
— Paix sur le pays béni par Allah et Mohammad son prophète.
— Paix seulement.
— Paix sur la tombe de ton ancêtre veillée par les anges.
— Paix seulement.

— O, commandeur des croyants, nos voisins du Nord sont en danger.

— Allah est grand, Mohammad est son prophète.

— La reine maudite du Nord est menacée...

— Al Hamdoullah ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

— La Sarraounia des Aznas est menacée.

— Raconte *Ladan* (1), raconte. Tu es l'œil et l'oreille du royaume. Raconte. La nouvelle est de taille et nous nous réjouissons pour le triomphe de l'islam. Car le prophète d'Allah a dit : « Les idolâtres et les mécréants seront anéantis comme des sauterelles sous l'orage. »

— Oui, les hommes blancs marchent sur la cité maudite. Les jours de la Sarraounia sont comptés...

Au milieu des grands dignitaires : marabouts et *talibets* (2) de la ville venus pour la prière spéciale de vendredi, l'Emir de Sokoto, enturbanné comme un nabab turc, égrène lentement son long chapelet de nacre vert. C'est dans cette grande mosquée au sol couvert de riches tapis d'Orient qu'il régente son royaume et veille sur le salut de tous les peuls nomades et sédentaires. Tout est mysticisme et dévotions dans Sokoto la sainte. Par milliers, les peuls disséminés dans l'immense brousse africaine s'y rendent avec la même ferveur que les musulmans qui se rendent en pèlerinage à La Mecque. Des foulahs du lointain Fouta ou du Macina, menacés par les *Kadohs* (3) turbulents ou chassés par la colonisation, n'hésitent pas à rallier Sokoto comme une Terre Promise.

---

(1) Ladan : Muezzin.
(2) Talibets : élèves de l'école coranique.
(3) Kadohs : les Noirs sédentaires.

Aujourd'hui, l'Emir des croyants rumine secrètement sa vengeance. Toutes ses tentatives de vaincre et de convertir ses voisins animistes du Nord ont échoué. Il n'a pas digéré la défaite retentissante que lui ont infligée la Sarraounia et ses redoutables païens. Alors qu'il préparait soigneusement une nouvelle expédition contre la maudite sorcière, les Anglais vinrent planter l'*Union Jack* (4) sur ses terres. Devenu sujet de sa Grâcieuse Majesté chrétienne après quelques escarmouches, on lui fit comprendre qu'une frontière le séparait désormais de ses voisins du Nord. Finis les *djihads* (5) fructueux et exaltants. Les nouveaux maîtres ont eux aussi leur religion à imposer. De convertisseur universel, il fut réduit à préserver coûte que coûte ses propres frères contre une nouvelle croyance. Voilà que ces Blancs puissants qui ont stoppé ses velléités pan-islamiques marchent sur la magicienne qui l'a humilié.

— Des Blancs, dis-tu ? Mais quels Blancs ? Est-ce les mêmes que ceux qui nous ont conquis ?

— Ils se ressemblent. Mais ils ne parlent pas le même langage.

— Pourvu qu'ils arrivent à écraser la vipère. Elle est forte. Elle a des secrets qui échappent aux Blancs. Elle a ses tactiques, ses méthodes de combat. Nous le savons pour avoir croisé le fer avec elle. Notre devoir de croyants nous commande de contribuer à l'anéantissement de ce foyer de mécréants à nos frontières. Connaissant les habitudes et la stratégie de Sarraounia la maudite, nous devons guider les forces qui mettront fin à son arrogance impie. Envoyons sans tarder une délégation aux ennemis de notre ennemie. Elle leur portera

(4) Union Jack : drapeau britannique.
(5) Djihad : guerre sainte.

notre sainte bénédiction et guidera leurs pas vers le repaire de la sorcière.

— Allah est grand ! Mohamed est son prophète. Est-ce prudent de se mêler de la querelle des mécréants ? Ces Blancs qui ont envahi le pays des Noirs ne sont ni des Arabes de la race du messager d'Allah, ni leurs cousins musulmans de l'Aïr et du Hoggar. Ces Blancs sont semblables à ceux qui ont conquis notre pays. Ils n'ont pas le même parler, mais ils ont la même croyance et la même coutume. Ils pissent debout et ne se prosternent pas vers La Mecque. Les uns nous ont conquis, les autres veulent conquérir Sarraounia et nos voisins du Nord si telle est la volonté du tout-puissant. Par Allah, mes frères, restons en dehors de cette querelle qui n'est pas la nôtre.

— Gloire à Allah qui éclaire l'esprit de l'homme et lui montre la voie du salut ! Tu vois juste Almani. Il ne faut pas que les Blancs qui occupent notre pays interprètent mal notre démarche. Ceux qui marchent sur Sarraounia n'ont pas le même parler que nos nouveaux maîtres. Ont-ils les mêmes intérêts, les mêmes raisons d'envahir le pays des Noirs ? Les Blancs ont l'esprit bizarre. Ils peuvent nous soupçonner de nourrir quelques mauvaises intentions à leur égard. Nous avons encore assez d'ennemis dans la ville de Sokoto, les hérétiques et les têtes folles qui nous reprochent de pactiser avec les adeptes de *Isuu* (6) et qui ne comprennent pas notre sagesse. Il y a les jaloux et les envieux qui supportent mal le prestige et le règne béni des fils de Dan Fodio. Il y a tous ceux qui guettent une occasion pour nous brouiller avec l'occupant, et qui

(6) Isuu : Jésus.

rêvent de replonger le pays dans la guerre afin de briser l'unité et la cohésion du Saint-Empire Foulani.

— Sans trop nous engager, nous pouvons envoyer secrètement un sage porter notre salut aux Blancs qui marchent sur Sarraouina. L'affaire est trop importante pour fermer les yeux. Il vaut mieux assister à une fête que d'écouter quelqu'un vous la raconter.

VIII

L'Azawak est en effervescence. Un moutonnement de dunes rousses où naissent et meurent les mirages. Le lent roulement du vent de sable propage l'écho à l'infini. Chaque nouvelle galope, mille fois amplifiée par le téléphone targui.

Sous une vaste tente de peaux de chèvres solidement fixée au sol par d'énormes clous de fer forgé, l'Amenokal, guide incontesté des Aouellimidens fiers et belliqueux, repose sur le flanc, langoureusement accoudé à la selle somptueuse de son *méhari* (1). Dans un geste d'une infinie douceur, il soulève son *litham* (2) pour absorber une lampée sonore de thé vert à la menthe. Ce nectar, habituellement aussi doux que le miel, laisse aujourd'hui un goût amer qui râpe le palais et irrite la gorge. Il ne dissipe plus le tourment et l'angoisse. Une rumeur persistante court les dunes troublant la quiétude des « hommes bleus ». Des hommes blancs, autres que leurs lointains cousins arabes sillonnent le pays des Noirs. Ils dévastent les hameaux et les villages, massacrent hommes et bêtes, tarissant ainsi leur principale source de ravitaillement. Ils marcheraient déjà sur la cité de la FEMME. L'Aménokal nomme ainsi la Sarraounia — ce qui indique chez lui un signe d'admi-

(1) Méhari : chameau de selle.
(2) Litham : l'homme targui se voile le visage, à l'exception des yeux, d'un turban de tissu bleu. Les femmes ne se voilent pas.

ration et de respect pour la reine des Aznas. Jamais il n'a permis un raid sur la ville de la reine magicienne. C'est d'ailleurs contraire à leur tradition où la femme occupe une place de choix dans la société. Et cette FEMME a toute sa sympathie parce que courageuse et indomptable. Car, il est de la race de ceux qui admirent et respectent la force et la bravoure. Cette FEMME, donc, est menacée par des hommes mieux armés et plus forts que lui. Sûr, la Sarraounia sera inexorablement écrasée et le bruit de son agonie parviendra jusque sous sa tente. Il va sans dire que ceux qui briseront cette femme, instaureront un nouvel ordre dans la savane et dans le désert. Finies les longues méharées grisantes et les randonnées tumultueuses du Nord au Sud. Finie la grande aventure à travers l'immense Ténéré en quête de grains et d'esclaves...

Aménokal Al Roul Ag Tabit Ag Moha, le grand seigneur tout-puissant de l'Azawak, sentit toute son amertume, tout son désarroi, toute sa faiblesse engloutis sous la masse de son orgueil remonter du tréfonds tourmenté de son être. Le temps d'un éclair, il revit l'époque glorieuse où sa nombreuse tribu écumait impunément l'immense Sahara, du Hoggar au lointain Tibesti. Sur leurs rapides et infatigables méharis, ils traquaient les longues files d'*azalais* (3) lestés de sel gemme de Taoudénit et de Bilma. Ils se grisaient en des rezzous audacieux jusqu'aux rivages verts du *Djoliba* (4) où paissent par milliers les moutons sans laine des foulahs taciturnes. Dans des combats épiques et sans merci, ils pourfendaient

(3) Azalaï : caravane de chameaux transportant du sel ou du mil.
(4) Djoliba : fleuve Niger.

les Chambas (5) et les Ajjars (6) hypocrites. Ils contrôlaient en maîtres absolus les points d'eau, les riches palmeraies et les rares pâturages des *Gueltas* (7) hoggariennes. Pour les beaux yeux d'une femme, pour un chameau égaré, les sabres sortaient de leurs fourreaux d'argent ciselés de croix d'Agadez et des joutes d'une indescriptible violence s'engageaient. L'homme du désert est aussi cruel que le paysage implacable qui l'entoure. Dans les vicissitudes de leur vie tumultueuse, ils ont porté l'honneur et le prestige des Aouéllimidens plus hauts que les *hammadas* (8) rocailleux et les cimes escarpées des *adrars* (9) où vivent les *djenoun* (10). En quête de fortune et d'exaltantes prouesses, ils ont fouillé chaque mètre carré des *regs* (11) mortels du *tanezrouft* (12). Ah, les fastueuses *diffas* (13) par les nuits étoilées des longs bivouacs ! Les tendres méchouis de mouflon arrosés de thé fort et brûlant à vous couper le souffle !

L'évocation même de ces souvenirs anéantissait l'Aménokal. Pour la première fois, il sentit peser sur lui le poids des ans. Cette tempête qui se lève sur la terre des Noirs et sur le Sahara est en réalité

---

(5) Chambas : tribu nomade du Sahara — adversaires des autres Touaregs. Alliés fidèles des Français.

(6) Ajjars : Touaregs du Tessalit. Ennemis de ceux du Hoggar.

(7) Gueltas : vasques rocheuses conservant les eaux pendant des années au creux des montagnes.

(8) Hammadas : hauts plateaux rocailleux sans végétation.

(9) Addrars : montagne en tamachek.

(10) Djenoun : diables — esprits. Pluriel de Djinn.

(11) Regs : immense étendue plate et rocailleuse.

(12) Tanezrouft : désert intégral. Sahara couvrant plusieurs milliers de kilomètres carrés.

13) Diffa : grand repas que donnent les tribus touaregs à l'occasion des fêtes.

la dernière lueur qui illumine le crépuscule des Dieux et des maîtres éphémères. Il comprit les limites de l'homme face à l'implacable verdict du destin. Il fut submergé par une incommensurable tristesse.

— Ah ! ouah, inch Allah ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Dehors, sous la voûte ombrageuse d'un vieux caïlcédrat, une voluptueuse targuia aux yeux noirs cernés d'antimoine égrène une émouvante mélopée soutenue par le rythme désespérément monotone du *tendé* (14). Elle aussi connaît l'histoire de la magicienne. Elle appréhende le drame qui se prépare quelque part au pays des Noirs. Elle dit sa sympathie et son admiration pour cette reine inconnue dont la légende s'identifie à celle de Tafinat-la-grande — Tafinat la femme-chétan, ancêtre de tous les Touaregs qui vivent dans le pays du désert. Sa légende est présente dans les chaînes mystérieuses du Hoggar, dans les verdoyantes oasis blotties au fond des ergs, dans le silence minéral du Tanezrouft et jusqu'aux roches granitiques de l'*Aïr* (15). On la raconte interminablement autour du thé familial par les nuits fraîches et limpides du Sahara.

« Un groupe de rescapés d'une ville engloutie sous les eaux salées d'un océan en furie erra durant le temps de plusieurs lunes en quête d'eau buvable et de nourriture. Un soir, ils arrivèrent harassés, mourant de faim et de soif au pied d'une montagne infranchissable. Ils se couchèrent tous pour

(14) Tendé : petit tam-tam recouvert de peau de chèvre.
(15) L'Aïr : la plus grande montagne du Tibesti.

mourir sous un jujubier épineux aux feuilles amères comme la bile. Dans sa semi-inconscience, la plus jeune fille du groupe entendit les cascades de l'eau sur les roches et le chant d'oiseaux dans les feuillages. Dans un effort surhumain, elle se leva et se mit à explorer la montagne sous la clarté métallique d'une lune sans tache. Elle découvrit une énorme dalle de granit couverte d'hiéroglyphes. A travers la dalle suintait une bienfaisante humidité et une sensation de fraîcheur et de bien-être s'en dégageait. Ses compagnons et elle s'échinèrent en vain contre cette maudite porte de pierre polie, suant et s'arrachant les ongles jusqu'au sang. C'est alors qu'une voix venue des profondeurs de la terre exigea les faveurs d'une fille vierge afin de livrer le secret de l'écriture qui donne accès à l'oasis de vie. C'était un *djinn*, maître de l'Adrar et gardien de la porte mystérieuse. Tafinat était jeune et belle. Elle n'avait jamais connu les caresses d'un homme. Elle s'offrit toute la nuit au plaisir lubrique du *djinn* pour lui arracher le secret des signes qui commandent l'ouverture de la dalle. A l'aube, elles retrouva ses compagnons, déchiffra les signes et la porte s'ouvrit découvrant une oasis paisible où coulait une eau limpide et poissonneuse. A l'ombre des dattiers nains et des figuiers aux fruits juteux et succulents ruminaient des petites antilopes à la chair délicieuse. Tafinat et ses compagnons s'y installèrent et y vécurent longtemps, heureux et sans soucis. Ils se multiplièrent et s'organisèrent en une tribu forte et disciplinée. En reconnaissance de son sacrifice, Tafinat fut proclamée responsable et guide de la tribu. Car elle seule avait le secret de l'écriture. On la surnomma "Tafinat-cheitan" parce qu'elle possédait la magie des signes. »

Dans le sable rose du crépuscule, des jeunes tar-

gui se délassent par les jeux périlleux de la guerre. Leur corps mince et souple d'éphèbe flotte dans l'ample djellaba-bleu-indigo ; ils lancent avec une force vertigineuse leur javelot courbe dans un cri étourdissant qui emplit le silence du désert.

Accroupies autour des gourdes géantes emplies de lait aigre de chamelle, des jeunes filles au regard timide battent à la cadence du *tendé*, le yaourt qu'elles serviront au *gressa* (16) du soir. Pour briser la monotonie des gestes, elles poussent soudain des you-you stridents en dodelinant de la tête. L'appel du *tendé* a été entendu.

Les dromadaires mélancoliques, solidement entravés par les genoux, empestent l'air de l'odeur fétide de leurs interminables ruminances, enveloppés dans la brume frénétique d'une myriade de petits insectes multicolores.

(16) Gressa : sorte de pain de blé sans levure apprécié des Touaregs.

IX

Au sortir d'une longue sieste, le docteur Henric, que la chaleur humide et ses rhumatismes rendent d'une humeur massacrante, tourne en rond dans sa tente-infirmerie. Il peste contre les nègres et ce foutu pays de sauvages, contre Dieu et le destin, contre les bureaucrates fainéants de l'armée et les pantouflards inconscients de Paris qui ne sont même pas fichus de ravitailler correctement ceux qu'ils envoient à la mort. « C'est bien beau de bâtir l'Empire, faut-il encore soutenir sérieusement les vaillants bâtisseurs qui se crèvent le cul dans la cambrousse. »

Il n'arrête pas de relire la longue lettre de son confrère de Say.

« *Mon cher confrère et compagnon d'armes,*

Suite à votre S.O.S. lancé de Matankari, j'ai le regret de vous dire qu'il m'est impossible pour le moment de répondre positivement à toutes vos commandes. J'attends aussi un important arrivage de Ségou pour les prochains jours. Mais les eaux du fleuve ayant sérieusement baissé, je doute fort que nos chalands accostent Say avant un ou deux mois. Néanmoins, pour vos cas d'urgence, je vous envoie un peu de ce que j'ai sous la main :

a) *Cinq litres d'alcool (à surveiller sérieusement au cas où vous auriez des boys et des aide-infirmiers mossi. C'est une race de soûlards. Si jamais ils dé-*

couvrent que notre alcool a les mêmes effets que leur dolo (1), *je vous préviens qu'ils n'hésiteront pas à vous le siffler).*

b) *Une boîte de cinq cents comprimés de quinine pour les Blancs de la mission. Quoique déjà loin du fleuve, vous traverserez certainement des régions marécageuses infestées d'anophèles. Il faut éviter les crises violentes, souvent mortelles, de paludisme. Ne vous inquiétez pas pour vos nègres. Ils sont habitués aux moustiques et sont tous plus ou moins immunisés. Ils connaissent rarement des crises foudroyantes.*

c) *Un litre de teinture d'iode et deux litres de permanganate de potassium. C'est tout ce que j'ai comme antiseptiques.*

d) *Cinquante ampoules de B. Hemare pour vos anesthésies locales.*

e) *Une boîte de deux cent cinquante comprimés d'aspirine pour vous soulager. Les salicylates sont les meilleurs analgésiques qu'on ait trouvés jusqu'à présent en rhumatologie. Vous avez naturellement les boues fortement salées de certaines cuvettes du Dallol-Maori (en cataplasme à l'heure des haltes).*

f) *Une boîte de benzo-naphtol et un peu de calomel. Il semble que la dysenterie fasse des ravages dans le groupe. Il ne faut rien consommer à la légère dans ce foutu pays. Tout doit être bouilli à point : l'eau, le lait, la viande et les fruits.*

g) *Une boîte contenant deux seringues et vingt-cinq aiguilles.*

h) *Un litre de laudanium, un peu de camphre, d'ipéca et d'antipyrine.*

---

(1) Dolo : bière de mil.

i) *Une petite boîte chirurgicale de campagne contenant deux thermomètres, un bistouri, dix mètres de fil ciré, deux scalpels, une paire de ciseaux, deux pinces.*

j) *Un rouleau de compresse. Quand aux bandes et au coton hydrophile, faites comme moi. Les tisserands indigènes fabriquent de fines bandelettes de coton cru pour leur habillement. Avec le coton local cardé, vous aurez des excellents pansements. Dans n'importe quel hameau d'Afrique, vous trouverez ces artisans que vous pouvez réquisitionner pour quelques sous, les matières premières étant gratuitement fournies par le chef de village.*

k) *Cinq kilos de bicarbonate de soude et cent comprimés de parigorique pour les Blancs. Vous avez suffisamment de produits locaux pour vos nègres dans divers cas de gastro-entérite. Ils ont la gomme arabique pour stopper la diarrhée. Le natron doux ou* jankanwa *pour les coliques et les constipations, etc.*

D'ailleurs, ils sont très forts dans ce genre de drogue. Y a qu'à bien les observer. Tels les animaux qui broutent instinctivement certaines herbes comme vermifuges, émétiques ou purgatives, les indigènes emploient souvent à bon escient les produits naturels qui les entourent. Ceci vous permettra d'épargner vos maigres réserves pharmaceutiques. A propos de pharmacie, ayez toujours l'œil sur les gens qui portent votre caisse de médicaments. Je suis sûr que le salopard qui s'est taillé avec votre pharmacie a eu l'idée d'aller la bazarder chez nos voisins du Sud. Les Angliches planqués à Sokoto seront bien heureux de se marrer à nos dépens. Ils ne manquent aucune occasion de nous emmerder sans risques. Perfide Albion !

Voilà, je vous souhaite bonne chance. J'espère que vous tiendrez avec cela jusqu'à la jonction avec la mission Lamy partie d'Alger et qui a sans doute des grands moyens. »

Lieutenant Martinet, médecin des troupes coloniales, chef de la mission médicale du bas Niger, Say.

Après inventaire rapide de son minuscule colis, le docteur Henric se versa, dans un vaste gobelet d'étain tout cabossé, une rasade de tafia bien tassée pour se calmer les nerfs.

— Et la prochaine bataille contre la magicienne, ce ne sera pas du nougat comme ailleurs. Il y aura sûrement du grabuge et des plaies à rafistoler.

Accroupi à la manière d'un charlatan nègre devant son étalage sur la place du marché, le docteur Henric laisse errer sa pensée embuée vers cette sacrée Sarraounia et sa légende.

— « Fasse le ciel que les élucubrations de ces sauvages approchent seulement de la vérité et non le produit fantasque de leur imagination d'abrutis. Une si belle et célèbre négresse dans mes bras, mazette ! Je l'emmènerai sûrement en France. Dûment catéchisée, désalphabétisée, dégrossie et le titre prestigieux de reine d'Afrique et le tempérament en prime ! Quoique républicain, ça fait toujours plaisir d'avoir la noblesse (homologuée ou pas) dans son plumard. La patrie me doit bien ça et je ne l'ai pas volé. Deux ans à cavaler dans ce pays de sauvages sous un climat meurtrier, tantôt des journées caniculaires à vous griller complètement la cervelle et parfois des nuits glaciales qui vous tordent proprement les articulations. Sans compter toutes les saloperies qui vous inoculent la mort :

mouches tsé-tsé, stégomias, anophèles, taons et j'en passe. Tout ça pour voir flotter le *tricolore* sur les paillotes de nègres abrutis par la chaleur et la maladie, qui savent même pas ce que c'est que ce bout de chiffon. Et pour des pauvres bougres comme moi — si je ne laisse pas ma peau dans cette aventure de fous — cela finira par quelques citations à l'ordre de la Nation et une belle médaille pour service rendu, et, bien sûr, une myriade d'amibes dans les intestins et le foie irrémédiablement détraqué en plus de ce foutu rhumatisme qui me mine inexorablement. Seigneur, faites que cette pétasse nous tombe vivante dans les mains. D'autres reviennent d'Afrique chargés de trophées rigoureusement inutiles : dents d'éléphant, crocodiles empaillés, peaux de lion, masques nègres ou perroquets... Moi, je ramène une belle négresse pour sortir du commun. Fichtre ! Je vois d'ici les gazettes de Paris et de Marseille. »

« *Le docteur Henric, médecin de deuxième classe des troupes coloniales, revient d'Afrique avec une époustouflante négresse, ci-devant reine d'une très puissante tribu du Soudan, ralliée à la France après plusieurs jours de combat sans merci. La charmante enfant rappelle par sa beauté et sa puissance la reine de Saba. Elle était aussi une redoutable magicienne. Elle régnait sur un pays aussi vaste que la France jusqu'à l'arrivée de nos forces de pacification. Son air de grande dignité, son maintien altier font penser à nos grandes dames d'Europe. Elle a en plus la grâce et une souplesse féline dans la démarche propre à sa race habituée à l'espace et au grand air. De belles dents si blanches qu'on croirait de délicates perles plantées une à une sur ses gencives roses par quelque orfèvre de la rue Vendôme. Des yeux, ô ciel ! Des grands yeux d'une telle*

douceur blottis derrière ses longs cils que chaque regard qu'elle daigne poser sur un homme est une pointe de flèche dans son cœur attendri. »

— « Et toc pour les petits malins accourus voir un petit laideron de cirque, une curieuse guenon stéatopyge à tête tondue tirée de sa brousse africaine genre « ma doudou y a bon banania ». Les pimbèches salonardes de la haute, jalouses et humiliées, en feraient une crise quand elles verraient leurs honorables époux rêver debout sur les charmes et les qualités vraies ou supposées de ma trouvaille.

— Enfin, souhaitons que cette foutue reine ne soit la femme fatidique à défaut de la femme fatale. Guerrière, reine et sorcière, qu'elle ne mette pas fin à nos rêves de conquête et à notre grande aventure civilisatrice. Qu'elle ne nous coupe pas la route du Tchad en nous brisant les reins dans sa cité maudite. »

X

Deux tirailleurs, baïonnette au canon, arborant leur longue chéchia flamboyante, les pieds nus profondément enfoncés dans le sable, surveillent un groupe de porteurs sous l'ombre ramassée d'un vieux gao. Une vingtaine de robustes djermas, couverts de haillons, somnolent à même le sol attendant le signal du départ. Ils ont bu leur maigre bouillie de mil sans lait, préparée à la hâte par des cuisinières lasses et inexpérimentées. Les uns mâchonnent lentement leur kola en lançant un jet continu de salive rouge au pied de l'arbre, les autres, la joue gonflée de feuilles sèches de tabac noir, pensent à leur village abandonné, à leur famille disloquée et à leur humiliante situation de bête de somme.

— Makoni.

— Ooooh !

— Ni guirbi ? Dors-tu ?

— I fono. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il paraît qu'ils marchent sur la Sarraounia.

— Qui te l'a dit ?

— J'ai entendu deux tirailleurs en causer.

— Si c'est vrai, nos malheurs sont finis.

— Tu crois ?

— Sûr ! Si cela est vrai, c'est la fin de nos malheurs.

— Et pourquoi ?

— S'ils attaquent la Sarraounia, ils sont foutus. Même nos marabouts disent que cette femme est

invincible. Nul étranger aux intentions belliqueuses ne pénétrera dans sa ville. Les Touaregs eux-mêmes la craignent et la respectent.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— Sûr et certain. Les tirailleurs parlaient foulah. Je comprends cette langue. Je fais du négoce de bétail, ce qui m'oblige à fréquenter les peuls. Je comprends assez bien leur parler. J'ai bien saisi ce que disaient les tirailleurs. Ils vont prendre la ville de la Sarraounia pas plus tard que demain. Les *nassara* font des grands préparatifs pour cela.

— Alors, ces gens sont devenus complètement fous.

— C'est vrai, ils sont devenus fous. N'est-il pas dit que le ciel enlève la raison à celui qu'il veut perdre ?

— Juste. Ils sont fous ou bien ils ne connaissent pas qui est la Sarraounia. Par Allah, si jamais ils attaquent, ils seront décimés comme des mouches sous l'orage. Leurs fusils n'auront aucune puissance car les cartouches se transformeront en grains de haricots sous le pouvoir occulte de la magicienne. D'ailleurs, leurs yeux ne verront même pas la ville de la reine.

— Tu crois ?

— Sûr ! jamais étranger portant une arme n'a pénétré dans sa cité. Tu entends, jamais ! Même les puissants marabouts de Sokoto y ont renoncé après plusieurs tentatives infructueuses. Non seulement ils n'y ont pas réussi mais à chaque fois la Sarraounia leur a infligé des pertes inestimables. Non, Lougou est une ville imprenable !

— En tous cas, les *nassara* et leurs tirailleurs se préparent activement. Ils veulent conquérir la ville et capturer la Sarraounia.

— Ils sont fous !

— Tant mieux. Ainsi ils seront vaincus et nous

serons libres ou bien nous profiterons de la bataille pour nous libérer.

— Comment ?

— Comme ils le font habituellement à l'approche des combats, ils nous parqueront à l'arrière sous la surveillance de quelques tirailleurs. J'ai constaté que ces tirailleurs ne possèdent pas de cartouches. Ils n'ont pas assez de cartouches pour cela. Ils nous croient si couards et si soumis que l'idée même d'une évasion ne nous viendrait pas. Ils nous font peur avec leurs fusils-baïonnettes vides. L'autre jour, quand trois Haoussas ont pris la fuite, ils n'ont pas pu les abattre de loin. Il a fallu deux cavaliers pour courir après eux et les massacrer au coupe-coupe. D'ailleurs, les tirailleurs s'en plaignent souvent. Ils disent qu'on ne leur donne pas de cartouches pour garder les porteurs. Ils pensent que tout cela va mal tourner un jour. C'est facile d'achever un porteur fatigué ou malade à coups de bâton ou de baïonnette, mais quand il s'agit de courir après un gaillard qui prend la fuite, c'est une autre affaire. Donc, dans le tumulte de ce grand combat qu'ils préparent contre la Sarraounia, nous aurons la possibilité de fausser compagnie à nos maîtres.

— Hum ! C'est une bonne idée ! Tu es un homme intelligent, Makoni. Ton idée est bonne, mais difficile à réaliser. Très difficile à réaliser.

— Pourquoi difficile à réaliser ?

— Pourquoi ?

— Oui, pourquoi donc ?

— Nous venons de villages différents, de régions différentes. Nous n'avons pas le même parler. Nous sommes nombreux. Il y a des groupes de Djermas, des groupes de Haoussas, des Peuls, des Bellas. Il y a parmi nous des gens qui ont leurs femmes et leurs filles dans le groupe des cuisinières ou qui

vivent avec les tirailleurs. Crois-tu que ceux-là vont s'enfuir, laisser leurs parents ?

— Allons, Makoni Keina, ne parle pas comme un Peul. Dis ouvertement ce que tu as dans le ventre. Parle clair. Tu ne vas pas me faire croire que l'homme qui n'a pas eu le courage de mourir dans la cendre de sa maison et sur les cadavres de ses enfants va s'occuper d'une femme qui vit avec un autre. Allons vieux frère. Parle clair. Dis ouvertement ce que tu penses. Et qui te dit que les femmes ne suivront pas quand elles verront les hommes abandonner tout et fuir dans la brousse. Les différences de race ou de région ne sont pas un obstacle. Nous sommes tous des esclaves, donc frères dans le malheur. Dans cette situation, les hommes se comprennent non par le langage, mais par le cœur et les gestes. Le pouvoir de l'exemple est puissant dans un groupe.

— Bien sûr, bien sûr. La tentation d'être libre et d'échapper à l'humiliation est irrésistible. Admettons que toute dignité n'est pas totalement éteinte chez nous tous. Bon. Il faut avertir les autres groupes sans éveiller l'attention des tirailleurs.

— Je m'en occupe. Quand nous aurons l'accord de tous nos compagnons de groupe, chacun de nous sera un messager dans un autre groupe. Les tirailleurs et leurs chefs, trop occupés à préparer leur guerre contre la Sarraounia, ont relâché leur vigilance depuis ce matin. Nous pouvons aller d'un groupe à l'autre sans difficulté.

— Bien sûr. Bien sûr. Mais attention aux Bellas. Ils peuvent nous dénoncer. Ils ne sont pas méchants mais très faibles de caractère. Quant aux Peuls, ils sont longs à la compréhension, mais une fois convaincus, ils iront jusqu'au bout. D'ailleurs, il n'y en a pas beaucoup. C'est les Bellas qui m'inquiètent.

— Je me charge de les convaincre. Mais les femmes ?

— Laissons les femmes hors de cette affaire. Elles peuvent jaser et éveiller l'attention des tirailleurs...

XI

Au Capitaine Voulet, chef de la mission numéro deux (Centre Afrique) en route pour le Tchad.

« L'envoi d'une petite pharmacie de dépannage à votre colonne me donne l'occasion d'attirer votre attention sur ce qui suit :

Des indigènes rescapés des régions que vous avez traversées ont plusieurs fois porté à notre connaissance les méthodes extrêmement brutales que vous employez à l'encontre des paisibles populations qui souvent ne demandent qu'à vous servir et servir la France.

C'est ainsi que quelques jours après la bataille de Djoundjou où vous fûtes blessé d'une flèche à la cuisse, vous avez donné l'ordre à vos tirailleurs de brûler le village de Tessa, d'exécuter à l'arme blanche trente-cinq personnes dont plusieurs femmes et enfants alors que les dignitaires désarmés venaient au devant de vous, porteurs de kolas et de paroles de bienvenue.

A Baban Rumbou, vous avez fait saccager tous les greniers de mil et détruit les récoltes parce que vous n'avez pas trouvé un cheval pour remplacer le vôtre malade. Ce petit hameau est habité par des cultivateurs paisibles et prospères qui n'avaient aucune intention hostile à votre égard.

Vous avez sans sommation fait brûler la moitié des paillotes de Riga. "A titre d'exemple", disiez-vous. Vous avez autorisé vos tirailleurs à choisir les plus jeunes femmes du village comme concubines et à emporter tous les animaux vivants hormis les chiens et les chats. Des scènes horribles de viol et de pillages eurent lieu sous vos yeux.

— A Matankari, vous avez de force levé des porteurs parmi les hommes les plus sains et les plus robustes. Vous avez emporté tous les animaux (chevaux, chameaux, bœufs, moutons, chèvres ,poulets) et humilié publiquement le chef du village. Pourtant le chef de Matankari s'est offert à vous aider et il a spontanément accepté la présence française comme un don du ciel.

— Je me suis laissé dire que votre colonne s'était alourdie de plusieurs milliers de porteurs, de femmes, "d'esclaves", de troupeaux d'animaux pour vos tirailleurs. Toute cette horde vit sur le dos des populations que vous soumettez aux corvées les plus inouïes. Vous formez un vrai cortège de terreur. Vos pas sont jonchés des cadavres d'hommes et d'animaux. Vos tirailleurs n'hésitent pas à abattre les porteurs fatigués ou malades, les femmes enceintes et les petits enfants. Des villages entiers se vident à votre approche. On dit que vous faites brûler les villages désertés et combler les puits par dépit. Nous sommes venus apporter la civilisation et la paix françaises, voilà que les indigènes fuient à la vue de notre drapeau.

— Je vous en conjure, mon cher compagnon : cessez les représailles gratuites et les massacres inutiles. Faites respecter la France et surtout faites aimer la France. Vous êtes un bon Français : soyez un bon chrétien et un homme de cœur. Vous traversez une zone très délicate. Au Nord, nous avons

les Touaregs belliqueux et hostiles aux Européens ; au Sud, vous côtoyez les territoires occupés par l'Empire britannique ; de Sokoto, leur place forte, nos amis les Anglais nous observent et nous jugent.

Je vous signale dans cette région précisément une reine un peu bizarre. Elle est un peu magicienne et redoutable par son esprit d'indépendance. Elle a résisté aux ambitions fanatiques des émirs de Sokoto. Elle vit retranchée dans sa cité qu'on dit maléfique. Si vous pouvez l'éviter, tant mieux. Un accrochage avec elle ne ferait que vous retarder dans votre marche vers le Tchad. Il semble qu'elle est coriace et très organisée ; apparemment mieux que les autres roitelets nègres. Le plus petit succès de sa part serait un désastre pour notre prestige dans cette région si tourmentée. Aussi, j'appréhende avec beaucoup d'inquiétude votre passage dans cette région. Je sais que vous ne résisterez pas à l'envie d'aller nettoyer ce nid de résistance tant célébré par les indigènes. Je vous demande d'étudier sérieusement les conséquences d'une rencontre avec la Sarraounia. Soyez sûr de vos forces et de vos hommes avant toute tentative dans ce sens. Sinon, contournez son village et la forêt qui l'entoure. Nous enverrons une autre mission pour la conquérir sans trop de risques.

Le caporal Mara Diop porteur de cette lettre est un spahi fidèle et courageux. Il a donné la preuve de son dévouement à la France au cours de plusieurs campagnes, notamment dans le Macina et le Gourounsi. Il est pour moi un auxiliaire de grande utilité. Il est intelligent et très discret. Il parle plusieurs dialectes africains et sait au besoin convaincre ses frères de l'intérêt qu'ils ont à se mettre sous la protection du drapeau français. Il vous accompagnera jusqu'à votre rencontre avec la mission Lamy. En-

suite vous me le renverrez à Say après avoir dûment signé sa feuille de route.

Bonne chance.

Capitaine Granderye, résident en chef du poste français du Bas-Niger — Say.

« Il ne manquait plus que ça ! Voilà maintenant que des pâles rond-de-cuir, couchés sous de frais *pankas* (1) se permettent de donner des leçons à ceux qui portent, au prix de mille sacrifices, l'honneur et la grandeur de la France au fin fond de la jungle africaine. Au lieu de fermer leur gueule et de continuer à cuver leur cognac dans leur sieste interminable, ils se mêlent de nous donner des leçons. On aura tout vu ! Et cet emmerdeur pousse l'arrogance jusqu'à me filer un espion entre les pattes. Et quel espion ! un tirailleur nègre ! Mais bon sang, pour qui ils nous prennent ? Ils nous prennent pour des curés et les nègres pour des tendres agneaux qu'il faut doucement rabattre à l'étable. Merde ! C'est pas des cartouches, c'est de l'eau bénite qu'il nous faudrait ! Je veux bien les voir ces cœurs tendres en face de ces sauvages armés de flèches, de lances et de sabres, vociférant à tue-tête leur haine de l'homme blanc. »

Furieux, Voulet jette la lettre sur la petite table pliante chargée d'un nombre impressionnant de rouleaux de papiers déposés par le topographe de la mission. Il rugit comme un lion, faisant trembler les *seccos* dérisoires de son campement.

Dehors, les cuisinières qui caquettent autour

(1) Panka : sorte de ventilateur de toile tiré de l'extérieur par un boy.

d'énormes marmites à bouillie se taisent instantanément et coulent des regards apeurés vers la case du chef blanc.

— Chanoine ! lis-moi ce charabia et tu verras en quel mépris on nous tient là-haut. Des ragots glanés ici et là, des bobards de nègres qui ne cherchent qu'à grossir les choses, des rumeurs intentionnellement démobilisantes de quelques jaloux... On nous accuse de barbarie, tu entends ? De barbarie sur les indigènes doux et pacifiques. Nous sommes des brutes sanguinaires qui brûlent et tuent par sadisme, pour le simple plaisir de voir couler le sang. C'est nous les sauvages et non les nègres... Lis-moi ça. C'est écrit noir sur blanc. C'est écrit officiellement et envoyé exprès par un messager spécial... Et bien, je m'en vais lui montrer à ce couard de quel bois je me chauffe. Je vais sur-le-champ faire fusilleur son espion de caporal, son « envoyé spécial », son « homme de confiance » !

— Non, mon capitaine, vous n'allez pas faire ça ? hurla Chanoine ahuri. Vous n'allez pas faire fusiller ce pauvre bougre ?

— Bien sûr que je le ferai. M'envoyer un espion ! à moi ! et quel espion ? un nègre abruti qui se dit caporal de je ne sais quoi ? Je le ferai fusiller immédiatement. Cela servira de leçon aux autres. Cela fera réfléchir tous ceux qui auraient envie de mentir sur nous. Tous les colporteurs de faussetés et les ennemis camouflés dans nos rangs.

— Par Dieu, ne faites pas cela mon capitaine. C'est trop grave. Renvoyez ce pauvre diable se faire pendre ailleurs. Renvoyez-le plutôt sans provisions et sans armes. S'il ne meurt pas de faim en route, il se fera lyncher par quelques nègres mécontents de notre passage. Mais de grâce, ne le fusillez pas ici.

— C'est ça. Il ira lui aussi grossir le tas de mensonges et les calomnies diverses sur nous. Si tu crois qu'un nègre meurt de faim dans ce foutu pays, tu te fourres le doigt dans l'œil, mon ami. Il réussira à joindre Say plus rapidement que tu ne le penses et fais-lui confiance pour multiplier par dix tous les ragots glanés en route. Tous des menteurs et des traîtres, ces sauvages.

— Alors, gardons-le jusqu'à la fin de notre mission ; il verra réellement que nous sommes obligés d'employer la manière forte pour survivre. Il participera en première ligne à tous les combats que nous mènerons. Il sera ainsi plongé jusqu'au cou dans la merde avec nous, s'il n'y laisse pas sa peau.

— Non. Je n'ai pas confiance en ce Judas. Toutefois j'en parlerai aux autres et j'aviserai. Tu as vu les conseils de Môssieu le résident sur la Sarraounia ? Tu parles d'un dégonflard ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à trembler devant cette maudite sorcière ? Naturellement, ils se laissent intoxiquer par les bobards des nègres ignorants et superstitieux. Ce pantouflard de résident croit cette bonne femme capable de nous porter des coups sérieux avec sa horde de macaques peinturlurés ! Il parle de prestige de la France et de je ne sais quoi... C'est justement en épargnant la Sarraounia et ses hameaux que le prestige des Blancs en prendrait un coup. Déjà les nègres tremblent, rien qu'à l'évocation de son nom, et les roitelets qui l'entourent la considèrent comme leur bouclier. Il nous appartient de briser ce mythe et de donner une leçon retentissante à nos détracteurs. Laissons ces ternes politiciens trembloter derrière leur bureau poussiéreux et bâtissons l'Empire français malgré eux et leurs jérémiades.

Heureusement qu'il y en a quand même quel-

ques-uns qui nous comprennent et qui apprécient à leur juste valeur nos sacrifices et notre abnégation. Des gens comme ce lieutenant Cornu : ça, c'est un Français ! Un vrai colonial ! Le Cornu, il est de la race des pionniers qui savent qu'on ne bâtit pas un empire avec des sourires et de l'eau bénite. Un soir, à Dosso, il m'a dit ceci :

« *Je vous comprends, mon capitaine. Je vous comprends et je vous approuve totalement. Les nègres ne respectent que la force. Avec eux pas de sentiments. Il faut leur entrer dedans sans faiblesse. Ils sont faux, hypocrites et traîtres en diable. Voyez ces Djermas qui nous servent avec de grands sourires, vous tournez le dos, ils vous sautent dessus et vous coupent proprement la gorge. Tous des fainéants, des menteurs et des fourbes. Tous sans exception : Djermas, Peuls, Haoussas et tuti quanti... Ils signeront tous les traités et autres papelards, ce qui ne leur empêche pas de vous tirer dans les pattes. C'est pourquoi il faut les briser par le fer et par le feu. C'est le seul langage qu'ils comprennent. Ils ne respectent que la force. Vous verrez tous les traquenards, tous les coups bas qu'ils vous réservent ; plus vous irez au cœur de l'Afrique, plus vous vous en rendrez compte. Cazemajou a payé de sa vie sa grande confiance et sa naïveté. A Damagaram, il s'est fait posséder par un roi félon et ses os gisent aujourd'hui au fond d'un vieux puits. Que cela vous serve de leçon. Justement, vous tomberez plus loin sur une espèce de sorcière qui subjugue littéralement ces abrutis de nègres. Ils lui attribuent tous les pouvoirs démoniaques possibles. Elle règne en souveraine absolue sur quelques tribus du Dallol. Tâchez de trouver le moyen de débarrasser la région de cette maudite femme. Si jamais vous la capturez, envoyez-là moi sous bonne escorte afin que je l'ex-*

pose nue au public. Ça fera son petit effet et renforcera notre position dans ce pays... »

— Voilà ce que me disait Le Cornu et je crois fermement à sa façon de voir les choses. De la rigueur dans l'action. Briser systématiquement les hésitations et les résistances pour asseoir la puissance française dans ce pays. Tant pis pour les mauviettes et les humanistes larmoyants. En tout cas, c'est pas moi qui laisserai des poches de résistance susceptibles de foutre en l'air tout ce que nous avons construit dans ce pays. « Môssieu le résident » nous conjure de laisser la Sarraounia tranquille. Il promet d'envoyer une autre mission pour la rallier à la cause française. Pourquoi pas une délégation de parlementaires en jaquette et gants blancs pour engager les négociations en bonne et due forme avec la négresse ? Je me souviens de l'aventure rocambolesque des Portugais en Afrique Orientale. Quand ces crétins y ont débarqué au XVIII[e] siècle, ils étaient plein d'illusions sur la valeur spirituelle des nègres. Ils sont tombés en Angola sur une certaine Jingha, reine de N'Gola qui avait la haute main sur toute la région forestière. Une espèce d'exaltée qui s'était mise en tête d'ameuter tous les nègres contre les Blancs ; et ça n'a pas raté. Pendant une vingtaine d'années elle a réussi à emmerder les Portugais. Plusieurs fois vaincue, elle signait tous les papiers qu'on lui présentait — le temps de se réorganiser — et reprenait la lutte avec une furie toujours renouvelée, massacrant les missionnaires et les négociants portugais assez naïfs pour croire posséder les nègres par la douceur. Savez-vous combien de temps a duré ce petit manège sanglant ? Vingt ans ! Vous m'entendez ? Durant vingt années les Portugais se sont laissés berner par cette reine de pacotille. C'est une sinistre plaisanterie que nos bureaucrates maso-

chistes veulent recommencer avec la Sarraounia. Erreur ! Quand je passerai dans la région, on n'entendra plus jamais parler de la Sarraounia et de ses fétiches.

XII

— Serkin Arewa, mon cœur est plein de honte et d'humiliation.

— Pourquoi ? Parle, dan Zaki, fils et petit-fils de Gagara. Pourquoi tant d'amertume dans un cœur encore jeune ?

— Je ne suis plus un homme. Nous ne sommes plus des hommes !

— Silence, dan Zaki, silence. Retiens ta langue et baisse la tête devant l'artisan de tes jours.

— Laisse-le parler, Alkali. Laisse-le parler. Quand ton fils grandit, considère-le comme un ami. Laisse-le vider son cœur. Laissons parler les jeunes. Les temps ont changé, Alkali. Laissons parler les jeunes. Depuis que des étrangers foulent nos terres impunément, des choses nouvelles s'annoncent et les esprits surchauffés bouillonnent et se confondent. Ah ouiche ! rien ne sera plus comme avant. Parle mon fils, je t'écoute.

— Oui père, rien ne sera plus comme avant, car le déshonneur couvre notre race et la honte envahit notre famille. Les Blancs ont foulé aux pieds l'honneur de l'Aréwa ; ils nous ont humiliés devant nos femmes et nos enfants. Nous n'avons rien tenté pour les protéger et protéger nos biens. Sans combat, nous avons ouvert nos portes aux envahisseurs. Nous avons ouvert les portes de notre ville aux étrangers armés qui n'étaient pas nos amis. Nous avons lâchement livré Matankari la glorieuse à d'autres maîtres que les descendants de Baraguié...

— Tu parles à ton aise fils. Tu parles à ton aise. Quand le soleil se lève, le brouillard se dissipe. L'arrivée des hommes blancs était prévue par le livre saint (1). Aussi vrai que nous avons adopté le *salam* (2), nous devons accepter ce qui a été prévu dans le livre saint. Nous devons accepter le pouvoir des *nassara*. Ils ont la même peau que notre prophète Mohammad. Que la miséricorde d'Allah soit sur lui.

— C'est trop facile ! C'est trop facile de masquer notre couardise dans le mystère de la fatalité et de la sainte religion...

— Ce n'est pas de la couardise, mon fils, c'est de la sagesse. La pure sagesse pour préserver nos maisons de l'incendie et du pillage. Il ne sert à rien de lutter contre le vent. Que sont devenus nos orgueilleux voisins de Tessa et de Kirtachi ? Que sont devenus leurs gros villages riches et prospères aux cinq cents foyers ? Ils ne sont que ruines et cendres. Oui, où sont-ils ces fiers Djermas à la parole haute et prompts à la colère ? Non, dan Zaki, quand la tempête se lève, il faut courber le dos. Les *nassara* sont très forts. Ils sont plus forts que nous. En les recevant le sourire aux lèvres nous avons épargné à nos familles les affres de la guerre.

— Nous avons épargné à nos familles les affres de la guerre et non les remords de la honte. Pas un homme de Matankari n'est fier de ce que vous avez fait, serkin Arewa. Vous êtes un homme et un chef. Vous régnez sur l'Arewa et ses soixante villages et hameaux. Vous êtes le guide de milliers d'hommes et de femmes de toutes les castes et de croyances diverses. Les robustes forgerons de Tangui et de Sarka, les chasseurs infatigables de Tapki et de

(1) Le Coran.
(2) Salam : la prière (une des cinq obligations de l'islam).

Baban Gao, les calmes pêcheurs de Goulbi et du Dallol, les Peuls de Koro, les fiers Aznas de *lougou* et de Tongana vous versent tribut et s'inclinent devant votre grandeur. Trente-trois chefs, princes et dignitaires de haute lignée s'inclinent devant l'épreuve de calebasse et festoient juqu'à l'aube le jour de votre couronnement. Vous avez promis à chacun assistance et protection. Même l'indomptable Sarraounia respecte notre maison et les valeurs qu'elle représente. Vous avez reçu sans combat les hommes blancs. A votre sourire de bienvenue, ils ont répondu par des paroles d'arrogance et de mépris. Ils ont vidé nos greniers, emporté tous nos animaux. Vous vous êtes prosterné — ô, suprême déchéance ! — sans bonnet et sans chaussures devant les étrangers. Vous dites qu'il faut courber le dos devant la tempête, mais vous, vous avez courbé l'échine devant des hommes de chair et d'os. Des *cafris* (3) non circoncis ont marché sur notre trône au mépris de toutes nos traditions. Oui, père, vous n'avez pas su défendre le prestige de notre maison comme vous avez refusé de porter secours à vos sujets en danger. Aux cris de détresse de vos amis et de vos vassaux de l'Ouest, vous avez répondu par le silence et la résignation, comme vous laisserez demain anéantir nos Aznas de l'Est. Sûr, ils succomberont sous le nombre et la force des envahisseurs, car nous savons tous que Sarraounia ne se rendra jamais sans combat.

— C'est de la folie !

— Non, c'est le courage d'être chef. Elle a le courage de défendre sa dignité, son trône, son honneur, ses terres et ses biens. Ce que beaucoup d'hommes n'ont eu le courage de faire, ce que nous n'avons

(3) Cafris : les non-musulmans.

pas eu le courage de faire, elle le fera pour l'honneur des Aznas et aussi de l'Arewa dont elle fait partie.

— C'est vite dit. Bien sûr, elle a repoussé les *foulanis* de Sokoto qui n'avaient que des flèches et des lances. Mais que peut son courage contre le canon et les longs fusils des *nassara* ? Elle se fera massacrer et, avec elle, tous les hommes qui se laisseront entraîner dans sa folle tentative.

— Eh bien, je serai de ceux-là. Je lèverai une escouade d'hommes libres et nous irons nous battre sous l'étendard de la Sarraounia.

— Tu ne feras pas ça dan Zaki. Tu n'iras pas combattre dans les rangs des païens...

— Sûr que je le ferai et pas plus tard que ce soir. Dès ce soir, je me mettrai en route pour le pays des Aznas. J'irai et viendront avec moi tous ceux qui veulent me suivre ; tous les hommes d'honneur. Nous irons lutter aux côtés de la Sarraounia. Nous irons grossir les rangs des hommes qui se battent pour la dignité.

— Par Allah, je te maudirai. Je te maudirai jusqu'à la deuxième génération. Ni toi, ni tes enfants n'occuperont jamais ce trône. Je te maudirai si jamais tu vas te compromettre dans les actions insensées de la Sarraounia...

— Tant mieux, serkin Arewa. Tant mieux ! Aucun de tes enfants ne voudra de ton trône vermoulu et sans honneur.

— Ote-toi de là, fils indigne. Ote-toi de là avant que je ne tranche ta tête maudite. Ote-toi de là, graine de satan !

Le tumulte est à son comble dans la cour auguste de serkin Arewa. Gagara, fils de Baraguié le grand, qui commande à tous les hommes de l'Arewa portant deux cicatrices parallèles sur chaque joue,

vocifère en écumant de rage. Jamais de mémoire de Maouri on a vu un tel événement : un prince de sang parler ainsi à l'auteur de ses jours... Il y avait un temps où les têtes princières tombaient pour moins que ça. Le propre frère de Gagara a été occis pour avoir seulement oublié de se décoiffer devant le vieux roi. Ah ! ouiche ! les temps ont changé ! Est-ce la fin du monde annoncée par les grands marabouts ? « L'enfant ne respectera plus son père, le père ne reconnaîtra plus son fils. Les hommes vivront dans la haine et l'orgueil. » Le passage des Blancs a non seulement humilié serkin Arewa et l'a dépossédé de ses biens, mais il a cassé sa dignité de père de famille, de chef, de guide, bref, d'homme respectable et respecté. Serkin Arewa se rend compte que la cassure est profonde. Il sait qu'un grand fossé s'est creusé entre ses enfants et lui, entre ses sujets et lui. Il sait que ses notables et courtisans, même s'ils ne le montrent pas, le méprisent. Une fissure dans le ciment séculaire qui unissait les hommes de l'Arewa, autour de sa famille... Oui, rien ne sera plus comme avant. Par Allah, les temps ont changé.

XIII

Elle avait à peine vingt hivernages quand elle donna la preuve de son courage et de son habileté à manier les armes et mener les hommes. C'était la première attaque des Foulanis de Sokoto. On était au début de la saison des moissons. Dans la fraîcheur de l'aube naissante, les dernières gouttes de rosée brillaient sur les feuilles jaunes du niébé comme les larmes dans les yeux d'un enfant en peine. Les tiges de mil alourdies par les gros épis argentés baissaient longuement la tête sous les caresses de la brise. Les robustes cultivateurs levés au premier chant du coq s'en allaient au *lougan* d'un pas ferme et décidé. Soudain, ils virent dans la grande cuvette du Sud où boivent les habitants de Lougou, une forêt de lances jeter leur éclat meurtrier dans le ciel paisible de l'Azna. Ils rebroussèrent chemin et donnèrent l'alerte à grand renfort de cris et de gestes d'indignation.

La première stupeur passée, les hommes de Lougou se précipitèrent sur leurs lances, leurs flèches et leurs fusils à poudre toujours à portée de la main. Il fallait coûte que coûte empêcher les Foulanis d'atteindre les plateaux afin d'éviter le corps à corps. Une seule solution : les circonscrire dans la plaine et les massacrer sans pitié. On vit alors ce que nul homme n'avait encore vu dans le pays. Tandis que les femmes éperdues caquetaient et poussaient des cris de désarroi, une jeune fille surgit, un énorme carquois sur l'épaule et brandissant un arc aussi grand

qu'elle. Elle se jeta dans la mêlée en criant : « Sus aux envahisseurs ! » Son courage et sa détermination galvanisèrent les défenseurs de Lougou bien mieux qu'une nuit entière de libation au *dolo rouge*. Elle décochait ses flèches empoisonnées avec une telle vigueur qu'elles traversaient de part en part ses victimes les plus éloignées. En la voyant poitrine nue et cheveux au vent exhortant les hommes et vociférant sa haine contre l'ennemi, les fanatiques de Sokoto croyaient avoir affaire à une *djinn* descendue des cieux. Ils tremblaient de terreur et tournaient bride après mille malédictions. Ce n'était que la future Sarraounia encore adolescente qui faisait ses premières armes. Cette défaite des Foulanis fut la première victoire des Aznas sur les musulmans du Sud. Ce fut aussi pour Sarraounia la première grande épreuve d'initiation. Car elle fut d'office admise — événement exceptionnel dans la tradition azna — parmi les dignitaires et les notables de la cour.

Quand son père mourut trois hivernages plus tard du mal foudroyant des yeux jaunes, Sarraounia lui succéda tout naturellement. Elle fut unanimement reconnue reine des Aznas par tous les habitants de Tougana et de Lougou. Immédiatement, elle entreprit d'organiser la défense de la cité. Elle fit bâtir un *tata* (1) haut de dix coudées et large de cinq autour de Lougou, la capitale du royaume. Elle mit sur pied une escouade d'archers sous les ordres d'un serkin Baka, étant entendu que tous les hommes valides devaient posséder un arc et des flèches et s'astreindre à des exercices périodiques. Grâce aux commerçants Toubous qui sillonnent le pays en quête de grains, elle fit acquisition d'un important lot de fusils à piston qu'elle confia aux no-

(1) Tata : mur d'enceinte fortifiée.

tables les plus robustes de la cité. Par son comportement, sa manière de vivre et l'intérêt qu'elle porta pour la chose publique, par l'éducation permanente des jeunes, elle développa la conscience des Aznas et les transforma en une puissante communauté de fétichistes menacés par l'intolérance des tribus musulmanes du Nord et du Sud. Elle leur donna la foi et la croyance aux puissances occultes de *goumki* (2) et de *dogoua* (3).

Les yeux mi-clos, Dawa, le vieux tuteur de la Sarraounia, remonte lentement les méandres d'une longue vie, ponctuée par les échecs et les réussites, les joies et les souffrances de sa filleule. Aujourd'hui, Sarraounia est une femme mûre au faîte de la gloire mais consciente du danger qui plane sur elle et sa cité. Elle lui parle de ses problèmes. Elle lui parle naturellement et calmement de l'épreuve qui l'attend.

— Les nouvelles sont mauvaises. Très mauvaises. Ils marchent déjà sur nous.

— C'est pas dit, c'est pas dit, ma fille. Il y a serkin Arewa et ses hommes. Ils sont puissants. Ils peuvent briser la marche belliqueuse des *nassara*. Entre nous et ces hyènes cruelles, il y a serkin Arewa...

— Ne me parle pas de ce lâche. O père, ne me parle pas de ce lâche. Ne me parle pas de ce chien couchant sans dignité. Il a livré Matankari sans combat. Il s'est mis à genoux devant les étrangers. Il a honteusement ouvert les portes de sa cité aux hommes blancs. Il les a nourris, il les a couverts de

(2) Goumki : objet de culte représenté par des masques et autres sculptures.

(3) Dogoua : esprit protecteur et maléfique en pays azna.

cadeaux, il les a engraissés comme des rats pour les jeter sur nous. Quelle bassesse ! Père, ne me parle pas de ce traître. Serkin Arewa a trahi tous ses sujets et tous ses amis. C'est dans la joie et l'allégresse qu'il a reçu les envahisseurs. Il leur a fourni des porteurs, des vivres et des montures afin qu'ils viennent plus vite nous massacrer. Et cet homme a la prétention de se proclamer commandeur des croyants, roi de l'Arewa, guide des Maouris et je ne sais qui encore... Par le tonnerre et par la foudre, jamais plus je ne paierai tribut à serkin Arewa. Jamais plus je ne verserai la dîme pour engraisser ce lâche. Jamais plus je ne mettrai les pieds dans la cour de Matankari. Jamais, au grand jamais, nous ne ferons quatre yeux avec ce couard de Gagara. Ce vieil abruti prétend avoir vu l'arrivée des Blancs dans je ne sais quel *takarda* des Arabes. C'est écrit et prévu par le ciel depuis longtemps qu'ils disent... Des sornettes... Tout ça, c'est des fariboles que les Touaregs lui ont fourrées dans sa tête d'oiseau pour mieux le voler. Il aurait vu dans son fameux *takarda* que les *nassara* devaient venir occuper nos terres et devenir nos maîtres... Il les attendait sagement en triturant son long chapelet et en faisant des génuflexions, tel un singe. Ils sont venus. Tandis qu'ils pillaient ses greniers, triaient ses hommes les plus vigoureux comme porteurs, vidaient ses étables, ce fanatique immonde priait je ne sais quel Dieu...

Et pourtant, nous avons nos fétiches. Jamais dans le regard énigmatique de *goumki-le-sage,* ni dans les signes exogamiques des cauris, ni dans les entrailles sanglantes du bouc noir de cinq hivernages, nous n'avons appris le règne des hommes blancs sur cette contrée. Nous n'avons vu nulle part qu'ils seraient nos maîtres. Nous savons une chose : des bandits convoitent nos richesses. Nous sommes attaqués de tous côtés. Des hommes blancs, roux ou

noirs cherchent toujours à nous dominer et nous imposer leur philosophie. Malheur aux faibles et aux lâches ! Nous devons nous défendre par les armes et protéger nos biens.

*
* *

Un bruit sec de coquillages râpe les tympans. Les treize cauris jaunis par l'usage séculaire roulent pêle-mêle sur la natte et s'immobilisent, dos ronds comme des tortues sans tête. Inquiet, Boka le vieux mage infaillible des Aznas récupère ses cauris, les brasse longuement dans sa large main ridée et d'un geste ample les rejette une seconde fois. Tous les cauris se recouchent sur les fines spirales de leur ventre. Pas un sur le dos, pas un ne chevauche l'autre. Après avoir contemplé la disposition générale et évalué la distance qui sépare chaque cauri de son voisin, Boka les ramasse un à un comme des pierres précieuses et les fourre dans un petit sachet de peau de singe pendu à son cou. Il sort à reculons de la chambre des fétiches, car nul ne doit tourner le dos au *goumki,* alors qu'il est interdit en pays noir de sortir à reculons d'une case d'habitation. Plus d'un négrillon a été vertement tancé par l'aïeule pour ce sacrilège impardonnable. Soucieux et profondément préoccupé, Boka vint prendre place dans l'assemblée de sages.

— Que disent les cauris, serkin Boka ?

— Ils ne disent rien. Ou plutôt ils parlent en ne disant rien. Et ce qu'ils taisent n'est pas bon. Je n'aime pas le silence des cauris. Oui, Sarraounia, le silence des cauris me fait peur. Aujourd'hui mes cauris se sont tus. Un événement grave se prépare dans le pays des Aznas. La dernière fois que les

cauris se sont tus, te souviens-tu, Sarraounia ? C'était l'année du *cram-cram*, peu avant les récoltes. Cette année-là, une nuée de sauterelles couvrit nos champs grignotant jusqu'aux racines : mil, sorgho, maïs, niébé, tout ce que les hommes avaient planté pour se nourrir. Ces maudits insectes dévastèrent jusqu'aux feuilles des arbres et mutilèrent nos palmiers en fleurs. Aussi loin que peut remonter ma vieille mémoire, je ne me souviens pas d'une disette plus terrible dans nos foyers. Nous fûmes réduits à manger les grains de *cram-cram* comme de viles fourmis. Aujourd'hui, les cauris se sont tus comme à la veille de ce grand fléau... Un événement grave se prépare, Sarraounia...

— Oui, un événement grave... Tu l'as dit, serkin Boka, un événement grave ! Ceux qui se préparent à envahir notre pays sont des sauterelles armées jusqu'aux dents. Des hommes blancs venus de je ne sais où font route vers Lougou, dévastant tout sur leur passage. Ils marchent sur nous, décidés à nous anéantir. Nous avons besoin de toutes nos forces et du soutien de tous nos fétiches pour repousser l'agression.

— Hum ! hum ! De grands sacrifices s'imposent. Il faut verser du sang, beaucoup de sang. Il faut verser le sang des poulets blancs et celui du bouc noir pour empêcher notre sang de couler. De grands sacrifices s'imposent...

— Faites tous les sacrifices nécessaires. Immolez tous les poulets et tous les boucs noirs de la cité s'il le faut, mais faites venir la chance et renforcez notre volonté de lutte. Faites mobiliser toutes les forces infernales de *dogoua* pour écraser nos ennemis.

XIV

I tara kélé la
I tara toubakou ko
I tara mousso gnini
I tara piaou, piaou
Kélétigui, so bana
I tara piaou, piaou
I té djoliba flé...

Les nuits sahéliennes sont propices aux évocations, aux rêves et aux nostalgies. Une myriade d'étoiles dans un ciel clair comme le jour. Trois petites calebasses enfoncées dans le sable et deux courtes baguettes, il n'en faut pas plus au spahi de première classe Dembélé pour créer le halètement familier du balafon. Une dizaine d'autres spahis bambaras et mossis assis en rond autour d'une jarre remplie de *dolo* reprennent en sourdine cette lancinante mélopée en dodelinant de la tête :

Parti à la guerre
Parti derrière les Blancs
Parti chercher femmes
Parti loin, loin, loin
Guerrier
Tu ne verras plus ta maison
Parti loin, loin, loin
Tu ne verras plus le fleuve...

De sa voix grave et mélancolique, Soly Dembelé verse lentement dans les cœurs tourmentés de ses compagnons le regret et le désespoir. Car les mercenaires qui suivent la colonne depuis plusieurs mois voient s'éloigner le grand fleuve Niger qui leur est si cher. Ils se sont embarqués dans cette aventure des *toubabs* pour ramener dans leur hameau de nouvelles femmes, beaucoup d'esclaves et d'animaux. Ils ont les femmes, ils ont les esclaves, ils ont les animaux beaucoup plus qu'il n'en faut pour épater leurs parents, leurs amis, leurs hameaux et les hameaux voisins. Plus le temps passe, plus ils voient s'éloigner la chance de regagner leurs foyers chargés de richesses. Et voilà que ces fous de *toubabs* parlent d'attaquer la femme au *N'Komo* — une reine magicienne aussi redoutable que l'Almamy du Wassoulou.

Tu ne verras plus ta maison
Tu ne verras plus le fleuve...

Le jeune lieutenant Pallier, tourmenté par l'esprit sanguinaire et les ambitions démentielles de son chef, n'a pas réussi à calmer ses nerfs avec les deux verres de tafia qui clôt habituellement le méchoui que les Blancs de la mission se payent chaque soir en grande fraternité. Il est parti noyer ses tourments et ses doutes dans les étreintes muettes et dociles de sa petite *mata* à quelques mètres des cantonnements. C'est au retour d'une énergique copulation à la belle étoile qu'il tombe sur la déprimante libation des Bambaras.

— En quel honneur cette bamboula ?

— Eux y en a tristes, mon yetina !

Mamadou Coulibali le fidèle et infatigable interprète de la mission surveille d'un œil inquiet le groupe mélancolique de ses compatriotes.

— Eux y en a beaucoup tristes.

— Et pourquoi donc ? Pourquoi sont-ils tristes ?

— Eux y en a peur. Soudan y a loin. Nous y a loigné beaucoup fleuve. Eux y en a peur zamais retourné Soudan...

— Mais non. Dis-leur qu'ils reverront le fleuve, le Soudan et leur foyer.

— Moi je dis-leur ça. Eux y en a tendi que nous taquer (1) *N'komo-mousso*. Eux y en a grand peur.

— Merde alors ! qui leur a déballé ça ? Qui leur a raconté que nous attaquons la sorcière ? C'est toi espèce d'imbécile...

— Pas du tout, mon yetina ! Moi zamais parlé eux. Zamais de la vie. Ze zure par Allah...

— Bon ! Bon ! Dis-leur de ne rien craindre, tout se passera très bien. Nous sommes nombreux. Nous sommes forts et bien armés. Nous avons des fusils puissants et un canon. La Sarraounia n'a que des flèches, et c'est une simple *mousso*. Depuis quand les Bambaras ont-ils peur d'une *mousso* ?

— Eux pas peur *mousso*. Eux y a peur *n'komo* (2). Bambara y a trop peur *n'komo*. Eux veulent retourner Soudan avec butin et captifs pour eux. Eux trop peur *N'komo-mousso*...

— Ça va pas non ? Dis-leur que le *n'komo* de Sarraounia n'est pas un vrai *n'komo*. Nous le casserons avec nos fusils. Nous le casserons avec le canon. Ils savent que rien ne résiste au canon des Blancs. Rien. Ni les gris-gris des marabouts ni les fétiches. Ils ont vu que Samory a été vaincu par nos

(1) Taquer : attaquer.
(2) N'komo : fétiche.

forces. Ils ont vu les grands rois féticheurs du Gourma et du Mossi écrasés comme des mouches. Aucun *n'komo* ne peut nous résister. Qu'ils cessent donc de pleurnicher. Qu'ils boivent leur *dolo* (3) dans la gaieté. Dis-leur que le grand chef blanc offre une ration supplémentaire de *dolo* pour tout le monde. Qu'ils cessent de se lamenter comme des esclaves. Ils seront encore plus riches après la capture de la Sarraounia. Y a beaucoup jolies *moussos* et beaucoup d'animaux dans sa ville. Vous serez riches, très riches...

Partiellement convaincu, Soly Dembélé met fin à son lamento cafardeux. Il tire de la jarre une généreuse louchée de *dolo* qu'il boit dans un bruit infernal de gosier avant de s'étendre sur le dos face aux étoiles, rêvant à toutes les richesses hypothétiques qui l'attendent dans la cité maudite.

(3) Dolo : bière de mil.

XV

Chevauchant une haridelle recrue de fatigue et harnachée de hardes multicolores, un cavalier peul au teint verdâtre de phtysique fait une entrée plutôt hésitante dans le campement des Français. Par l'accueil franchement hostile des tirailleurs, il comprend que sa mission ne sera pas facile. Un gigantesque Mossi qui n'a gardé de sa tenue réglementaire de spahi que sa chéchia rouge et un pantalon bouffant en loques, le propulse à terre dans un concert de glapissements. Il le traîne sans ménagement vers la tente du chef blanc. L'envoyé spécial de Sokoto ainsi terrorisé se lance dans une longue évocation où les noms d'Allah et de son prophète Mohammad reviennent sans cesse. Son turban de soie noire, insigne de sa dignité, dénoué dans la bousculade découvre une tête ronde et polie comme un œuf et des grands yeux fiévreux. Agenouillé de force aux pieds de la chaise pliante du capitaine Voulet, il appréhende, le nez dans la poussière, la suite de cette humiliante réception.

— Coulibali.

— Mon pitaine ?

— Qu'est-ce que c'est ce zèbre ?

— C'est un foulah, mon pitaine.

— Je vois bien. Mais d'où sort-il ?

— De Sokoto.

— De Sokoto ? Quel miracle ! et qu'est-ce qu'il veut ?

— Hé foulanké, toi moyen parler ou quoi ? bordel !

Après une série de *salams* et mille éloges à la puissance et à la générosité des *nassaras*, blancs et beaux comme le prophète Mohammad, le délégué du sultan expose fébrilement l'objet de sa mission :

« L'Emir des croyants, l'étendard de la foi, l'honorable descendant de Dan Fodio le saint, est l'ami des Blancs et de tous ceux qui croient en un Dieu unique et miséricordieux et en son envoyé le prophète Mohammad, paix sur lui ! L'Emir des croyants a appris que vous marchez sur Sarraounia, cette maudite reine des Aznas. Il n'a pas résisté au plaisir de vous offrir son aide et sa bénédiction pour ce *Djihad* (1) que vous entreprenez en terre païenne. Il sait que nous n'avons pas le même prophète, mais nous adorons le même Allah qui est au ciel. Les Aznas, trompés par cette maudite sorcière, continuent à adorer des fétiches, à boire des liqueurs fermentées qui corrompent l'esprit et à forniquer sans retenue. Notre devoir est de les obliger à adorer Allah l'unique et à prier vers la *kaaba* cinq fois par jour. Nous devons brûler leurs fétiches, remplacer leurs temples par des mosquées et leur envoyer des marabouts pour les guider sur le droit chemin, le chemin de la foi.

Le commandeur des croyants peut mettre à votre disposition des bons guides qui vous mèneront au repaire des païens. Il vous envoie sa bénédiction et un lot de gris-gris qui vous protègeront contre les envoûtements de la sorcière... »

Les Français se regardent, un léger sourire aux

(1) Djihad : guerre sainte.

lèvres. Bouillant de rage, Voulet donne libre cours à sa haine contre les musulmans, les Arabes, les Anglais et tous ceux qui veulent saboter l'œuvre de la France dans son empire. De son chasse-mouches en queue de taureau, il martèle le dos tremblant du malheureux ambassadeur de l'Emir.

— C'est encore une perfidie des Britanniques. Il n'ont rien trouvé d'autre que de nous fourrer dans les pattes ce fourbe de Foulani. Sous prétexte de nous aider, ils veulent nous tendre un traquenard et nous faire massacrer par la Sarraounia. Vous entendez ? « Il veut nous guider jusqu'au repaire des païens. Il nous envoie des gris-gris pour nous rendre invincibles... » Je ne serais pas étonné qu'on trouve dans ces foutus gris-gris des doses amicalement mortelles de quelque poison fourni par les Angliches. Faites-moi ligoter cette fripouille et confisquez son cheval.

L'envoyé spécial de Sokoto est prestement terrassé, bousculé et chargé de cordes comme un bourricot enragé. Un tirailleur extirpe de sa poche un lot de gris-gris — petits carrés de papiers — soigneusement enroulés de fil blanc. Salah, le rédacteur maure commis à la fabrication des traités et contrats d'alliance avec les rois nègres, est requis pour voir le contenu de ces fameux gris-gris. D'un solide coup de dents, il défait un paquet et y lit :

« Allah akbar — Allah akbar — Allah akbar... »

— *Soudanis* y a trop bougnoul, sidi capitaine. Lui zamais rien compris question *kitab* (2). Papier rempli seulement : « Allah akbar : Dieu grand, Dieu grand, Dieu grand... » Lui dit ça bon gris-gris. Par Allah, Foulah y a beaucoup trop bougnoul !

— Donc, ses prétendus gris-gris, c'est du vent ?

(2) Kitab : livre.

— Complètement !
— Foutez-moi tout ça au feu !
— Coulibali !
— Mon pitaine.
— Dis à ce crétin qu'il aura la tête tranchée. Dis-lui qu'il est venu nous espionner. Il a été envoyé par les Anglais pour nous mettre sur une fausse route. Sa tête sera tranchée et envoyée à son maître. Ainsi l'Emir des croyants comprendra que les Français ne plaisantent pas.

Suant et pleurant d'abondance, l'envoyé de l'Emir tente désespérément de prouver sa bonne foi. Il jure sur Allah et son prophète, sur le saint Coran et l'enfer qu'il n'est l'espion de personne.

— Lui dit zamis pioné nous. Lui pas macro. Lui y a moyen guider nous jusqu'à village de *famamousso.*

— Bon. Comment son maître a su que nous sommes dans la région et que nous nous préparons à attaquer la Sarraounia ? Hein, comment qu'il l'a su ?

— C'est Foulani. Tous vagabonds. Foulani berger y a vagabond beaucoup. Y a marché partout, partout. Eux rapporté tous mouvements pour nous...

— Bien sûr ! C'était à prévoir. Chaque berger peul que nous rencontrons est un espion potentiel. Ils sont tous plus ou moins agents de renseignements pour leur prophète de Sokoto. Ils sillonnent l'Afrique en tous sens. Ils voient tout, ils sont au courant de tout. Aucun événement ne leur échappe sur ce vaste continent. Du Macina à Sokoto, du Fouta à l'Adamaoua, on les rencontre partout marchant sans arrêt comme des bohémiens, colportant les rumeurs les plus fantaisistes et renseignant bénévolement tous les lamidos qu'ils rencontrent. Et n'oublions pas que nos pantouflards de Say sont entourés de conseillers peuls tous plus fourbes les

uns que les autres. Ils grouillent comme des poux autour de la résidence fourrant le nez partout et renseignant scrupuleusement leurs frères de Sokoto. Rien ne se passe sans qu'ils en soient informés. Chaque mission qui passe par Say est épiée, surveillée et suivie à la trace jour et nuit. Souvent, ce sont eux qui renseignent les rois nègres de notre approche, s'ils ne vont pas jusqu'à leur donner notre position et nos effectifs. Bien sûr, nous les avons oubliés ceux-là.

— Demande-lui s'il connaît le village de la Sarraounia ?

— Lui y a connaît bien beaucoup.

— Détachez-lui les mains. Je veux qu'il nous dise ce qu'il sait de la Sarraounia.

Entrevoyant l'espoir de sauver sa tête, le Foulani se lance dans une laborieuse démonstration, avec force gestes et mimiques. Oui, oui, il connaît bien la cité maudite. C'est pas très loin d'ici. On passe trois collines puis deux, après quatre cuvettes dont une très grande où poussent beaucoup de palmiers, ensuite la cuvette aux trois puits, après une longue plaine salée nue comme la tête de l'autruche où viennent se vautrer dans la tourbe les chameaux galeux de la région, on traverse une petite forêt de gaos et on tombe dans une large et profonde cuvette qui s'étend au sud et à l'ouest de la cité maudite. La ville est sur un vaste plateau. Elle est bien défendue par un grand *tata* de dix coudées de haut et large de plusieurs coudées. Deux portails de fer et de gros bois, percés l'un à l'ouest et l'autre à l'est donnent accès à la ville. Ils sont ouverts de l'aube au crépuscule. Nul ne sort ni ne pénètre la nuit. Sur quatre plates-formes, nord, sud, est et ouest sont placés en permanence des veilleurs. On ne les surprend jamais. Ils voient de loin ceux qui viennent les attaquer. Par Allah, cette maudite païenne est

bien organisée. Elle règne sur des milliers de mécréants qui boivent du *dolo*, mangent de la viande interdite et la chair d'animaux non égorgés. Ils n'ont ni loi ni foi que ce que leur dit la Sarraounia. Et tout ce qu'elle leur dit est *haram* (3). Ils lui sont dévoués corps et âme. Son armée est formée d'Aznas robustes, impitoyables et toujours prêts au combat. Il y a deux escouades d'archers, un groupe de lanciers et une bande de lutteurs si grands et si forts que chacun d'eux pourrait désarçonner de ses mains nues un cavalier armé. Une vraie race de sauvages. Ah oui... elle a plusieurs dizaines de fantassins armés de fusil à poudre. Elle a beaucoup de fusils à poudre qu'elle a payés au nord. Enfin, un groupe de sorciers portant des fétiches assistent à tous les combats exhortant et protégeant les guerriers. Elle est très, très riche. On dit qu'elle a une case remplie d'or, de cauris, de cotonnades, de soie, de perles rares et autres richesses. Elle fait commerce de grains et de sel avec les Touaregs et les Toubous du désert. Tous ceux qui ont tenté de la casser pour ramasser ses richesses ont échoué. Elle fait fétiche beaucoup. Pour la vaincre, il faut d'abord casser ses fétiches et tuer ses *bokas* (4). Elle a les meilleurs *bokas* qu'il puisse y avoir dans ce pays. Des *bokas* redoutables qui la protègent, lui montrent le chemin et la conseillent efficacement. Pour attraper la Sarraounia, il faut casser ses fétiches. Il faut brûler sa grande case à fétiches et tuer ses *bokas*. Sinon, impossible de vaincre cette maudite femme...

*
* *

(3) Haram : prohibé par la religion musulmane.
(4) Bokas : grands féticheurs.

— Bon, voyons voir. Dans cet embrouillaminis nous relevons deux choses :

Primo : Nous ne sommes pas très loin de Lougou, la ville de la Sarraounia. Pas plus d'une journée de marche. Mais rien n'est sûr dans ce pays. Surtout ce que disent les Peuls. Ils sont tellement fourbes qu'il s'arrangent à vous perdre dans un luxe de détails inutiles. Et ce crétin avec ses collines, ses cuvettes et ses plaines à traverser... Mettons une bonne journée et demi de marche à tout casser. Une journée de marche forcée si nous partons de bonne heure.

Secondo : La Sarraounia est bien plus organisée que beaucoup de roitelets qui sont tombés sur notre route. Elle a une ville fortifiée juchée sur une éminence, donc, à l'abri de toute attaque surprise. Plus important encore, elle a une escouade de fantassins armés de fusils à pistons et souvent ces joujous entre les mains d'hommes bien entraînés peuvent faire quelques dégâts. Supposons que c'est le cas des hommes de la Sarraounia...

Fidèle à son principe de ne jamais sous-estimer l'adversaire, le capitaine Voulet entouré des Blancs de la mission établit minutieusement son plan d'attaque.

Un soleil rose et rond comme un ballon s'éteint doucement derrière les dunes. Les hommes désertent les tentes caniculaires pour respirer la première fraîcheur du soir. Déjà, les *moussos* des tirailleurs et les esclaves s'affairent autour de leurs marmites pour le repas de la nuit, tandis que les porteurs forment la longue noria de corvée d'eau, sous la garde vigilante de quelques spahis. Les *matas* des *toubabous* rangent à regret leurs ombrelles multicolores et s'apprêtent à prendre la douche en attendant l'appel du maître. Une à une, les lampes-tem-

pêtes s'allument attirant phalènes et moustiques pour leurs sarabandes suicidaires.

— Bigre ! Elle n'est pas si folle que ça, notre sorcière. Je constate qu'elle ne se contente pas seulement de ses fétiches pour se protéger, remarque Chanoine assis en face du capitaine.

— Faut-il réellement croire à tout cela ? se demande Pallier toujours indécis avant « les grandes expéditions ».

— Croire ou ne pas croire *is the question* comme diraient nos amis les Angliches, ironise le docteur Henric pour détendre l'atmosphère.

Très sérieux, Voulet poursuit son exposé :

— Croire ou non, ne nous empêche pas de prendre toutes les précautions pour éviter un désastre dans cette région. En tout cas, ce n'est pas seulement avec ses fétiches que la Sarraounia éloigne les convoitises de ses voisins. Nous savons que la ville est entourée d'un large mur — haut de plusieurs mètres —, ce que nous n'avons pas rencontré depuis que nous avons traversé le fleuve. Certes, avec notre canon, nous viendrons à bout de son fameux *tata*. Pour ce faire, il convient de s'attaquer sérieusement à une des portes et la foutre en l'air en moins de deux. Comme nous l'avons vu à Ouagadougou, ces portes sont généralement faites de gros bois vermoulu. Avec des boulets bien réglés, ça sera du beurre. Je sais d'expérience qu'une fois leur forteresse démolie, les nègres perdent totalement confiance et renoncent à toute résistance organisée. Ils s'égaillent comme des mouches ou se laissent massacrer par forfanterie. Le plus important est d'approcher sans trop de casse. Deux escouades de tirailleurs, une à chaque porte pour créer la diversion, et le tour est joué.

— Si on n'avait pas foutu au feu les *offrandes gris-gris* de l'émir, on pourrait en refiler à nos ti-

railleurs d'avant-garde pour leur donner du courage supplémentaire. Se croyant invulnérables, ces braves bougres fonceraient tête baissée malgré les fétiches et autres fariboles.

— Jamais ! Nos tirailleurs doivent être convaincus que notre puissance repose sur nos armes et non sur les sorcelleries absurdes des sauvages. Nous devons définitivement leur inculquer la peur et le respect de la France d'abord et surtout comme nation forte et invulnérable. Nous devons leur inculquer la confiance dans la supériorité de nos armes sur leurs fétiches. Nous devons prendre de haute lutte cette citadelle de sorcellerie et faire flotter notre drapeau sur le palais de la Sarraounia.

Boutel, faites sonner le rassemblement. Je veux dire deux mots aux tirailleurs. Nous nous mettrons en marche aux premières heures de l'aube. Que tout soit prêt avant la soupe.

XVI

Loin des regards indiscrets des hommes, un groupe de femmes devise autour d'une grosse calebasse de riz à sauce de gombo parfumée au *soumbala* (1) et rouge de piment si fort qu'à chaque bouchée une gorgée d'eau vient éteindre le feu de la langue. Ce sont les *moussos* des tirailleurs. Elles viennent de régions et de villages différents, mais elles sont solidaires dans le malheur et se comprennent à mi-mot malgré leurs parlers divers. Elles furent princesses, reines ou courtisanes de roi, filles ou femmes de marabout ou de grands notables de leur hameau. Elles étaient mères et épouses comblées et heureuses. Aujourd'hui, elles sont concubines des tirailleurs, cuisinières ou porteuses. Elles connaissent l'amertume, la honte et l'humiliation des vaincus.

— Mon homme m'a dit qu'ils se préparent à attaquer la Sarraounia.

— C'est bien. Séchez vos larmes mes sœurs. Séchez vos larmes. Bientôt la fin de la honte et de l'humiliation...

— Hé ! hé ! ma sauce est délicieuse ce soir ! Est-ce le *soumbala* ou le piment rouge ? Ma sauce est vraiment délicieuse. Elle a fait parler Amina-la-taciturne. Sœur Amina bouche-close parle. Elle parle

(1) Soumbala : condiment aromatique très apprécié en Afrique noire.

même beaucoup. Elle parle à tort et à travers. Elle dit des paroles insensées...

— Non, Zara, mes paroles ne sont pas des paroles insensées. Ce sont des paroles de colère et d'espoir. Par le sang de mon père mort dans les décombres de Karma, par ma famille disloquée et par ma honte, si nos maîtres attaquent la Sarraounia, nos malheurs sont terminés. Oh ! mes sœurs ! mes paroles sont des paroles d'espoir. Aussi vrai que la nuit suit le jour, j'affirme que si nos maîtres attaquent la Sarraounia, nos malheurs sont terminés.

— Explique tes paroles, ma sœur. Dis-nous clairement ce que tu as dans le cœur. La Sarraounia est une femme. Nos maîtres sont des hommes qui ont cassé des millions d'hommes, des rois, des guerriers armés, des grands marabouts. Ils ont cassé des villages et des hameaux gardés par des hommes. La Sarraounia est une femme, ma sœur. Elle est une femme comme nous...

— Non, la Sarraounia n'est pas une femme comme nous autres. La Sarraounia est la reine des Aznas. La Sarraounia est une femme magicienne fort redoutable. La Sarraounia a des secrets que ne possède nul homme. Non, la Sarraounia n'est pas une simple femme comme nous. C'est la reine toute-puissante de tous les Aznas.

— Bon. Pourquoi veux-tu que la chute de la Sarraounia chasse nos malheurs ?

— Mais qui te parle de la chute de la Sarraounia ?

— De quoi parles-tu donc, ma sœur ? Tu parles comme les hommes. Tu dis des paroles obscures. Ouvre ton cœur et dis-nous ce que tu penses.

— Ce que je pense, c'est que si les *nassaras* et leurs hommes attaquent la Sarraounia, ils connaîtront une grande honte. S'ils attaquent la reine des Aznas, ils seront vaincus.

— Hé ! hé ! You rou rou rou ! Je dois cesser de mettre du piment et du *sombala* dans ma sauce gombo. Je sais que ma sauce donne de la vigueur aux hommes, mais je ne savais pas qu'elle tourne la tête aux femmes.

— Cesse tes niaiseries, Zara. Ta sauce n'a rien à voir avec mes paroles. Si c'est vrai que nos maîtres mènent la guerre à la Sarraounia, nous avons deux chances d'être libres. D'abord, la lutte sera dure et extrêmement féroce. Nos pères disaient que c'est pure folie que de s'attaquer à la Sarraounia. Tenter de lui enlever son trône est aussi insensé que de tenter de ravir des lionceaux à leur mère. Nous pouvons nous sauver pendant qu'ils s'entretuent ou rester jusqu'à la fin des combats et rentrer tranquillement chez nous après la victoire de la Sarraounia. Je parle naturellement de celles qui ont envie de rentrer dans leur pays, de celles qui sont fatiguées d'être humiliées chaque nuit par des hommes non-circoncis...

— Ça c'est vrai ! Je préfère mourir que de rester avec ces gens. Non seulement mon homme n'est pas circoncis, mais il mange la viande de chien. Pouah !

— Et mon *nassara* donc ! Il veut toujours mettre dans ma bouche son pilon non circoncis. Pouaaaah ! Il dit que les femmes de son pays aiment lécher ça. Ils sont complètement fous ces *nassaras* !

— Si ça continue mon homme va me tuer ! susssure timidement une petite Djerma, presqu'une enfant. Il y a dans sa voix une telle détresse que toutes les mains chargées de sauce gluante suspendent leur course et les bouches cessent de mastiquer.

— Ça va pas continuer. Non, ça va pas continuer comme cela...

— C'est facile à dire. Que pouvons-nous faire, nous, pauvres femmes ?

— C'est demain qu'ils attaquent la Sarraounia.

Je propose que cette nuit chacune de nous tue son homme...

— Mais c'est de la folie ! Avec quoi ? nous n'avons ni flèches ni fusils.

— C'est simple. Chacune doit cacher un couteau de cuisine dans son pagne et égorger son homme pendant le sommeil. Il faut au préalable lui faire « user la natte » jusqu'à le fatiguer complètement.

— Hé ! yé ! you rou rou ! Pourquoi pas lui couper le pilon tandis qu'il laboure le lougan !

— Vrai de vrai. Moi je n'aurai pas assez de force pour ça. Quand le pilon est dans mon ventre — circoncis ou pas — je perds la tête. Je n'ai ni la force, ni le courage de penser à autre chose...

— Hé ! hé ! You rou rou ! La sœur dit vrai. On ne peut pas piler le mil et décortiquer le *niébé* en même temps.

— Bon. Chacune de nous a ses problèmes. Le corps a ses faiblesses qu'il est difficile de réprimer. Laissons les hommes faire leur devoir, ne les tuons ni pendant ni après.

Ceci est dit avec tact et une grande délicatesse. D'une voix douce mais ferme, Amina redonne à leur colloque tout le sérieux et la rigueur qui manquent aux palabres de femmes. Les quelques rescapées de son village qui ont été raflées avec elle l'appellent *guiwa* avec beaucoup de respect. Elle est fille de chef et cette haute lignée lui donne des droits et lui impose des devoirs, même dans cette suprême déchéance. Ses gestes et ses paroles sont empreints d'une certaine grandeur qui force le respect.

— Ne donnons pas l'éveil par des actes inconsidérés et inefficaces. Même si chacune réussit à tuer son homme — ce qui n'est pas sûr — il en restera assez pour marcher sur la Sarraounia. Laissons-les engager la bataille et profitons du tumulte

pour fuir. Pensons à ce que nous pouvons faire pour les affaiblir et renforcer la Sarraounia. Je propose qu'on dépêche l'une d'entre nous pour avertir la Sarraounia du danger. Ainsi, ils n'auront pas le bénéfice de la surprise et la Sarraounia, avertie et bien préparée, n'en sera que plus forte pour les détruire. Notre envoyée doit partir immédiatement pour la cité de la Sarraounia.

— La nuit ? Une femme seule à travers la brousse ? C'est de la folie !

— Non, c'est pas de la folie, Zara. C'est de l'audace et du courage. C'est pour l'instant le seul moyen que nous ayons d'affaiblir nos maîtres. En livrant leurs secrets à la Sarraounia, nous contribuons sérieusement à les affaiblir. Bien renseignée sur eux et leurs forces, elle a plus de chance de battre nos ennemis communs. Si nous sommes décidées à nous libérer, nous devons accepter quelques sacrifices pour créer les conditions de notre libération. Traverser la brousse la nuit, marcher dans la fatigue et la peur, nous devons accepter tout cela pour hâter la fin de nos humiliations. J'irai bien moi-même, si vous pouvez dissimuler mon absence.

— Une femme seule dans la nuit... Non, ça ne marchera pas. Il faut un homme pour accompagner notre déléguée. Tout dépend évidemment de notre message. Si nous avons des choses importantes à transmettre à la Sarraounia, je trouverai un homme qui acceptera de partir cette nuit.

— Bonne idée ! Si tu trouves un homme qui accepte cette mission, il sera porteur d'un message très important.

— J'ai un cousin parmi les porteurs. Il a déjà tenté une fois de fuir sans succès. Il a été repris et a reçu la corde jusqu'à vomir du sang. Il me dit chaque fois qu'il préfère mourir que d'être porteur

comme un âne. Je sais qu'il fera notre commission avec plaisir. Il le fera d'abord pour se venger de ses tortionnaires, et ensuite pour pouvoir disparaître en nous rendant service.

— Bien sûr, cet homme fera l'affaire. Si notre mission lui donne l'occasion de réaliser son rêve, tant mieux ! Car il faut se méfier de l'homme brave devant les femmes ou du volontaire sans motivation. Donc l'homme fera route avec celle que nous désignerons. Un couple dans la nuit est chose courante dans nos brousses. Ils iront voir la Sarraounia. Ils lui feront savoir que les *nassaras* armés jusqu'aux dents marchent sur sa cité. Il sont huit chefs blancs, cent quatre-vingts tirailleurs réguliers, soixante-dix auxiliaires sans uniforme, trois cent quatre-vingt-dix captifs et porteurs, deux cent soixante femmes concubines et cuisinières. Ils possèdent un canon, cent soixante fusils-baïonnettes et cinquante fusils courts sans baïonnettes. Les Blancs portent des petits fusils accrochés aux hanches. Les auxiliaires ne portent que des sabres. Ils ont beaucoup d'animaux, plusieurs dizaines de moutons et de chèvres pour leur nourriture. Plus de cent ânes et des bœufs porteurs pour une partie de leurs bagages et les *matas* de *nassaras*. Une vingtaine de chevaux pour la monture des Blancs et de leurs notables. Ils comptent vous envahir demain avant la tombée de la nuit. C'est leur habitude. Ils attaquent toujours dans la fraîcheur du soir. Les Blancs ont peur du soleil car le sang leur monte à la tête. Donc, soyez prêts à les recevoir demain soir et luttez jusqu'à la mort pour défendre votre liberté. Les vaincus sont soumis aux pires humiliations. Les hommes encore valides sont levés comme porteurs ; les femmes, les enfants et les animaux sont livrés aux tirailleurs qui violent et pillent tout ce qu'ils trouvent. Ensuite, ils mettent le feu aux cases qui brûlent

toute la nuit. Même les villages qui se rendent sans combat ne sont pas épargnés. Plusieurs chefs qui, dans l'espoir d'éviter les représailles, se sont rendus sans histoire, l'ont amèrement regretté après le passage des tirailleurs. Ils ont été humiliés et pillés avec la même férocité que ceux qui ont résisté. Préparez-vous à une farouche résistance, car ils sont décidés à vous anéantir complètement. Voilà ce que diront nos envoyés à la Sarraounia !

XVII

Cette nuit-là une forte tempête de sable souffla sur le petit hameau où campaient les Blancs et leur horde de mercenaires. Les zébrures infernales des éclairs et les grondements assourdissants du tonnerre ébranlèrent le ciel et la terre. D'énormes branches de tamaris arrachées par le vent s'abattirent sur les tentes qui s'effondraient comme des ballons privés d'oxygène. Le sable et la poussière envahirent les cases et les tentes. Ils s'acharnèrent sur les hommes hébétés et impuissants devant les éléments déchaînés de la nature. Ils emplirent les bouches, les oreilles, les yeux et les nez. Hommes et bêtes étouffaient, éternuant, toussant et crachant une poussière âcre et nauséabonde. Dans une obsédante obscurité, les yeux, remplis de sable impalpable, larmoyaient à torrent. Des bourrasques successives arrachaient les turbans, les chéchias et les pagnes, exposant les têtes aux rafales d'une extrême violence. La peur, la colère et la douleur s'insinuèrent dans les cœurs. Les cris désespérés des femmes, les appels à l'aide des sentinelles débordées par la tourmente, les pleurs déchirants des chèvres s'étranglant dans leurs entraves portèrent le tumulte et le désarroi à leur comble. Plusieurs paillotes flambèrent détruisant une grande quantité de vivres. Les hommes couraient d'un abri à l'autre, criant et s'interpellant à tue-tête. Pour ramener l'ordre et éviter un effondrement général de la colonne, les Blancs, fous de rage, bastonnaient jusqu'au sang quelques tiraill-

leurs excités qui, dans leur superstition, voyaient déjà la colère de la magicienne dans cette manifestation tumultueuse du ciel. Puis, le vent tomba aussi brusquement qu'il avait commencé. Le calme revint après une petite pluie « de chèvre » sans intérêt ni pour les plantes, ni pour les hommes. Profitant de la pagaille, plusieurs porteurs ont disparu, des dizaines de bourricots, des bœufs et des chevaux ont rompu leurs entraves et se sont évanouis dans la brousse. Même les *moussos* des tirailleurs n'ont pas résisté à la tentation. Plusieurs ont pris leur-pied-la-route malgré le vent et l'obscurité.

⁂

A l'heure du départ, le bilan est lourd et les *nassaras* ne cachent pas leur déception.

— Merde ! Il ne manquait plus que ça. A croire que cette foutue Sarraounia nous a vraiment jeté un sort.

— En tout cas, ça n'arrange pas les choses. Ces abrutis de nègres n'étaient déjà pas très chauds pour attaquer la sorcière. Avec cet ouragan de malheur, on ne peut pas dire que nous sommes gâtés. Je ne serais pas étonné qu'ils nous plaquent à la première occasion.

— Il est impossible de vaincre la Sarraounia avec des zèbres aussi démoralisés. Mon opinion : fichons la paix à cette maudite bonne femme et poursuivons notre route sans histoire.

— Allez faire avaler cela au chef. Il s'est mis dans la tête de casser la Sarraounia coûte que coûte. Il en fait une question d'honneur. Il y tient comme à la prunelle de ses yeux. Après toutes ses victoires

faciles sur les roitelets nègres, il se sent de taille à affronter la Sarraounia même les mains nues.

— Espérons que ça ne sera pas son Waterloo...

— Touchez du bois...

— Si vous voulez. En tout cas, ils ne sont pas fameux nos combattants. Rien qu'à voir les gueules qu'ils ont... C'est pas des tirailleurs, c'est des pale-freniers en guenilles.

— Ho, caporal !

— Ma yetina !

— Regarde-moi cette pagaille ! Y en a qui traînent leur fusil comme un bâton... Marquez les pas et plus vite que ça !

— Ame sur l'ipole, hit ! tite droite !

— Marqui li pas :

— Gosse ; doite ! gosse ; doite !

— Caporal !

— Ma yitina !

— Un peu plus de tonus voyons ! Allez, chantez !

— Tenchion : un, de, toi !

Vivi li franci
Vivi li franci
Li bo pays di franci
le grand pays di franci
nous z'enfants di franci
nous, contents, contents
contents beaucoup...

— Plus fort que ça, bande de fainéants !

Franci lui y a belle
franci lui y a belle
lui y a mère pour nous
lui y a père pour nous...

— Fallait leur distribuer du *dolo* avant le départ. Faut y penser au prochain bivouac, sinon, ils vont dormir debout, ces feignants.

— Une chose est certaine. Ces bougnoules ont complètement perdu confiance. Ils sont encore sous

le coup de ce qui s'est passé dans la nuit. Ils sont subjugués par cet événement. Ah ! ces nègres ! Chez eux rien n'est spontané, rien n'est isolé, rien n'est naturel. Tout ce qu'ils ne comprennent pas tombe dans l'occulte. Cette brusque tempête et sans pluie à la veille d'attaquer la sorcière ne peut être qu'une manifestation de son pouvoir. C'est un coup du *N'komo* et ils en sont fortement ébranlés. Maintenant, ils ne pensent qu'au *N'komo*. Ils le voient partout et à chaque instant. Le plus petit incident, la moindre égratignure sera le fait du *N'komo*. Ils en rêvent la nuit et ne pensent qu'à ça toute la sainte journée. Ils sont définitivement sous la malédiction du *N'komo*. Avant l'attaque, pendant l'attaque et après l'attaque et jusque dans leur tombe, ils seront hantés par le *N'komo*...

— Merde ! Et vous voulez civiliser ces gens et en faire de bons sujets français ? Il faudrait d'abord les « dékomoniser »...

— Une seule solution, tomber immédiatement sur les fétiches de la Sarraounia et les détruire publiquement. Sinon nos bougnoules sont fichus de nous lâcher dès l'apparition de la sorcière...

XVIII

Les mauvaises nouvelles se répandent avec la rapidité d'un feu de brousse dans la savane en saison sèche. Depuis son éviction des faveurs royales de Lougou, Baka, reconverti au petit commerce de kolas, mène une vie un peu dissolue dans un hameau du Gober. La totalité des bénéfices qu'il tire de la vente de kola qu'il va chercher à Kurmi, là-bas au lointain pays yoruba, passent dans les jeux de hasard et d'interminables libations en compagnie des griots qui ne cessent de ressasser son glorieux passé du temps qu'il fut confident de la Sarraounia. Devenu célèbre dans toute la région par ses largesses, sa grande capacité à ingurgiter de nombreuses calebasses de *dolo* et sa force inégalable dans la lutte au soir des fêtes, Baka est aussi la coqueluche des jolies femmes du Gober. Mais Baka n'en a cure. Son aventure avec la Sarraounia a laissé un souvenir complexe et indéfinissable dans son âme meurtrie. Tantôt écœuré par l'inconstance et la légèreté des femmes, il n'éprouve que dégoût et solennel mépris pour ce qui est féminin. Tantôt, il pense avec une profonde émotion à tout le bonheur qu'il a connu dans les bras de la Sarraounia. Il a partagé sa passion pour le pouvoir, son goût du risque et son mépris du danger. Lors des combats sans merci contre les musulmans du Sud et du Nord, il a connu en sa compagnie des moments exaltants que peu d'hommes connaissent dans leur vie. Il comprend alors tout ce qu'il a perdu en quittant Lougou, bri-

sant par dépit son arc et son carquois. Aujourd'hui, il n'a plus goût à rien. Quand il va par les quartiers et les rues bruyantes de Katchina et du Gober vendre ses noix de kola, les œillades coquines des femmes sur son passage n'arrivent pas à consoler sa détresse. Souvent, les plus audacieuses n'hésitent pas à le provoquer en des joutes oratoires, pleines de sous-entendus :

— Baka maigoro, j'ai semé ta kola dans l'espoir de manger un jour une belle et grosse noix...

— Cela m'étonnerait ma sœur, car pour donner des belles noix, le kolatier doit être arrosé de sang humain.

— Alors, pour ce plaisir, je sacrifierai un jour mon mari.

— De grâce, ma belle, laisse ton mari en vie. Tu peux acheter la kola au marché et non un mari. Les kolas se vendent, mais les maris ne se vendent pas.

— Hé ! hé ! Baka, tu es jeune, mais tu parles comme un sage vieillard.

— La jeunesse n'empêche pas la sagesse. Laisse tomber ton kolatier et soigne bien ton mari. De la kola tu en trouveras toujours au marché.

Ou d'autres plaisanteries plus croustillantes :

— Ohé Baka maigoro ! On dit que ta kola n'a pas de jus.

— Oh femme ! ce n'est pas la noix qui donne le jus, mais la bouche qui la croque...

Baka promène dans les villages les plus riches du Gober sa grande taille aux musculatures saillantes que découvre plutôt que ne couvre un petit boubou de cotonnade à fines rayures rouges. Son pantalon est si serré qu'on le croirait cousu à même la peau. C'est une délectation pour les femmes de le regarder se trémousser au cours d'interminables marchandages. Dans chaque bourg important de la région, il a sa paillote nue comme une case de fé-

tiches. La porte ouverte à tous les vents et à tous les voyageurs. Un *tara* (1) et une natte pour tout mobilier. Il est sans attache. Ni femme, ni enfant. Aussi libre qu'un oiseau. Il connaît tous les marchés du pays, ceux où se font les bonnes affaires, où la kola se vend bien et où se rencontrent les plus grands joueurs de la contrée. Il connaît tous les jours de fête et des grandes cérémonies d'intronisation et de mariage où s'organisent les tumultueuses compétitions entre les hommes, les vrais hommes qui n'ont peur ni de Dieu ni du diable. Il est de toutes les joyeuses beuveries et toutes les manifestations où l'on dépense, où l'on s'exhibe et où l'on fanfaronne. Une fête sans Baka est une fête manquée. Et dans les chants de nostalgie, les griots pleurent l'absence de l'homme qui donne sans compter : Baka maigoro, le grand, le fort, le généreux qui ne connaîtra jamais la honte et l'humiliation. Doucement mélancoliques, les jeunes filles égrennent son nom dans leurs mélopées d'amour. Les femmes poussent des soupirs de regrets en croquant leur kola. Elles lui trouvent un goût fade alors que la kola vendue par Baka est délicieusement amère, elle rape la gorge et tonifie le cœur : vrai de vrai, une fête sans Baka est une fête ratée !

*
* *

Baka marche depuis deux jours, insensible à la chaleur et à la fatigue. Il a remis autour des hanches sa somptueuse culotte de cuir teinte à l'indigo et couverte de figures géométriques extrêmement com-

(1) Tara : lit de bambou.

pliquées. Une peau entière de biche naine abattue de ses propres mains, spécialement tannée et travaillée pour lui. Les deux bouts de sa large ceinture alourdie d'une rangée de blancs cauris immaculés lui battent les mollets à la cadence de ses pas amples et réguliers. Ses grands pieds nus s'enfoncent profondément dans le sable chaud, soulevant une nuée d'insectes de toutes tailles et de toutes les couleurs.

Quand Baka apprit que des Blancs avaient envahi la terre des Noirs et qu'après avoir dévasté le pays des Djermas et mis à sac l'Arewa, ils se préparaient à marcher sur la terre des Aznas, il vendit précipitamment tout son stock de kolas et acheta un arc et un carquois bourré de flèches empoisonnées. Depuis, il marche, il marche jour et nuit pour arriver à temps à Lougou et avoir la joie et l'honneur de se battre aux côtés de la Sarraounia comme au bon vieux temps de leurs grandes amitiés. Car il sait que la Sarraounia ne se rendra pas sans combat. On dit que plusieurs rois de l'Ouest ont fait leur soumission sans la moindre résistance. D'autres ont fui laissant honteusement leurs sujets à la merci de ces étrangers qu'on dit féroces et sans cœur. On parle surtout de la cruauté des Noirs qui accompagnent les Blancs ; des grands hommes aux dents taillées en pointe de flèche et qui sont insensibles aux cris des femmes et aux pleurs des enfants. Les *nassaras* les lâchent comme des chiens enragés sur les populations vaincues. Alors, s'organise un véritable carnage suivi de viols et de pillages. Ils massacrent tous les vieux qui ne peuvent ni fuir ni servir de porteurs, éventrent les femmes enceintes, décapitent les enfants innocents et sans défense, brûlent les hameaux... Pouah ! c'est pourtant des hommes à deux pieds et à la peau noire. Il y en a

même qui font *salam* (2) comme les Foulanis. Des hommes de chair et de sang... Comment est-ce possible ? D'où sortent-ils ces hommes sans cœur et sans pitié ? Certainement quelques coupeurs de route, quelques maudites créatures de *djinn* que les *nassaras* ont réunis pour piller et dévaster le pays des Noirs. Et on dit que des chefs ont fui devant cette horde de bandits. Honte à leur mère !...

Baka envoie une boule foudroyante de crachat dans les buissons épineux qui bordent le sentier poussiéreux, mettant fin pour un instant au strident concert des grillons.

— Pourvu que j'arrive à temps pour croiser le fer avec ces immondes brigands qui ont l'audace de s'attaquer à la Sarraounia. Par les testicules de la *gueule tapée* (3), je leur montrerai ce qu'il en coûte de violer le sanctuaire de la reine des Aznas. Comme tous les téméraires qui ont osé attaquer la cité invincible, ils se repentiront de leur folle entreprise. Les Foulanis du Nord se souviennent de la raclée retentissante qu'ils ont reçue malgré leur *salam* et leur gris-gris. Pourtant, ils étaient nombreux, bien armés, plein de fougue et bardés d'amulettes.

« Baka, me disait Sarraounia : ces lâches nous attaquent par traîtrise. Ils nous imposent une guerre injuste parce que nous ne faisons pas *salam* comme eux. Ils disent que nous devons adorer leur Dieu et non nos fétiches. Il disent que la femme est impure et que c'est grand péché pour les hommes de se laisser guider par une femme... Et ces lâches tombent sur nous traîtreusement la nuit. Ils nous surprennent dans le sommeil et se jettent sur nous sans sommation... Par le tonnerre et la foudre, ne lais-

(2) Salam : prière mahométane.
(3) Gueule tapée : genre d'iguane de savane.

sons pas un seul musulman sortir vivant de cette cité...

Ah ouche ! Tout homme peut porter un arc et un carquois. Même le singe peut porter un arc et un carquois. Mais le plus difficile, c'est savoir s'en servir habilement et courageusement. Ce jour-là, les malheureux Foulanis ont compris cela. Ils l'ont compris, eux qui ont tourné le talon brisant leur arc et leur carquois devenus trop lourds pour leurs faibles épaules... »

XIX

Que resterait-il des gestes, des exploits et des faits s'il n'y avait le griot à la mémoire profonde et au verbe percutant pour les chanter et les perpétuer dans le temps ? Oui, que restera-t-il des actions des hommes quand les acteurs seront anéantis et leurs corps réduits en poussière ?

L'obscur oubli au goût de cendre...

Oui, enfin, qu'adviendrait-il du « faire » s'il n'existait le « dire » ? Quelle que fut la gloire des gestes, elle ne survivrait pas au temps sans l'obstination têtue des griots et chanteurs qui savent l'immortaliser et la colporter à travers les âges.

Penché sur sa viole, Gogué a une conscience diffuse du drame qui se prépare. Les nouvelles d'une invasion imminente se précisent. L'*amant-griot* vit un des grands moments de son existence. On dit que les grands rois font les grands griots, mais ce sont les grands griots qui rendent les rois célèbres en vantant leurs exploits et en transmettant de génération en génération leurs glorieux souvenirs. Ils maintiennent toujours présents dans la mémoire des hommes ce qu'ils furent et ce que firent leurs maîtres. Ils mènent une lutte inlassable contre l'oubli, car la mémoire des hommes est courte. Oui, qui se souviendrait des actions surhumaines, des grands faits d'armes, du courage et de la bravoure de Soundiata Keita, l'assembleur des peuples, sans le talent de Diéli Diakouma son griot et son fidèle compagnon ? Qu'en resterait-il, de l'épopée héroïque du

vainqueur de Sosso si les griots n'avaient suivi pas à pas le lion du Mandingue au plus fort des luttes épiques qu'il livra dans tout le pays du Fleuve ? Et du sacrifice suprême de Bâbemba-le-grand dans les ruines ensanglantées de Sikasso ? Rien ! Rien que la cendre morte et froide après le passage du feu de brousse.

Gogué était un modeste griot comme les autres petits griots de son rang. Il gagnait petitement sa vie en vantant les richesses de quelques dioulas assez téméraires pour aller jusqu'au pays des grandes eaux chercher fortune, ou les exploits physiques d'un grand cultivateur connu pour ses énormes greniers à mil, ou encore l'habileté et le courage d'un chasseur de fauves. Il allait de village en village, vendant son art et sa poésie pour subvenir à ses besoins somme toute modestes, manger à sa faim, se vêtir décemment et surtout boire à satiété le *dolo* exquis de sorgho rouge qui stimule l'audace et égaie le cœur. Rompant avec la tradition familiale qui voulait qu'il restât et mourût dans le hameau où il naquit, labourant son lougan en hivernage et animant les petites fêtes après la moisson, il entreprit de sillonner toute la région et les régions voisines apportant aux hommes et aux femmes le plaisir des oreilles. Il apprit l'histoire de chaque famille importante, les anecdotes croustillantes sur les femmes réputées pour leur beauté et leur grâce, la légende des fortunes réelles ou supposées des grands personnages de l'Arewa. Gogué avait l'art de faire délier bourse aux hommes les plus cupides et les plus avares du pays. Fin psychologue et tenace dans la flatterie, il savait quand et où éveiller l'orgueil et la sensibilité. Si les hommes sont plus prodigues en présence des jolies femmes, les femmes brisent volontiers leur tirelire en tout lieu et en toute occa-

sion ; en présence des hommes pour attirer l'attention sur elles et entre elles pour exciter la jalousie et l'envie. Aussi, Gogué en avait-il fait sa clientèle de choix. Son répertoire de louanges sur les belles et généreuses femmes était inépuisable. A chacune, il tenait le langage qu'il fallait — ce langage mielleux et doux — qui ronronne au fond des oreilles crédules. Aux jeunes filles — papayes mûres non éclatées — il parlait de grand mariage et de beau garçon fort et riche ; le rêve de toutes les filles, qu'elles soient pauvres ou riches, belles ou laides et à quelque caste qu'elles appartiennent. Aux tendres épouses, il vantait la sublime vertu de leur mari et leur indicible bonheur au sein d'une nombreuse et joyeuse famille. Quand aux courtisanes... Ah les courtisanes ! ces voluptueuses femmes, veuves inconsolées ou célibataires endurcies... C'est avec les courtisanes qu'éclate toute la richesse de sa poésie, toute sa verve colorée et d'une intarissable truculence. C'était une délectation d'écouter Gogué chanter les charmes et les insondables possibilités de ces grandes dames couvertes de bijoux qui font la fortune de tous les griots avisés.

Gogué était de toutes les fêtes, de tous les mariages et de toutes les réjouissances où coulait à flot le *dolo* et où même les rudes et austères artisans, transportés par l'ambiance, déliaient sans peine leur bourse de cauris et gaspillaient sans remords pour les yeux d'une femme ou l'honneur de leur métier une partie de leurs biens durement acquis. Sa rencontre avec la Sarraounia mit fin à sa vie de troubadour.

C'était un jour de fête — la fête du taureau — la plus grande fête en pays azna. Elle coïncide avec la fin des moissons, le deuxième jour de la lune de Niébé. Le mil, le sorgho sont récoltés et soigneuse-

ment engrangés. Le niébé finit de mûrir dans la chaleur humide des derniers jours d'hivernage et ses gousses encore tendres sont appréciées dans tous les repas familiaux. Elles sont cuisinées en purée, en sauce, en ragoûts ou en galettes. D'autres les mangent grillées ou en salades hautement épicées. Ils lui attribuent des propriétés aphrodisiaques vraies ou fausses.

Finies les moissons. Durant les rudes journées de labours et de récoltes, hommes et femmes ont travaillé d'arrache-pied pour réapprovisionner les greniers vidés par les longs mois de soudure. Avec les récoltes viennent les temps de repos et les grandes réjouissances. A la grande fête du taureau, tous les villages et les hameaux du pays azna retentissent de grondements sourds de tam-tam, des sanglots saccadés des flûtes et des you-yous frénétiques poussés à pleins poumons par les femmes ivres de joie. Le rire est partout. L'homme réconcilié avec la terre nourricière, le corps gonflé de sève nouvelle, donne libre cours à sa joie de vivre. Une semaine entière, de jour comme de nuit, les jeunes rivalisent de force et de courage face à de lourds taureaux aux cornes effilées choisis parmi les plus beaux du troupeau. Il s'agit de dompter un taureau rendu furieux par le tintamare et les vociférations d'un public enthousiaste et délirant. Il faut l'affronter les mains nues, le prendre par les cornes et sauter dessus pour engager une galopade infernale jusqu'à épuisement complet de l'animal. Plus d'un gaillard abandonne sous les huées de la foule et d'autres sont terrassés, encornés et copieusement piétinés par la bête déchaînée. Quelques-uns sortent de l'épreuve sérieusement blessés et couverts de sang, mais tout heureux d'avoir participé à cette grande fête de l'abondance et du courage. Les plus habiles sont couverts de dons et d'éloges. Dans un tumul-

tueux cortège, ils font le tour des quartiers, des hameaux et même des villages voisins. Ce joyeux carnaval dure une semaine et s'achève le soir du septième jour devant le palais de la Sarraounia. C'est alors le grand jour, l'apothéose, la fin et le plus beau moment de la fête. La grande place publique devant le palais royal se couvre de gens venus de tous les quartiers de la cité et des villages environnants. Entourée de tous ses dignitaires, Sarraounia assiste aux dernières exhibitions et remet solennellement à titre de récompense un taureau et une somptueuse culotte de cuir au vainqueur du tournoi.

C'est au cours d'une de ces fêtes que Gogué vit la Sarraounia dans toute sa splendeur. Subjugué par la beauté de la reine, il improvisa une mélodie si douce en son honneur qu'elle en fut profondément émue. Elle resta un instant plongée dans l'extase totalement prise sous le charme de cette voix de *djinn*.

Un calme soudain avait succédé au tohu-bohu de la fête. Comme le public emportait sa poussière, son rire et ses cris, Gogué composa dans un silence impressionnant quelques louanges à la gloire de la femme parfaite et accomplie. Il célébra la bravoure et la grandeur faites femme. Des louanges suaves plutôt murmurées que chantées. Les paroles étaient si tendres que ceux qui assistèrent à cette émouvante aubade prétendirent avoir vu les premières larmes de la Sarraounia. Car jamais de mémoire d'homme, on ne vit cette femme infernale se laisser aller aux faiblesses puériles d'autres mortels. Blessée physiquement au combat ou moralement dépitée par quelques échecs, souvent outragée par ses ennemis, bassement calomniée par les jaloux, elle a toujours gardé les yeux secs et l'insulte à la bouche.

Gogué réussit à ébranler ce cœur de granit durci

par l'épreuve et l'orgueil. On fit grand bruit de cet événement dans le royaume. Vrai ou faux, les âmes sensibles s'émurent plus que de raison pour cet épanchement exceptionnel. Toujours est-il que depuis ce jour, Gogué n'a plus quitté Lougou et sa reine fabuleuse.

XX

Au milieu de sa course exténuante, le soleil a libéré tous ses feux sur la terre des Noirs, pressurant hommes et bêtes jusqu'à la dernière goutte. Langue à terre et oreilles rabattues, quelques chiens faméliques courent d'une ombre à l'autre en quête d'un peu de fraîcheur. Sacrifiant leur sieste quotidienne, tous les dignitaires et notables de Lougou se pressent dans la cour ombragée de la Sarraounia. Un à un, de robustes gaillards sortent des cases, bardés de carquois et harnachés d'amulettes de toutes sortes. La ville est en émoi.

— Ils bivouaquent dans la cuvette de Tougana ; deux hameaux seulement nous séparent de ces chiens enragés. Ils attendent que le soleil se calme pour nous attaquer. Ils fourbissent leurs armes et s'empiffrent des victuailles gracieusement offertes par serkin Arewa...

Sarraounia est superbe dans sa colère. Une culotte courte moule ses cuisses jusqu'aux genoux. Elle porte la courte blouse de cotonnade sans manches des archers. Un long bonnet à deux pans triangulaires emprisonne ses cheveux et cache ses tempes jusqu'au menton. Au poignet gauche, une somptueuse amulette hérissée de griffes de panthère mâle. A chacun de ses gestes, ses seins bondissent hors de la blouse comme des mangues trop mûres, ses yeux foudroient l'espace et la direction supposée des ennemis. La sueur coule en cascade sur ses joues comme des larmes de douleur.

— Je tapisserai mon trône de leur peau de singes. Qu'ils viennent, nous les recevrons comme on reçoit les bandits de leur espèce. Nous leur briserons les reins définitivement comme nous l'avons fait aux fanatiques du Sud. Ne craignez rien, *dogoua* nous protège de sa puissance occulte. Ne craignez rien, nous vaincrons les bandits assoiffés de sang. Fermez toutes les portes de la cité, déployez les archers les plus habiles sur les donjons, amassez des tonnes de poudre et de pierres pour vos fusils. La lutte sera dure, mais nous nous battrons jusqu'au dernier, car on ne dira jamais que les Aznas se sont rendus sans combat. N'oubliez pas qu'en luttant pour défendre nos foyers et notre liberté, nous nous battons aussi pour l'honneur de tous les Aznas, pour le NOM des Aznas ! Oui ! nous nous battrons jusqu'à la mort pour que, quand nos os auront blanchi dans le sable, nos griots, les fils de nos griots, les petits-fils de nos griots chantent le courage et l'honneur des Aznas. Je n'ai pas donné de fils aux Aznas, mais je leur léguerai plus qu'un fils, plus que la vie, plus que toutes les richesses, je leur léguerai un NOM. J'ai donné au peuple Azna la fierté d'ETRE. Par notre résistance acharnée contre la domination des Touaregs du Nord et des Foulanis du Sud, nous avons acquis l'admiration et le respect de tous nos voisins, aussi bien ceux du Gober que ceux de l'Arewa. Aujourd'hui, nous nous battons pour conserver notre dignité et laisser un nom ; un grand nom ! Une chose est certaine : seul le nom survit à l'homme. Quand l'homme sera plongé dans le froid de la mort, quand son corps sera rongé par les termites et réduit en poussière emportée par le vent, seul le nom survivra. Honte à celui qui n'a pas laissé un nom ! Oui, tous ceux qui viendront après nous entendront parler des Aznas grâce à nos actions de bravoure contre ceux qui veulent nous do-

miner et nous humilier. Les Foulanis se font tuer pour aller au ciel, au paradis et je ne sais où encore ; nous, nous devons mourir pour laisser un nom. Car celui qui meurt sans NOM est mort définitivement.

⁂

Quelques instants avant que les défenseurs de Lougou ne ferment les lourdes portes de fer, Baka fit une entrée remarquée. On n'a pas oublié l'homme de l'arc au tendon d'éléphant, le redoutable chef de guerre qui conduisit les Aznas à plus d'une victoire. La Sarraounia fut d'abord surprise, émue, bouleversée, tourmentée, mais heureuse en fin de compte de revoir son ancien confident et surtout son vaillant compagnon en ces heures troublées.

— Te voilà de retour, Baka !

— Je te salue Sarraounia. J'espère que je ne suis pas en retard pour la fête ?

— Tu parles de fête, Baka. Tu parles de fête... Tu viens à un mauvais moment, un très mauvais moment.

— Je viens au bon moment, veux-tu dire. Je viens au moment de prendre place parmi les hommes.

— Alors, sois le bienvenu. En vérité, ta venue me comble de joie. Ta présence me réconforte ; Baka, sois le bienvenu. Sûr, nous avons besoin de ton expérience et de ton habileté.

L'assemblée approuve par un grognement sourd venu du fond du cœur.

Très flatté de ce grand honneur, Baka passe immédiatement aux choses sérieuses. Il organise méthodiquement la défense de la ville. Les meilleurs

archers, ceux qui sont capables de pousser leurs flèches dentelées et noires de poison à plus de cent brasses sont en première ligne sur les vastes donjons. Il faut coûte que coûte rejeter les assaillants dans la plaine. Viennent ensuite les arquebusiers, armés de leurs robustes mousquets, accompagnés des jeunes amazones entraînées à la bourre. L'efficacité de ce corps d'armée est fonction de la concentration de son feu sur l'ennemi. Les coups doivent se succéder sans répit, ce qui exige une parfaite coordination des gestes du tireur et du bourreur sans pour autant ralentir le rythme. Un travail exténuant pour les amazones au torse nu accroupies aux côtés des tireurs et armées d'une longue tige de fer ; le tout dans une ambiance suffocante de fumée et de poudre piquant les yeux et les narines comme du piment. A l'intérieur sont les lanciers, blottis derrière leurs énormes boucliers de peau brute renforcée de fibre végétale. Les vieux griots trop faibles pour porter les armes ont sorti leur arsenal de musique : cornes d'antilopes évidées, clochettes de cuivre aux treize anneaux, flûtes de roseau à gamme unique, viole monocorde et énorme tam-tam de guerre haut de trois pieds au bruit sourd et profond comme le tonnerre pour soutenir l'effort et le courage des guerriers. Même les enfants sont mobilisés dans ce gigantesque branle-bas de combat pour l'honneur et la dignité. Les uns portent au bout de leurs maigres bras d'énormes sacs remplis de pierres pour les frondes, tandis que d'autres accrochés aux cimes des arbres font le guet. Leur regard porte loin, très loin dans la plaine.

*
* *

Une intense activité règne au quartier des fétiches. Dans la grande case centrale, les vieillards fouillent frénétiquement les viscères encore chaudes d'animaux immolés. La tradition azna veut que les entrailles d'animaux sacrificiels révèlent les plus obscurs secrets de la vie : le présent et l'avenir des hommes sur terre. Bien plus que le sang versé, c'est la position du cœur, la couleur du foie, le contenu de l'estomac ou le cheminement des intestins qui indiquent aux hommes leur destin et les événements qui les guettent. Aussi, l'étude et l'analyse des viscères sont-elles fondamentales dans la recherche de la vérité et les prévisions de l'avenir. Les mages s'y attèlent avec une attention de pathologiste et les conclusions qu'ils en tirent ne souffrent aucune contestation, quelles que fussent les conséquences. Une atmosphère de grand mystère règne céans. Quelques ombres silencieuses se glissent entre les fétiches au regard glauque. Une vieille femme squelettique et ridée comme une momie, soliloque sur un vase rempli d'encens. Telle un long serpent, une fumée noirâtre ondoie entre les piliers de terre battue, lèche les grosses charpentes de rôniers, s'insinue entre les chaumes, apportant aux non-initiés accroupis dehors, l'haleine embaumée des idoles sacrées. Soudain, une femme pousse un grand cri et tombe avec des convulsions frénétiques — elle a pris le diable — dans un geste d'une extrême violence, elle arrache ses vêtements, se frappe la poitrine et se roule dans le sable. Les hommes tournent pudiquement la tête, les enfants terrorisés disparaissent derrière les seccos tandis que deux femmes immobilisent l'endiablée, la calment avec des caresses d'une infinie douceur. Apaisée, la possédée bave, gémit, pleure, rit, hoquette et débite des mots incohérents soigneusement recueillis par un vieillard accouru à son chevet :

« Le feu dans les chaumières... un marigot de sang... une pluie de larmes... Les vautours couvrent le ciel... le chien mange le chacal... le chacal mange la hyène... une forêt de lances et de flèches... l'homme à califourchon sur le dos de la femme... des enfants sans tête... les ventres avortés des femmes arides aux seins sans lait et pleins de pus... le tonnerre la foudre un feu de brousse rouge comme le sang comme l'or comme le cuivre... ô mère ! mère ! ô mère mienne ! je veux retourner dans ton ventre... dans ton ventre chaud... avale-moi mère... Sarraounia ne règnera plus... Sarraounia vivra longtemps, elle ne règnera plus... Sarraounia reine des Aznas... elle vivra, oui elle vivra... son ventre portera des fruits... des fruits... Sarraounia chassée de Lougou... Mort à ceux qui chassent Sarraounia... Des hommes blancs... Des hommes blancs couverts de sang... des hommes morts dans la plaine... des hommes blancs morts dans la plaine... Morts, morts et couverts de sang... beaucoup seront couchés sans vie... le ciel est noir... le vent la tempête la foudre, oui, la foudre ! arrêtez, arrêtez ! les feux dans les cases... le feu et la fumée... la brousse en feu... »

Ce dialogue avec l'invisible dure une bonne heure, épuisant totalement la victime qui sombre dans un état cataleptique. Elle a livré aux mortels de précieux renseignements sur les événements qui se préparent.

XXI

— Une véritable hécatombe ! Et quel boucan ! Vous ne pouvez rien faire contre leur putain de poison ?

— Que voulez-vous que je fasse ? Je ne sais même pas ce qu'ils ont foutu comme saloperie sur leurs satanées flèches. Ça ne ressemble à aucun poison habituellement utilisé par les nègres. C'est pire que du curare, ma parole ! Si encore j'avais de l'émetique pour faire dégueuler les malheureux... Mais non, ils suffoquent littéralement dans leur sang. Surtout ceux qui en ont pris dans le ventre.

Le docteur Henric, ivre de rage et de fatigue, court d'un malade à l'autre. Ici il bloque une hémorragie à grand renfort d'alcool, là, une saignée vasculaire immédiatement ligaturée aux fibres de sisal. Le tout dans un concert de râles et de pathétiques supplications. Une vingtaine de tirailleurs gisent solidement amarrés à leur grabat. Les aide-infirmiers affolés n'arrivent plus à calmer les malades fous de douleur et psychologiquement traumatisés par la certitude d'une *mort maudite.* L'image de la sorcière plane, inexorable, dans la tente-infirmerie.

Soudain, un gaillard aux yeux révulsés se dresse de tout son long, son *tara* (1) au dos à la manière d'un scaphandre, hurle à fendre l'âme, invective le

(1) Tara : lit de bambou.

néant et s'effondre, inerte comme un arbre foudroyé. Il est mort. La panique gagne les autres malades qui poussent des clameurs inhumaines. Dehors, les tirailleurs touchent instinctivement leurs amulettes pour conjurer le sort. Ils tremblent déjà à l'idée de poursuivre la Sarraounia et ses hommes retranchés dans la forêt voisine.

L'obscurité est dense par cette nuit sans lune. Les hoquettements lugubres des flûtes et la percussion soutenue des crécelles vrillent les nerfs survoltés. De temps en temps, les exhortations haineuses de la Sarranouia fendent les ténèbres et jettent l'angoisse sur les tirailleurs grelottant de superstition. Venue de nulle part, une flèche frôle l'épaule d'un tirailleur qui hurle de peur, ajoutant la terreur au désarroi. Un feu nourri mais sans conviction ébranle la nuit pendant quelques minutes, surtout pour soutenir le moral des tirailleurs.

— Merde ! elle va nous enquiquiner toute la nuit, cette salope. On a pas eu de veine ; fallait la prendre vivante avant qu'elle ne se taille. Il faut la débusquer sans tarder...

— Maintenant ? Vous n'y pensez pas, mon capitaine. Aucun tirailleur ne nous suivra. Ils sont morts de peur rien qu'à l'idée de pourchasser la sorcière. Attendons le jour, on verra plus clair...

— On verra sûrement plus clair, mais qui vous dit que l'oiseau sera au nid. Elle est fichue de disparaître aux premières lueurs de l'aube.

— Eh bien, bon vent ! Elle nous a suffisamment créé d'ennuis cette saloparde. Toute notre armée désorganisée, nos meilleurs auxiliaires agonisent troués par des flèches empoisonnées, nos porteurs et une partie des bonnes femmes évanouis dans la nature. Et ces abrutis de tirailleurs qui crèvent de pétoche rien qu'à entendre ses vociférations. Et notre toubib totalement impuissant devant son foutu

poison qui est en train de décimer nos meilleurs combattants. Bon vent et qu'elle aille se faire pendre ailleurs !

— Pourtant avec une vingtaine de gars bien décidés, c'est vite fait...

— Pardon, mon capitaine, je veux bien vous croire mais où prendre ces vingt gars bien décidés ? En tout cas, pas parmi ces couillons qui voient partout l'ombre du *N'komo.* Aucun d'eux n'acceptera de nous suivre dans la forêt par cette horrible nuit pour débusquer une sorcière. Et si nous y allons uniquement les Blancs, ils en profiteront pour se débiner avec le reste de nos provisions.

Le lieutenant Joalland ne comprend pas l'entêtement de son chef à prendre des risques inutiles. Ils sont venus. Ils ont bataillé dur pour déloger la Sarraounia de sa cité. Ils occupent son palais et contrôlent totalement la ville. Les pertes ont été lourdes, mais ils ont vaincu la reine des Aznas. La sorcière a pu s'échapper et se terre dans une forêt d'où elle distille son fiel et sa haine. Elle s'épuise en des menaces vaines ; tant mieux ! C'est de la pire folie que d'aller gamberger dans la cambrousse par cette obscurité. Si encore la lune était de la partie... on verrait où mettre les pieds... Mais non, une vraie nuit de Satan. Sûr, c'est de la folie ! Abandonner le camp pour courir après cette maudite sorcière...

— Il restera toujours le toubib. On lui laissera quelques hommes assez fidèles et bien armés. Ils garderont le camp pendant notre absence. Ils veilleront sur le camp et nos provisions.

— Faut savoir ! Je rafistole ou je fais l'intendant. Ecoutez, mon capitaine, le lieutenant a raison. Laissez courir la garce. Et si vous tenez à organiser une battue, attendez le jour. Peut-être même qu'elle nous mijote un coup salace... Elle veut nous attirer dans un guet-apens. Laissez-la vociférer toute la nuit

si elle veut. Laissez-la mener sa petite guerre psychologique, elle se taira bien quand elle sera épuisée. Attendons le jour pour la traquer et lui donner le coup de grâce.

— D'accord, d'accord ! Lieutenant, maintenez les hommes en éveil. Feu à volonté sur tout ce qui bouge. Elle essaie de nous intimider par ses glapissements et quelques jets de flèches sporadiques. Elle va tenter d'infiltrer ses hommes et démoraliser nos tirailleurs. Soyez sans pitié pour les francs-tireurs et les espions qui vous tomberont entre les mains. Ayez l'œil sur le reste de porteurs et les animaux. Pour les Blancs, relève toute les heures. Soyez vigilants et surveillez tout ce qui bouge. Aucune négligence ne sera tolérée. Les tirailleurs qui sont dans les donjons doivent repérer le moindre mouvement à l'extérieur du *tata* et faire feu sans sommation. A la plus petite attaque, répondez par un feu nourri. Nous devons démoraliser l'ennemi tout en remontant le moral de nos tirailleurs. Ils en ont bien besoin ! Faites preuve de courage et d'autorité. Frappez, frappez sans faiblesse les défaillants et les lâches. Tout se joue cette nuit : notre vie et l'avenir de la mission. Si nous sortons d'ici vainqueurs, la route est libre jusqu'au Tchad. Et il ne sera pas dit qu'une folle avec un ramassis de fanatiques à moitié nus et couverts d'amulettes nous aura barré le chemin de la gloire.

XXII

Un réveil calamiteux et lugubre pour la cité royale. Aujourd'hui, un silence funèbre a remplacé le tohu-bohu habituel des matins villageois. Les coqs et les pintades décimés par l'incendie ne font plus entendre leur hymne au jour qui se lève. Les longs pilons bicéphales gisent inutiles au pied des mortiers muets. Pas un cri d'enfant, ni les rires sonores des ménagères par-dessus les *seccos*. Ici et là, quelques paillotes finissent de se consumer dans un ondoiement de fumée noirâtre. Toute la population a pris le maquis, exceptés quelques vieillards impotents recroquevillés dans leurs hardes à l'entrée de leur case en ruine. Les cliquetis des baïonnettes et les vociférations haineuses des tirailleurs n'ont aucun effet sur ces corps irrémédiablement délabrés. A peine s'ils daignent lever un regard depuis longtemps éteint et murmurer quelques sourdes malédictions. Même les femmes et les enfants ont regagné la forêt à la faveur de la nuit. Les vainqueurs rôdent tels des chacals affamés dans une cité immobile et sans vie.

Un groupe de tirailleurs partis débusquer la Sarraounia revient bredouille et définitivement découragé. La forêt est impénétrable. Un écran d'acacias hérissés d'épines comme des barbelés, un enchevêtrement de lianes dans un marécage boueux et fétide, un rideau fantasmagorique de racines aériennes d'énormes fromagers et dans ce cloaque où ne pénètre nul rayon de soleil, une myriade de mous-

tiques, de mouches tsé-tsé, d'abeilles gourmandes et autres bestioles plus terribles encore. D'étroits sentiers tigrés d'ombre de larges feuilles de palétuviers s'insinuent comme un boa interminable dans les profondeurs obscures de cette jungle inextricable. Aux quelques salves tirées au hasard, n'ont répondu que les hululements des chauve-souris suspendues par grappes compactes aux bras tordus des baobabs, les croassements assourdissants des corbeaux et les cris plaintifs des ouistitis vindicatifs. Un vrai gîte de démons ! Malgré les exhortations et les menaces de l'officier français, les tirailleurs refusèrent catégoriquement de s'y aventurer, prétextant la grande fatigue d'une terrible veillée d'armes et les serpents extrêmement venimeux qui pullulent en ces lieux maudits. Car, ils sentent, eux, bien plus qu'ils ne voient, la présence de la Sarraounia et son pouvoir maléfique.

— Merde ! Qui aurait pensé une jungle aussi infecte si loin du fleuve, râle le capitaine Voulet à son retour au campement.

— Tout est possible dans ce foutu pays, renchérit le topographe de la mission. Ces goulbis constituent un réservoir idéal où se déversent toutes les eaux qui dévalent des collines de l'Azawak et de l'Ader. Il tombe des trombes d'eau pendant l'hivernage sur les hauts plateaux ; il faut bien qu'elles s'engouffrent quelque part...

— Pas moyen de forcer ce repaire de sauvages. Surtout avec mes abrutis qui voient le diable partout. Pourtant, je suis sûr que la sorcière se terre dans ce cloaque. Elle guette le bon moment pour nous emmerder. Bien mieux, elle attend notre départ pour réintégrer ses huttes et crier victoire devant ses ouailles.

— On peut laisser une petite unité sur place pour lui enlever toute envie d'y revenir.

— Enfin, on verra bien. On verra ce qu'y a lieu de faire...

Le capitaine entreprend une fouille minutieuse des lieux conquis. Il est surpris de trouver le palais de la Sarraounia mieux organisé que les gourbis d'argamasse pompeusement appelés « palais royal » des autres roitelets nègres qui sont tombés sur son chemin. Des chambres spacieuses avec fenêtres et portes bien orientées, des murs lissés à la main, finement dessinés et peints d'ocre jaune. De chaque côté de la porte d'entrée, deux petites fenêtres sans ouverture extérieure : dans l'une, un pot d'argile à bec de toucan rempli de beurre où nage une mèche à moitié consumée : la lampe. L'autre supporte un vase de terre cuite pour l'encens. Le sol est entièrement recouvert d'une immense natte de fibre multicolore — la somptueuse *wangara* — tissée d'une pièce durant plusieurs mois. On y trouve là toute la patience, le mépris du temps et le goût délirant du vannier azna. Dans la chambre à coucher, un vaste lit de bambou surmonté d'un baldaquin de velours croule sous un amas de tapis et de couvertures à bandes fines. Quelques coussins de duvet d'autruche jettent une note de douceur voluptueuse. Une chambre toute simple. Ni fanfreluches bizarres et hétéroclites, ni masques et fétiches hilares, ni pots d'onguents ou boîtes d'épices, ni marmites où marinent d'infectes mixtures, ni os de tibia ou de crâne humain. Rien qui rappelle la sorcellerie et les rites démoniaques. Non, ce n'est pas l'antre sordide et mystérieux de la magie mais une chambre normale et simple, d'une simplicité humainement primitive. Un nid d'amour ! Sous le lit, dans un imposant couffin de solide vannerie, une véritable fortune : de gros bracelets d'or pur de Khalam et d'argent ciselé, d'énormes boucles d'oreilles en or

massif, plusieurs sachets remplis de poudre d'or, des bagues serties de pierres précieuses, des lourds colliers de perles de toutes couleurs et de toutes grosseurs, une pile de pagnes somptueux de Kumassi, des rouleaux de soie vierge et de velours...

— Ce sera au moins ça de gagné. Elle ne se refuse rien la salope. Ça nous change des cauris et autres pacotilles qui nous tombent généralement comme butin de guerre. J'aurais quand même préféré mettre la main sur elle pour voir à quoi elle ressemble.

— Mais c'est la caverne d'Ali Baba ! jubile le lieutenant Joalland qui n'en croit pas ses yeux. Par le sang du Christ, je m'attendais à tout sauf à trouver de tels joyaux dans les caves de la sorcière. Où est-ce qu'elle a bien pu pêcher tout ça ? Est-ce qu'elle sait seulement la valeur de ces cailloux ?

— Bien sûr ! La preuve... Elle les a soigneusement camouflés sous son lit.

— En tout cas, nous avons de quoi compenser nos pertes. Elle va crever de rage quand elle ne retrouvera plus son magot, la ménade. Je comprend pourquoi elle hurle comme une hyène. Elle se souvient certainement de ce qu'elle a abandonné dans sa fuite. Voilà qui va émoustiller un peu nos zèbres. La vue de toutes ces richesses va leur donner des idées et surtout des forces nouvelles pour de nouveaux combats. Bon Dieu ! Qui l'eût cru ? Toutes ces merveilles dans ce repaire de sauvages...

— Ça ne doit pas être sa seule réserve.

— Possible. En tout cas, cette maudite femme n'est pas seulement une furie batailleuse, mais elle sait aussi thésauriser du précieux. Au fait, capitaine, je penche à croire comme vous qu'il faille coûte que coûte capturer la ganache...

— Mais comment ? Comment arriver à la pren-

dre dans cette foutue jungle où elle s'est retranchée ? Comment y arriver ?

— Bien sûr, comment faire ?

⁂

« *N'komo ! N'komo ! N'komo !* » hurlent à tue-tête les tirailleurs, s'égaillant en tout sens, abandonnant leurs armes et se voilant la face avec leur chéchia.

Sarsar Boutel se trémousse dans la poussière en poussant des glapissements de goret qu'on dépile. Il exécute la vraie danse des possédés et non une de ces facéties moqueuses pour faire « manière de nègre » et ridiculiser les idoles et autres idioties qui font peur aux tirailleurs. Il a jeté son fusil et se roule au sol comme un vrai possédé.

Le sergent-intendant Boutel, accompagné d'un petit groupe de tirailleurs, avait mission de fouiller les cases à la recherche de quelques objets de valeur et éventuellement de débusquer les francs-tireurs et autres espions à la solde de la Sarraounia. Dans un quartier en ruine, le sergent et ses hommes découvrirent la case des fétiches miraculeusement épargnée par les flammes. Pour taire les hésitations et les craintes des tirailleurs, le sous-officier français s'affubla d'un masque cornu vaillamment arraché au grand *N'komo.* C'est alors qu'il sentit mille pointes de feu lui labourer la chair. Une multitude de fourmis carnassières attirées par le sang de sacrifice versé sur le fétiche aux cérémonies de la veille avaient élu domicile dans les cavités sombres du masque. Toutes mandibules et antennes en bataille, émoustillées par la chair frémissante, elles s'acharnèrent sur les

parties sensibles du malheureux : les paupières, les oreilles, les narines, les lèvres, le cou, toutes parties propices à leur festin macabre. Une douleur insupportable dans sa tête entièrement tondue « boule à zéro », comme il dit. Boutel a sa propre façon de vivre sous la chaleur d'Afrique — faire comme les nègres — : cheveux complètement ratiboisés, torse nu et culotte de toile légère... L'immonde vermine grouillait, grignotait, arrachait et suçotait sous le masque enfoncé jusqu'aux épaules de sa victime.

N'komo ! N'komo ! N'komo !
Sauve-qui-peut général.

L'attaque soudaine de l'ennemi et l'extrême douleur qui le tenaille ont ôté tout réflexe ordonné à l'homme. Fou de douleur et de rage, Boutel suffoque et s'essouffle en des gestes inutiles. Persuadés que le *toubabou* a été ensorcelé, ses tirailleurs qui n'en demandaient pas tant, détalent à toute vitesse abandonnant leur chef à la vengeance du *N'komo.*

N'komo ! N'komo ! N'komo !

Sarsar se débat avec la mort. Une mort lente, atroce et stupide comme le sont toutes les morts. Il se lève, marche en titubant, tangue à gauche, puis à droite, se jette dans les seccos et retombe dans la poussière avec des gémissements et des râles insoutenables.

Une vieille femme assise au pas de sa case se dresse brusquement, fixe longuement le masque ambulant, pousse un cri déchirant et s'écroule foudroyée par la peur et le doute. Hier la guerre,

aujourd'hui le grand fétiche qui danse sur un corps d'albinos, c'est trop pour son pauvre cœur !

Un chien famélique, borgne, boiteux et couvert de plaques galeuses, tiré de son trou par ce spectacle insolite, hurle à fendre l'âme en se traînant autour du curieux bipède.

N'komo ! N'komo ! N'komo !

Les cris des tirailleurs vont *crescendo* par-dessus les rues et les maisons désertes.

Et le *toubabou* continue sa douloureuse farandole sous les premières lueurs sanguinolentes du matin. Il était au bord du coma quand, alerté par la clameur, le capitaine Voulet accourut délivrer l'impudent sacrilège.

Dûment frictionné au camphre, alcoolisé et pommadé, Boutel, pas très fier de son exploit, écoute silencieux l'impitoyable sermon de son chef. Toute inquiétude passée, le capitaine ne cache pas sa fureur.

— Quelle idée d'aller se fourrer dans un merdier pareil. Aviez-vous besoin de faire le pitre devant ces sauvages, vous, un Blanc et un respectable sous-officier de l'armée française ? Malgré vos longs mois de colonie, vous ne savez pas encore que si ces gens nous respectent et nous obéissent au doigt et à l'œil, c'est parce qu'ils sont convaincus de notre supériorité morale et physique. Pour eux, nous sommes des petits dieux invulnérables. Nous n'avons peur de rien et rien ne nous atteint. Ils nous considèrent comme des êtres surnaturels, des êtres insensibles à la souffrance. Ils disent de nous : « *toubabou ké djinni do* » (« les Blancs sont des anges venus du ciel pour commander aux Noirs »). Certain que cette malheureuse aventure va semer le doute dans leur esprit. Quand ils découvriront

que nous sommes des hommes comme eux, avec nos faiblesses et nos craintes, fini la discipline ! Ils nous abandonneront proprement. Bien plus que ce qu'ils gagnent comme butin, c'est la crainte qu'on leur inspire qui les attache à nous. Ce mythe disparu, ils ne nous respecteront plus. Pire encore, ils nous mépriseront comme ils méprisent leurs frères de caste inférieure, leurs femmes et leurs esclaves. Et vous avez bien choisi le moment. Juste quand cette putain nous glisse sous les doigts et continue à nous narguer dans sa maudite forêt...

— J'espère que ça servira de leçon aux autres, murmure le docteur toujours bougon. On ne dira jamais assez de faire gaffe dans ce foutu pays. Tout est vermine et compagnie. Chaque millimètre carré cache la mort. Les fourmis, les guêpes, les mouches, les scorpions, les serpents, les araignées, sans parler des vers et autres parasites invisibles... Pouah ! Je ne sais pas ce que je fiche dans ce maudit pays...

— Mon pitainé, mon pitaine ! Tirailleurs y en a mutination !

— Qu'est-ce que c'est encore cette histoire ?

— Oui, tirailleurs y en a mutination !

— Mutination de quoi ? parle, bon dieu !

L'interprète Coulibali a failli être lynché par les tirailleurs auxquels il prêchait le courage et la discipline. Voyant la panique de ses frères et leur refus de rejoindre les cantonnements, il se crut obligé de les raisonner. Mais traumatisés par le spectacle du *toubabou* « n'komonisé », les tirailleurs se jetèrent sur le malheureux interprète, le traitant de vendu aux Blancs, de *macro* et de faux frère qui les livre au *N'komo*. C'est couvert de sang et les vêtements en lambeaux que Coulibali se réfugia dans une maison abandonnée, échappant de justesse aux lapideurs surexcités. Il en tremble encore

de terreur en informant ses chefs de l'impensable mutinerie qui vient d'éclater.

— Eux y en a volté. Eux colère beaucoup. Y en a besoin retourner Soudan. Eux y a peur *N'komo* — z'on dit moi, eux zamais resté villace *N'komo*. Zamais... mon pitaine, venez parlé leur. Vous venez parlé leur paroles dures. Parlez leur paroles commandement. Eux y a complètement fous. Eux y a perdu la tête...

*
* *

A quelques pas de la grande porte en ruines, les tirailleurs palabrent à grand renfort de gestes. Ceux qui sont pour le retour vers le fleuve réclament énergiquement leur salaire et un dédommagement pour tout ce qu'ils ont perdu dans cette stupide guerre contre la sorcière. Tremblants de colère et de peur, les larmes aux yeux, ils font fébrilement le compte de leurs pertes : deux *moussos*, un esclave, trois bourricots, cinq chèvres, deux bœufs, une jument, le tout évanoui dans la tourmente.

— Tout ça fouti complètement, hurla Ouédrago, un gigantesque Mossi enrôlé dans la mission avec l'espoir de ramener toutes ces richesses dans son petit village de Koudougou.

— Bissimilah ! un petit *mousso* zolie, zolie. Lui y en a âge dix ans. Zamais connu homme. Une jeune *mousso*, deux bourricots, dix chèvres, beaucoup pagnes, tous complètement perdus, grogne Golo, le cordonnier de la mission clopinant sur son unique jambe. Il a perdu l'autre jambe à la bataille contre Samory. Un coup de sabre d'un maudit sofa. Une chance qu'il ait survécu à l'hémorragie et à la gangrène grâce à la magie des Blancs. Recyclé comme

cordonnier, il rêvait de faire fortune dans les sillages des toubabous.

— Je le savais bien. Je savais que tout cela finirait mal. Les Blancs nous ont trompés pour nous mener tout droit à la mort. Je savais que ces Blancs étaient des fous qui ne veulent que casser les villages des Noirs. Il faut être fou pour attaquer une *fama-mousso* au *N'komo*. Ils ont mis leur tête dans le puits et nous avec...

Soly Dembélé, griot de son état, enrôlé de force dans l'armée, mais totalement acquis et subjugué par la puissance des toubabous qui ont réussi à casser l'Almamy, était jusqu'à cette malheureuse tentative contre la Sarraounia un des spahis les plus enthousiastes et les plus fidèles de la mission. Aujourd'hui, il renie tout ce qu'il a adoré et parle d'abondance du drame qu'ils vivent.

— Nous n'irons pas plus loin ! Par la barbe de mon grand-père, je n'irai pas plus loin...

Non, ils n'iront pas plus loin dans cette folle aventure sans profit où ils risquent de laisser inutilement leur peau. Quant aux autres, les hésitants, les indécis, les plus que poltrons, ils sont partagés entre la crainte des toubabous et la vengeance du *N'komo*. Ils veulent encore servir les toubabous, mais à condition de quitter immédiatement la cité maudite. Il y a encore les cupides qui regrettent toutes ces richesses envolées et qui espèrent en amasser d'autres. Bien sûr, ils sont tous d'accord sur un point : sortir au plus vite de cette ville, s'éloigner de l'influence néfaste du *N'komo*, aller se purifier dans quelque autre village de toutes les malédictions qui planent sur eux. Tous ces tueurs obsédés par la mort et exaltés à l'extrême, vocifèrent, gesticulent, insultent, jurent et tremblent honteusement de peur.

— Vos gueules, tas d'andouilles ! En rang tout le monde. *Macou* (1) ou bien je vous fais fusiller tous.

Le capitaine obtient un silence angoissé. Les tirailleurs baissent la tête, obstinés dans leur détermination à lâcher la mission.

— Vous ne voyez pas que la Sarraounia est définitivement vaincue ? Elle a abandonné sa ville et jamais plus elle ne reviendra. La *fama-mousso* est cassée, complètement cassée. Vous entendez ? Elle est bien cassée. Elle et tous ses fétiches. De quoi avez-vous peur ? Puisque nous avons remporté la victoire. Nous avons mis la main sur toutes ses richesses et nous avons détruit son *N'komo*. Nous avons ramassé toutes les richesses de Sarraounia. En voici une partie et chacun aura sa part. Vous aurez de jolis pagnes pour vos *moussos*. Vous aurez de jolis tissus de soie et de velours...

Tel un marchand sur la place publique, le capitaine Voulet exhibe les longs rouleaux de tissus chatoyants, fait briller les bracelets d'or, secoue furieusement les petits sachets dans lesquels tintent des pièces de monnaies d'or et d'argent. Pour décrisper l'atmosphère, le capitaine se drape d'un somptueux pagne de velours, se pare de quelques bracelets d'or et armé d'un éventail en plumes d'autruche multicolore se dandine « manière de grande *mousso* » un jour de fête.

Mais les tirailleurs restent impassibles, presque insensibles à toutes ces richesses pour lesquelles ils ont galopé jour et nuit sous la chaleur et la pluie. Pour ces belles choses, ils ont tué, pillé et brûlé sans pité depuis plusieurs mois. Hier encore, ils ont lutté dur pour déloger la *fama-mousso*, ils ont vu

(1) Macou : argot colonial : taisez-vous.

le Sarsar blanc en prise avec la puissance démoniaque du *N'komo*, ils ont passé une nuit infernale, le cœur empli de peur et d'angoisse. Et ils savent que la *fama-mousso* n'est pas loin. Elle est là, tout près dans sa forêt sacrée fourbissant ses armes au milieu de ses fétiches. Elle attend les ténèbres pour fondre sur eux avec ses imprécations meurtrières, ses flèches empoisonnées et toute la férocité de son redoutable *N'komo*. Non, ils veulent s'en aller. Pas un d'eux ne passera la nuit dans ces lieux maudits.

— Ils ne bougent même pas ces bougnouls ! Ils disent rien. Ils me regardent faire le pitre...

Ses clowneries sont tombées à plat. Les tirailleurs sont restés insensibles aux facéties du chef blanc. Le grand rire nègre n'a pas secoué l'atmosphère, les visages sont demeurés graves et hermétiques. Le capitaine, soudain rouge de colère, regarde étonné ses auxiliaires qui l'ont toujours servi avec une fidélité de chiens couchants. Une indicible terreur s'empare de lui et perdant toute contenance, il court de l'un à l'autre :

— Garde-à-vous ! Caporal Traoré, c'est ton capitaine qui parle. Tu deviens fou ou quoi ? Regarde-moi bien en face. C'est moi ton chef qui t'aime. Tu entends, ton chef que tu aimes et respectes plus que tout au monde. Tu as été le plus brave de mes compagnons. Tu m'as suivi partout. Tu as toujours été brave et droit dans le devoir. Tu as toujours été le plus fidèle de mes auxiliaires. Tu as connu avec moi les plus grandes gloires de ta vie. Ensemble nous avons brisé le Naba et pacifié le pays mossi d'ouest en est. Partout sur les champs de bataille tu as fait preuve de courage et d'autorité parmi tes hommes. Tu as été remarquable dans le Gourma et au pays Djerma. A la bataille mémorable de Djoundjou, tu étais à mes côtés mêlant ton sang au mien. Blessé

comme moi, je t'ai vu pourfendre et charger l'ennemi...

— Fétiche, captal. Fétiche y a pas bon !

— Fétiche ! fétiche ! Et toi Mamadou Sidibé, tu ne crois quand même pas à ces absurdités. Toi, un musulman ! Hein ! Un homme qui fait *salam, Allah Akbar,* hein ! Toi qui fait ta prière vers La Mecque plusieurs fois par jour. Parle Sidibé, toi un marabout qui n'a pas eu peur de prendre Kabara la ville sainte. Tu as combattu les Sonraïs fanatiques, tu as brûlé des villages lobi hérissés d'idoles et tu trembles aujourd'hui devant une femme...

— Femme-là c'est *djinni* mon captal. Elle beaucoup fétiche.

— Merde alors ! Fétiche, fétiche !... Tinga, mon brave Tinga. Tu as juré de mourir pour la France. Tu as donné ta parole de servir les Blancs jusqu'à la mort. L'homme mossi n'a qu'une parole. Braves Mossis, vous êtes tous des hommes de parole. Des hommes d'une parole. Chez vous la parole est sacrée. Vous m'avez suivi jusqu'ici. Vous avez eu gloire et richesses. Vous avez eu des *moussos* en pagaille. Beaucoup d'esclaves et d'animaux. Suivez-moi, vous serez encore plus riches. Ensuite vous aurez des grandes récompenses de la France. Vous aurez des médailles, beaucoup de médailles. Des médailles en or, en argent, en bronze. Des médailles plein la poitrine. Tiens, Tinga, je te nomme caporal et tu seras le chef des Mossis à ton retour au pays. Parle-leur, toi qui est leur prince. Parle, Tinga-naba. Tu seras roi dans ton pays. La France te donnera le trône de Ouayougouya. Tu règneras sur tous les Mossis de la région. Les Blancs savent récompenser leurs fidèles serviteurs. Suivez-moi jusqu'à la fin de la mission, vous serez récompensés comme de vrais Français...

— Fétiche, captal. Fétiche y a mauvais. Lui y a

moyen bouffer cœur pour nous. Lui y a *fouti bangala* (2) pour nous ; zamais couri *mousso*. Non, captal, fétiche y a beaucoup mauvais. Lui y a moyen esquinter complètement vie pour nous. Même après nous mouri ; lui y a sorcelé famille pour nous. La *N'komo-mousso* y a puissant. Puissant même chose que *djinn*. Non, nous y a parti, captal. Fini la guerre...

L'espace d'un éclair, le capitaine Voulet vit tous ses rêves s'envoler en fumée par la peur stupide des bougnouls qui ne comprennent rien à rien. Le triomphe et la gloire à portée de la main, la grande victoire sur Rabah, tout le bassin du Tchad pacifié et soumis à la France grâce à lui. Donner à la mère patrie un pays cinq fois plus vaste que le territoire de la métropole : du fleuve Niger au lac Tchad jusqu'à la frontière des pays arrosés par le Nil sous la domination de la France. Et lui, Voulet, entrant brillamment dans l'histoire de la conquête coloniale aux côtés d'illustres noms tels que Lyautey, Galliéni et Archinard. Hélas ! voilà que toutes ses ambitions et ses espérances sont compromises tout près du but... six mois de souffrances indicibles à travers des régions barbares et hostiles. Sous-équipé et mal ravitaillé par une administration jalouse et incapable, mais toujours bousculant les obstacles sans faiblesse. Surmontant toutes les privations : la faim, la chaleur, la fatigue, les nuits sans sommeil et les terribles maladies qui infectent ce maudit pays. Et le sang, ah ! tout le sang versé au cours d'innombrables batailles menées sur le dur chemin de la gloire...

— Bon dieu ! Coulibaly, dis-leur toi. Explique

(2) Fouti bangala : rendre l'homme impuissant.

à ces abrutis que c'est fini le *N'komo*. Dis-leur que cette damnée magicienne a pris la brousse pour toujours. Tu entends, pour toujours. Elle ne reviendra plus jamais. Elle est cassée. Définitivement cassée. Dis-leur de me suivre. Nous sommes près du but. Quelques jours encore et nous quitterons le pays haoussa pour le bassin du lac Tchad. Dis-leur qu'ils auront toutes les richesses du monde. Ils auront les plus belles *moussos* d'Afrique. Des *Haoussa-moussos*, riches et opulentes, des belles *foulanis-moussos*, des *targuia-moussos* blanches comme *toubabou-moussos*. Ils auront toutes les femmes qu'ils veulent. Les femmes des villes que nous casserons sur notre route. De grandes villes bourrées d'or et d'argent nous attendent. Birnin Konni aussi riche que Sokoto tombera entre nos mains. Damagaram la métropole des riches commerçants haoussas nous ouvrira ses portes. Nous entrerons dans la grande ville de Damagaram, carrefour et lieu de rencontre des caravanes chargées de richesses venues du Nord et du Sud. Un des plus grands marchés du continent noir. Vous entendez, un grenier de richesses, des richesses venues du monde entier. Des richesses comme jamais vous n'en avez rêvées. De l'or pour tous, beaucoup d'or. Tu comprends, Coulibaly, explique-leur tout cela.

— Moi y en a connais tout ça. Eux aussi connaissent ça...

— Alors, qu'est-ce qu'ils veulent ces abrutis ?

— Eux vouloir quitter village *N'komo*. Eux y a peur beaucoup *N'komo*. Eux vouloir quitter village.

— Bon, bon. Nous quitterons ce village de malheur. Nous le quitterons puisque vous êtes assez lâches pour fuir devant une femme. Une simple *mousso*. Pouah !

XXIII

« Par Allah, ce n'est pas une femme. C'est Satan en personne. *Bissimilah !* Que Dieu nous préserve contre les mécréants. Tenir tête aux *nassaras*, résister avec un tel acharnement aux fusils des Blancs... Non, ces Aznas ne sont pas faits comme nous. Ce sont des fauves enragés. Des suppôts de Satan. J'ai vu de mes propres yeux, de mes yeux bien vu l'action de leur pouvoir néfaste. J'ai vu un *nassara* complètement endiablé perdre la raison. Je l'ai vu courir et pleurer comme un gosse. *Bissimilah !* Que Dieu nous préserve des mécréants et de leur damnée sorcellerie... »

L'envoyé spécial de l'Emir des croyants, profitant de la confusion, a vite fait d'abandonner les Français en difficulté et de disparaître dans la nature. Son cheval ayant été confisqué lors de la présentation tumultueuse de ses lettres de créances, c'est à pied et à longues enjambées qu'il fuit les lieux maudits où errent des forces plus redoutables encore que les fusils des *nassaras*. Il a tout perdu dans cette équipée insensée : son vieux cheval, sa principale richesse sur terre, son vénérable turban aux plis truffés de précieuses amulettes, son grand boubou de soie jaune aux luxueuses broderies qui lui a coûté deux belles génisses à l'âge du vêlement et surtout son chapelet de nacre mille fois béni, cadeau inappréciable de l'Emir des croyants... Et tout ce désastre pour quel résultat ?

« Ouiche ! Tous les mécréants se ressemblent. Ils sont tous maudits par le prophète Mohammad et par Allah. Ils sont maudits jusqu'au jugement dernier. Je ne comprends pas ces stupides *nassaras* qui m'on reçu en ennemi, m'ont humilié, m'ont dépossédé de mes biens et qui ont impudemment profané les saints gris-gris offerts par l'Emir. Non, je ne comprends pas. Ils m'ont insulté et insulté mon maître qui leur offre généreusement son aide contre la Sarraounia. Ils ont hurlé sur moi comme sur un chien, ils m'ont traité d'espion de leurs frères qui nous ont conquis, leurs frères blancs comme eux... Par Allah, je ne comprends rien à ces gens-là. Depuis quelque temps, tous déferlent sur le pays des Noirs, les uns au Sud, les autres au Nord. Ils occupent nos villages, nous font signer leurs papiers d'allégeance et ils se détestent comme des rats en grenier.

— *Allah boni nassara* (1) ! Ils voulaient me fusiller pour je ne sais quoi. Je leur apporte l'amitié et la paix, ils me réservent la mort. Et quelle mort ? Me couper la tête et l'envoyer à l'Emir. Ouiche ! Qu'Allah nous préserve des mécréants ! Ils sont ingrats et leur cœur damné est sans pitié. En refusant notre soutien, en dédaignant nos bénédictions et nos gris-gris, ces idiots ont perdu leur chance dans cette guerre contre la maudite sorcière. J'espère qu'ils ont compris leur erreur et qu'ils s'en mordent les doigts à l'heure qu'il est. Mépriser l'aide du sultan, c'est non seulement stupide, mais c'est offenser le créateur-tout-puissant et les principes sacrés sur lesquels il a créé les hommes. Voilà pourquoi Dieu leur a tourné le dos et malgré leurs fusils et leur gros canon, ils n'ont pas réussi à cap-

(1) Allah boni nassara : que Dieu maudisse les Blancs.

turer la Sarraounia. Vrai de vrai, les *nassaras* sont indignes de l'amitié et de la protection de l'Emir des croyants. Ils sont pleins d'orgueil et de suffisance. Ils ne seront jamais pour nous des bons alliés. Peut-être même qu'ils seront des voisins plus difficiles que la sorcière. Elle au moins, elle ne nous cherche jamais querelle. Bien sûr, avec ses fétiches et son refus de faire *salam*, elle demeure un exemple néfaste dans la région, mais jamais elle ne cherche querelle à personne, ça jamais ! Malheureusement, c'est une femme rebelle, impure et incroyante. Le saint Coran nous commande de la convertir de gré ou de force. Le prophète Mohammad — que la miséricorde de Dieu soit sur lui — nous a donné l'exemple en organisant des *djihad* sacrées autour de Mecka et de Médine. Nous sommes tenus de combattre la Sarraounia par devoir et non par haine. Car elle n'agresse jamais personne. Alors que les *nassaras* que j'ai vus... *Bissimillah !* Ils ne seront pas faciles à vivre. Pas du tout alors ! Je m'en vais de ce pas mettre l'Emir en garde contre eux. Gardons nos distances. Ouvrons nos yeux et regardons-les faire. Fermons nos bouches et laissons-les se débrouiller comme ils peuvent. Ils disent qu'ils marchent vers l'Est jusqu'au grand lac. Ils marchent depuis des mois à travers le pays des Noirs. Ils marchent sans arrêt. Ils cassent les villages et continuent leur chemin. Allez savoir pourquoi ? Par Allah, ces *nassaras* ont de drôles d'idées. Des vraies sauterelles. Ils dévastent tout et vont de l'avant...

Heureux d'avoir sauvé sa peau, l'envoyé spécial de Sokoto s'enfonce dans la brousse à grands pas. Quelques bergers peuls qu'il rencontre sur son chemin s'accroupissent instantanément et se lancent dans d'interminables salutations qu'il se hâte de rompre pour poursuivre sa course. Car les paisibles bergers, attachés aux pas mélancoliques de leurs

bœufs à grandes cornes en forme de lyre, ne se doutent pas du drame qui se joue en terre azna. La vue d'un des leurs habillé comme un *Kâdoh* (2) et battant les sentiers sans but apparent est un événement insolite dans la calme monotonie de leur vie pastorale. Aussi, à travers leurs longues salutations, ils comptent glaner quelques nouvelles sensationnelles qu'ils iront colporter de bouche à oreille autour des pacages et des points d'eau. Mais la nouvelle que leur murmure le curieux voyageur les trouble profondément.

« Des hommes blancs, beaucoup plus blancs que les Peuls, des Blancs qui ne sont ni Arabes, ni Touaregs, des hommes qui n'adorent ni le Dieu du prophète Mohammad, ni des fétiches à la manière des Aznas, traversent le pays des Noirs. Aujourd'hui, ils se cognent avec l'infernale Sarraounia et ses fétichistes. Le sang coule et le pays azna est en feu. Evitez les hameaux et les villages des *Kâdohs*. Tenez-vous à l'écart de cette sanglante confrontation. C'est une guerre entre mécréants. Quelle que soit l'issue, beaucoup de choses vont changer dans ce pays... Paix sur vous mes frères ! Paix sur vous et vos troupeaux... »

Longtemps après le passage du voyageur, les bergers abasourdis restent encore accroupis au bord du chemin, digérant laborieusement cette nouvelle qui annonce de grands bouleversements dans leurs habitudes. Ils savourent déjà avec une certaine nostalgie le silence paisible de la savane où paissent leurs innombrables troupeaux. Les Peuls nomades n'aiment pas ce qui trouble le cours serein de leur existence. S'ils sont attentifs aux événements qui

(2) Kâdohs : sédentaires. Les Peuls appellent Kâdohs tous les Noirs sédentaires.

secouent le pays, s'ils s'informent et informent leurs frères du moindre mouvement, c'est pour mieux se tenir à l'écart de tout ce qui est susceptible de briser le rythme de leur vie. Ils ont horreur des tumultes des villages *kâdohs*. Quant aux groupements peuls Bororos, ils sont tellement dérisoires et éphémères qu'ils disparaissent aussi vite qu'ils naissent. Parfois au hasard d'une rencontre autour d'un puits ou à proximité d'une mare où paissent et boivent en toute quiétude leurs troupeaux, les Bororos organisent quelques brèves cérémonies de mariage ou pour fêter tout simplement un taureau célèbre pour sa beauté, sa vigueur et ses exceptionnelles qualités de géniteur. Alors, durant un ou deux jours, ils se défoulent comme des possédés. Du matin au soir, les jeunes gens, torse nu, armés de branches vertes et souples d'acacia se flagellent jusqu'au sang sous les regards admiratifs des belles femmes ; ceux qui encaissent le plus grand nombre de coups sans manifester de faiblesse sont couverts de cadeaux et d'éloges par les filles de leur tribu. La nuit venue, ils se retirent sous les arbres pour soigner leurs blessures, pour pleurer, pour faire l'amour ou pour mourir.

L'envoyé spécial de Sokoto va *son-pied-la-route* (3). Il glisse entre les arbres, contourne les dunes, descend en courant les cuvettes comme s'il avait tous les diables de l'enfer à ses trousses. Les yeux et les oreilles aux aguets, il disparaît dans les buissons à la moindre alerte, scrute l'horizon tout en psalmodiant quelques versets protecteurs du saint Coran.

Les *nassaras* ont d'autres soucis que de courir après lui. Mais on n'est jamais assez prudent avec

(3) Son-pied-la-route : voyager à pied.

ces diables d'hommes. Et la prudence est la vertu cardinale du Foulani. Une précaution n'est jamais de trop, face aux mécréants qui n'ont ni foi ni loi. Et puis qui sait ? L'idée peut venir à ces maudits *nassaras* de lancer à ses trousses un de leurs tueurs à gages impitoyables et féroces comme des hyènes affamées. Oui, l'idée peut venir à leur chef qui n'a pas décoléré depuis la capture manquée de la Sarraounia. Il est fichu de lui mettre sur le dos leur manque de *baraka* (4) et de le livrer à la vindicte de ses hommes humiliés par l'infernale sorcière — « harro sur le traître qui les a conduit tout droit dans un guépier »... *Bissimilah !* Rien que d'y penser, l'envoyé spécial de Sokoto frissonne et claque des dents comme sous une crise de paludisme. Il surgit des buissons, s'enfonce dans la brousse avec une énergie redoublée. Ses longues jambes sans mollet dévorent les distances et de sa bouche fusent mille malédictions pour conjurer la malchance. Il accélère le pas afin de mettre entre lui et les belligérants toute l'immensité de la brousse. Il ne sera rassuré que lorsqu'il verra les toits hérissés de croissants des hauts minarets de la ville sainte. Il a hâte de porter la nouvelle à l'Emir des croyants et à tous ses frères de Sokoto.

(4) Baraka : la chance.

XXIV

« Funeste est l'idée que j'aie eue d'attaquer cette diabolique femelle. Mon armée est complètement désorganisée. Une armée patiemment bâtie avec les moyens du bord et avec des hommes sortis du néant. Une armée forgée au cours des luttes sanglantes et qui a traversé des tempêtes deux fois plus meurtrières que cette misérable escarmouche. Je pense au pays mossi que nous avons vaillamment nettoyé. Je pense à nos combats féroces dans le Gourma et en pays djerma. Tonnerre de dieu ! Cette houle de courage et de témérité se brise aujourd'hui aux simples imprécations d'une hystérique fanatisée par la haine et la bêtise. Ces impitoyables sabreurs qui ont cassé des dizaines de rois plus puissants, rasé des villages fortifiés et disloqué des tribus sans nombre succombent aujourd'hui à la guerre psychologique d'une poignée de canailles en folie... »

Pour la première fois depuis son départ du Soudan, la colonne foudroyante du capitaine Voulet est contrainte d'abandonner précipitamment une ville conquise de haute lutte. Elle est réduite aux premières heures de sa création ; c'est-à-dire, les Blancs et quelques dizaines d'auxiliaires nègres plus ou moins désabusés. Les esclaves, les porteurs et une bonne partie des *moussos* ont profité de la bataille pour disparaître dans la brousse.

Le crépuscule finissant enveloppe de sa pourpre funèbre la retraite silencieuse des vainqueurs. Dans sa tenue impeccable aux dorures étincelantes, dressé

sur son cheval et sabre au clair, le capitaine contemple douloureusement ce qui fut sa glorieuse armée. Son mépris est incommensurable pour ces misérables nègres incapables d'apprécier la grandeur de leur mission. Quant à ses compagnons blancs qui calent si près du but, il est plein de pitié et de tristesse pour eux. Une dizaine de blessés graves portés sur des brancards de fortune par des spahis dépenaillés, le sergent Boutel, l'homme du *N'komo* affalé sur un mulet squelettique, les auxiliaires en guenilles traînent leurs pieds nus et leurs longs fusils dans la poussière, les *moussos* de *toubabous* juchées sur des petits bœufs aux naseaux fumants défilent mornes et silencieuses devant le chef immobile comme un spectre. Les Blancs eux-mêmes semblent déprimés. Ils se laissent aller « à la bougnoule » : col ouvert et képi de travers, ils traînent péniblement leur sabre comme un vulgaire bâton de berger. De petits ânes surchargés de vivres et de munitions refusent obstinément d'avancer malgré les coups de trique qui pleuvent sur leur croupe décharnée. Ils tournent sur place, baissent leurs grandes oreilles et se roulent carrément sur le sable tiède au grand dam des tirailleurs contraints de décharger et de recharger dans un concert d'insultes et de malédictions.

« Quelle déchéance ! Ce n'est plus une armée, c'est une tribu de bohémiens en vadrouille » — pense le capitaine. Ai-je donc tant surestimé nos forces ? Peut-être bien que oui. J'ai peut-être forcé un peu trop sur la discipline et imposé mes grandes espérances à des minables sans idéal et sans ambition. J'ai cru forger des géants pour conquérir l'Afrique, force est de constater que mes compagnons sont restés ridiculement petits et terre à terre. La négraille passe encore... Ils ont été dressés comme des chiens, dociles et fidèles. Prêts à accomplir les basses

besognes : bafrer, forniquer et tuer. Ils sont simples et sans problème. Pour eux, la mission française de l'Afrique centrale se résume à bien peu de choses : les toubabous forts et bien armés sont venus conquérir leur pays. Par un heureux hasard, ils ont été choisis pour servir les nouveaux maîtres. Ces puissants maîtres leur donnent l'occasion d'assouvir leurs bas instincts : casser des villages, faire des *moussos* et beaucoup d'esclaves, rafler les animaux et faire les farauds devant leurs frères vaincus. La patrie, les galons, la gloire n'ont aucune signification pour ces bougnouls.

Mais l'élite de la mission, ces Français pur sang qui piaffaient et rêvaient de grandes conquêtes, ces jeunes lionceaux qui ont volontairement fui Paris et sa douceur de vivre pour se tailler un nom et récolter galons et prestige dans des aventures grandioses au-delà des mers... Oh mon Dieu, quel désastre ! Comment est-ce possible ? Tant de sacrifices pour en arriver là. J'ai vécu pendant des mois avec ces hommes. Nous avons guerroyé et souffert ensemble, nous avons affronté mille dangers. Durant de longs et rudes mois, j'ai vécu avec ces hommes sans les connaître réellement... Erreur, erreur, funeste erreur ! J'ai sans doute sciemment fermé les yeux sur les faiblesses humaines pour ne voir que l'action à mener et le but à atteindre. Je voulais des surhommes et tels je voyais mes compagnons. Plus grave encore, dans ce foutu pays, j'ai négligé le facteur psychologique — la sorcière... les fétiches... et tous les fourbis... Ce sont des choses avec lesquelles il fallait compter dans cette maudite bataille. Casser la Sarraounia, mais la casser définitivement, physiquement et psychologiquement. La capture de Samory a tué sa légende tandis que El Hadj Oumar disparu dans les grottes nous a donné plus de soucis que toutes les escarmouches qu'il a organisées contre

nous. Le suicide de Bâ Bemba nous a livré Sikasso alors que la fuite de Ali Bouri N'Diaye, le roi fou du djolof, a rendu difficile la pacification du Macina. La Sarraounia vivante et libre dans la brousse, c'est un défi constant aux forces françaises dans ce pays. C'est un coup rude et permanent porté au prestige des Blancs. C'est la voie ouverte à tous les mythes, aux légendes les plus invraisemblables que ne manqueront pas d'exploiter les anti-Français de tous bords : les Touaregs, les Anglais et les mauvais nègres ignares et fanatiques. J'entends déjà leur maudit tam-tam colporter la fastidieuse nouvelle à travers les hameaux et les villages de la brousse : « Sarraounia a résisté aux *nassaras*. Sarraounia a chassé les *nassaras* de son pays. Sarraounia est forte et invincible. Elle a défendu sa cité et ses gens contre les envahisseurs. Elle a tenu tête aux Blancs malgré leurs fusils et leur puissant canon. La grande armée des *nassaras* en déroute devant les fétiches de la Sarraounia » — et autres sornettes... Et comme de bien entendu, les roitelets de Katchina et du Damagagam n'en seront que plus téméraires pour nous barrer la route. Même les régions déjà soumises tenteront de relever la tête et de renier leur pacte d'allégeance. Ce sera une occasion pour mes détracteurs d'en faire des gorges chaudes. J'entends déjà, oh oui, j'entends les pantouflards de Say ricaner et me charger de tous les péchés :

« C'était prévisible. Nous lui avons bien dit d'éviter la ville de Lougou. Nous lui avons dit de passer loin de la Sarraounia... Mais non, môssieu Voulet, le puissant capitaine, est une bourrasque qui nettoie tout, qui casse tout. Rien ne lui résiste. Le casseur du Mossi et du Gourma est un dur qui méprise les sédentaires, les bureaucrates essoufflés. On savait

qu'il tomberait sur un os. Tant mieux, ça le fera réfléchir un peu... »

Je les vois d'ici, tous ces incapables jaloux, rire à gorge déployée, de mes difficultés et de mes déboires.

Après un regard flamboyant chargé de haine et de dépit en direction de la forêt sacrée, le capitaine Voulet donne un coup d'éperon meurtrier à son petit cheval étique. Deux profonds sillons aux flancs de la bête frémissante où coule goutte à goutte un sang mousseux — le dernier sang qu'il aura versé en terre azna.

XXV

La forêt sacrée fourmille de guerriers. Chaque buisson, chaque touffe d'herbes, chaque branche d'arbre, chaque voûte de lianes cache un archer silencieux et tendu comme un lion prêt à bondir sur sa proie. Les cimes des fromagers et des rôniers géants sont hérissées de lances immobiles. Dans les anfractuosités des roches brunâtres, dans le ventre calciné d'énormes baobabs maintes fois balafrés par la foudre, sur les gigantesques termitières coniques et fantomatiques grouillent les hommes de Lougou retranchés pour une ultime bataille. Ils ont transformé leur forêt sacrée en un redoutable camp retranché. Dans la demeure ténébreuse des esprits tutélaires, ils se sentent encore plus forts pour défier les envahisseurs. Toujours infatigable, fière et résolue, Sarraounia exhorte, soutient et encourage sans désemparer. Elle va d'un groupe à l'autre, d'un arbre à l'autre, escaladant les épines, les fossés et les flaques d'eau pour apporter à chaque homme un peu de sa détermination.

— Qu'ils viennent les charognards. Qu'ils viennent nous trouver au cœur de la forêt sacrée ! Ah les lâches ! jamais ils n'oseront pénétrer ici. Vous m'entendez, jamais !

Ce défi, elle le hurle à plein vent. Elle le crie par-dessus les arbres, elle le jette aussi loin que porte l'écho.

— Nous ne bougerons pas d'ici d'un pouce. Par le tonnerre et la foudre, nous ne bougerons pas

d'ici. S'ils viennent, cette forêt sera leur tombeau. Nous ne bougerons pas d'ici même s'il nous faut mourir jusqu'au dernier !

Et la vie s'organise comme au village. Les femmes et les enfants mobilisés pour l'eau et la nourriture. Déjà les bois morts craquent sous les durs talons des robustes ménagères pour le feu de cuisine. Les enfants courent dans toutes les directions ramasser d'énormes fruits farineux de baobab, les grains de cram-cram, les jujubes mûres et des noix succulentes de doums, pour la bouillie du matin. Des pintades rousses, des poules sauvages et des perdrix aquatiques surprises dans leur nid et assommées à la fronde s'amoncellent dans des grosses marmites de glaise séchée.

— Par le ventre du diable, par le tonnerre et le froid de la mort, nous ne bougerons pas d'ici d'un pouce. Que ces maudits envahisseurs restent dans les ruines de nos maisons si tel est leur plaisir, mais ils nous auront sur le dos à chaque instant du jour et de la nuit. Dans cette forêt qui nous est si chère, nous resterons aussi longtemps qu'il le faudra. Nous tiendrons des lunes et des lunes si cela est nécessaire. Nous tiendrons envers et contre tout. Nous tiendrons malgré la faim. A défaut de grains, nous mangerons des lianes et des racines, mais nous tiendrons ! Vous entendez, nous tiendrons jusqu'au bout !

Sarraounia, terrible, au bord de la transe, scande ces mots flamboyants qui retentissent comme un coup de tonnerre dans l'air serein du matin. Ses guerriers, galvanisés et surexcités jusqu'à la démence, répondent par une énorme clameur qui se répercute loin dans la brousse. Soudain apaisée et rassurée par cette tumultueuse détermination, Sarraounia se tourne vers les femmes qui s'affairent autour des marmites bouillantes.

— Soufflez, soufflez fort, attisez le feu, écrasez, broyez les grains et les racines, faites cuire tout ce qui est mangeable dans cette forêt généreuse. O mes sœurs, cuisinez, cuisinez sans relâche pour soutenir la force de nos hommes. Puisez d'abondance au sein de la forêt sacrée tout ce que la nature a créé pour le besoin de l'homme. Plongez dans l'eau boueuse pour tirer l'anguille, l'igname sauvage et le nénuphar, débusquez les rats fouineurs et les lapins des roches, apprêtez-les à la sauce du baobab, de gombo et d'écorces épicées du tanana. Tisonnez, tisonnez sans arrêt pour bouillir, chauffer, frire. Faites fermenter le sang ravigotant des plantes à lait et aux larmes de nectar. Faites saigner le palmier aux mains toujours ouvertes pour sa sève qui verse le courage et l'audace dans le cœur. Trève de palabre et de coquetterie puérile, mes sœurs, donnez le boire et le manger aux intrépides défenseurs de l'Azna. N'oubliez pas que vous êtes non seulement l'arrière-garde, mais vous êtes le ventre et la vigueur de nos hommes. Nourrissez-les et désaltérez-les abondamment et que vos sourires s'épanouissent sur la vaillance et le courage.

Aux déserteurs de la colonne d'occupation, aux esclaves en fuite, et aux porteurs révoltés, elle assure asile et protection.

— Frères et sœurs venus d'ailleurs, vous êtes les bienvenus en terre azna. Nous n'avons pas le même parler, nous n'avons pas les mêmes croyances, mais nous avons la même volonté ; celle de vivre libres. Et vous appréciez encore plus que nous le prix de la liberté pour l'avoir perdue une fois. Nous ne vous demanderons pas tout ce que vous avez enduré dans votre captivité ; tous les mépris et toutes les humiliations que vous avez connus. Nous ne vous demanderons pas toutes les souffrances physiques et morales, les insultes, les brimades qui ont marqué

votre vie de vaincus. Oui, vous savez mieux que nous ce que coûte d'être soumis à la cupidité et à l'orgueil d'un maître, de vivre et de travailler pour un tyran qui vous domine et vous blesse dans ce que vous avez de plus cher : votre dignité. Votre décision de fausser compagnie à vos maîtres vous honore et honore tous les hommes du pays noir. Frères et sœurs venus d'ailleurs, vous êtes les bienvenus en terre azna. Ici, nul ne vous méprisera et méprisera vos coutumes et l'usage que vous faites de vos biens et de votre corps n'étonnera personne. Adorez qui vous plaît, priez vos dieux de la manière qui vous convient. Faites *salam*, adorez le ciel, la terre, le feu, la foudre ou le crocodile si le cœur vous en dit. Nul ne troublera vos prières et vos méditations, car vous êtes seuls responsables de votre âme. Notre communauté est une communauté de tolérance où chacun vit selon sa force, ses habitudes et ses principes. Nous avons nos fétiches et nos totems. Respectez-les, nous respecterons les vôtres. La terre des Aznas est riche. Vous aurez des lopins pour vos cultures, vous bâtirez vos maisons à côté des nôtres, vous boirez dans nos puits et vous chasserez dans nos forêts. Nos rivières sont poissonneuses. Vous pêcherez dans nos goulbis et vous ferez lever le maïs, l'igname et le manioc dans la tourbe fertile de nos cuvettes. Frères et sœurs, noirs de peau comme nous, soyez les bienvenus. Vous vivrez en terre azna dans l'amour et la dignité. Vous partagerez nos joies et nos peines. Vos enfants grandiront avec les nôtres. Des liens familiaux se tisseront entre nous. Nous serons cousins, époux et parents dans la postérité. Frères et sœurs venus d'ailleurs, vous êtes les bienvenus en terre azna.

ÉDITIONS L'HARMATTAN

Afrique et océan Indien

Roland Pichon, *Le drame rhodésien, Résurgence de Zimbabwe.*
Sylvain Urfer, *Socialisme et Eglise en Tanzanie.*
Robert Archer, *Madagascar depuis 1972, La Marche d'une révolution.*
Ph. Leveau et J.-L. Paillet, *L'alimentation en eau de Caesarea de Maurétanie.*
Daniel Boukman, *Et jusqu'à la dernière pulsation de nos veines.*
Marcel Roger, *Timor Oriental : hier la colonisation portugaise, aujourd'hui la résistance à l'agression indonésienne.*
Patrick Mérand, *La vie quotidienne en Afrique noire à partir de la littérature africaine d'expression française.*
Samora Machel, *Le processus de la révolution démocratique populaire au Mozambique.*
Collectif, *Palestine et Liban, promesses et mensonges de l'Occident.*
Cléophas Kamitatu-Massamba, *Zaïre : le pouvoir à la portée du peuple.*
Collectif, *Dossier Zimbabwe.*
Le troisième congrès du Frelimo (3-7 *février 1977*) (3 brochures).
Dominique M'Fouilou, *La soumission* (roman congolais).
J.-Cl. Andréini et M.L. Lambert, *La Guinée-Bissau sur la lancée d'Amilcar Cabral : la reconstruction nationale.*
Hervé Derriennic, *Famines et dominations en Afrique : paysans et éleveurs du Sahel sous le joug.*
Julius Nyéréré, *La déclaration d'Arusha dix ans après.*
Oumar Ba, *Le Foûta Tôro au carrefour des cultures* (Peuls du Sénégal et de la Mauritanie).

Gérard Meyer, *Devinettes bambara.*
J.M. Ducroz et M.-Cl. Charles, *Lexique songay-français.*
H. Schissel et B. Cohen, *L'Afrique australe de Kissinger à Carter.* (Le rapport Kissinger sur l'Afrique australe et ses prolongements français.)
Collectif, *La France et l'apartheid en Afrique du Sud* (avril 1978).
Yves Emmanuel Dogbé, *Fables africaines.*
J. Audoin et R. Deniel, *L'Islam en Haute-Volta à l'époque coloniale.*
D. Van der Weid et G. Poitevin, *Inde : les parias de l'espoir.*
Collectif, *Sahara occidental, un peuple et ses droits.*
C. Collot et J.-R. Henry, *Le mouvement national algérien* (Textes : 1912-1954).
Benoît Verhaegen, *L'enseignement universitaire au Zaïre.*
Collectif, *Zaïre : Le dossier de la recolonisation.*
Buana Kabue, *Lettre ouverte au Président Mobutu et aux autres* (comment éviter une troisième guerre du Shaba ?).
Collectif, *Théologies du tiers-monde.*
Collectif, *Chrétiens d'Afrique du Sud face à l'apartheid.*
Nabil Farès, *Chants d'histoire et de vie pour un peuple sahrawi.*
Dominique Desjeux, *La question paysanne à Madagascar.*
Omar Yagla, *L'édification de la nation togolaise.*
P. Mérand et Sewanou Dabla, *Guide de littérature africaine.*
Roger Dorsinville, *Renaître à Dendé.*
J.C. Zeltner, *Pages d'histoire du Kanem, pays tchadien.*

Antilles, Réunion...

Collectif, *La traite silencieuse, les émigrés des D.O.M.*
Alain Lorraine, *Tienbo le rein et beaux visages cafrines sous la lampe.*
Dany Bébel-Gisler et Laënnec Hurbon, *Cultures et pouvoir dans la Caraïbe.*
Michel Robert, *La Réunion, combats pour l'autonomie.*
Collectif, *Djibouti, Antilles, Guyane, Mayotte, Tahiti... Encore la France coloniale.*
Dany Bébel-Gisler, *Le créole, force jugulée.*
Axel Gauvin, *Défense de la langue réunionnaise : du créole opprimé au créole libéré.*
Anne Cheynet, *Les Muselés* (roman réunionnais).
Joseph Polius, *Martinique debout* (poésie antillaise).

Claude Souffrant, *Une négritude socialiste, religion et développement chez Roumain, Alexis et Hughes.*
Germain Saint-Ruf, *L'épopée Delgres, la Guadeloupe sous la Révolution française (1789-1802).*
Roselène Dousset-Leenhardt, *Colonialisme et contradictions en Nouvelle-Calédonie,* Les causes de l'insurrection de 1878.
L.-Ch. William, *Le Foliloque en ou dièze mineur* (récit antillais).
Collectif, *Quel avenir pour les D.O.M. ?* (Guadeloupe, Martinique, Réunion, Guyane.)
H.A. Seitu, *Agodôme-dachine* (roman martiniquais).
Dani Bébèl-Jislé, *Kèk prinsip pou ékri kréyòl.*
Françoise Ega, *Lettres à une noire.*
Max Jeanne, *Western* (ciné-poème guadeloupéen).
Rosan-Girard, *Pour un sursaut guadeloupéen dans l'unité.*
Axel Gauvin, *Quartier Trois lettres.*

Quatre-vents

Charles Foubert, *Portugal 1974-75, les années de l'espoir.*
M. Rochard, A.-P. Lentin, G. Arroyo, *Les dominations socio-politiques dans le monde.*
Colette Humbert, *Conscientisation.*
Michel Séguier, *Critique institutionnelle et créativité collective.*
Collectif, *Des femmes immigrées parlent.*
Pierre Erny, *L'enseignement dans les pays pauvres, modèles et propositions.*
Michel Clévenot, *L'almanach des hommes sans nom.*
René Bureau, *Péril blanc, propos d'un ethnologue sur l'Occident.*
Collectif, *Marxisme vivant, pratiques et réflexions de militants.*
Bernard Hervieu, *Anciens paysans, nouveaux ouvriers dans l'ouest de la France.*

Poésie/Prose africaine

Antoine Abel, *Une tortue se rappelle.*
Antoine Abel, *Coco sec.*
Antoine Abel, *Contes et poèmes des Seychelles.*
Fernando d'Almeida, *Au seuil de l'exil.*
Joseph Anouna, *Les matins blafards.*

J.B. Bilombo-Samba, *Témoignages.*
Massa Makan Diabaté, *L'aigle et l'épervier, La geste de Sunjata.*
Boubou Hama, *Les problèmes brûlants de l'Afrique* : tome 1, Pour un dialogue avec nos jeunes, tome 2 : Changer l'Afrique, tome 3 : Prospective.
Boubou Hama, *Les grands problèmes de l'Afrique.*
Boubou Hama, *Hon si suba ben. Aujourd'hui n'épuise pas demain.*
Boubou Hama, *L'Empire Songhay.*
Willy-Alante Lima, *Plaquettes et défoliants.*
J.-P. Makouta-Mboukou, *Cantate de l'ouvrier.*
J.-P. Makouta-Mboukou, *Les exilés de la forêt vierge.*
Joseph Miezan Bognini, *Herbe féconde.*
Placide Nzala-Backa, *Le tipoye doré.*
Pacéré Titinga, *Refrains sous le Sahel.*
Pacéré Titinga, *Ça tire sous le Sahel.*
Bernard Zadi Zaourou, *Fer de lance.*

Théâtre africain

Cheikh Aliou Ndao, *L'exil d'Albouri.*
Daniel Boukman, *Chants pour hâter la mort.*
Charles Nokan, *Les malheurs de Tchakô.*
Ola Balogun, *Shangô le roi éléphant.*
Gérard Chenet, *El hadh Omar.*
Condetto Nenekhaly-Camara, *Continent Afrique. Amazoulou.*
Maxime N'Debeka, *Le président.*
Charles Nokan, Abraha Pokou. *La voix grave d'Ophimoï.*
Daniel Boukman, *Ventres pleins, ventres creux.*
Wole Soyinka, *La danse de la forêt.*
Wole Soyinka, *Les gens des marais. Un sang fort.*
Tamsir Djibril Niane, *Sikasso. Chaka.*
Franz Kayor, *Les dieux trancheront.*
Maryse Condé, *Dieu nous l'a donné.*
Boudjema Bouhada, *La terre battue.*
Zégoua Nokan, *La traversée de la nuit dense.*
Cheikh Aliou Ndao, *Le fils de l'Almany. La case de l'homme.*
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Cannibalisme.*
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Kafra. Biatanga.*
Fawzi Mellah, *Néron ou les oiseaux de passage.*
Elébé Lisembe, *Chant de la terre, chant de l'eau.*
Maryse Condé, *Mort d'Oluwemi d'Ajumako.*
Bernard Zadi Zaourou, *Les sofas l'œil.*

Fawzi Mellah, *Le palais de non-retour.*
Sylvain Bemba, *Tarentelle noire et diable blanc.*
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Lisa la putain de...*
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Le soleil de l'aurore.*
Alexandre Kum'a N'Dumbe III, *Amilcar Cabral.*
Eugène Dervain, *Termites.*
Luis Ngandu, *La délivrance d'Ilunga.*

Pour plus de précisions sur les titres et les collections des éditions L'HARMATTAN, demandez le catalogue.